

1<sup>re</sup> Année — N° V

15 Juin 1905

# Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE

9, Avenue de l'Opéra

280-52, 280-56, 254-88

René Arcent



**M. J. GORDON-BENNETT**

donateur de la Coupe Internationale, prix de la grande Course d'Automobiles (Coupe Gordon-Bennett) qui se dispute pour la sixième fois sur le Circuit d'Auvergne, le 5 Juillet (*Fragment, d'après le tableau de GERVEX*).

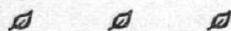
# SOMMAIRE

Vol. V : 15 Juin 1905

	Pages
<i>Frontispice</i> : Gordon Bennett, par Gervex . . . . .	513
Sommaire . . . . .	514
<i>Je sais tout</i> INTERVIEWE S. S. PIE X, par Boyer d'Agen . . . . .	515
<i>Grands Faits</i> : Mai 1905 . . . . .	526
LE RIRE AU THÉÂTRE, par E. Blum . . . . .	529
<i>Théâtre et Musique</i> : Mai 1905 . . . . .	537
Le " Français " au Pôle, par Johanson . . . . .	540
D'OU REVIENT CHARCOT, par Nordenskjöld . . . . .	541
<i>A travers le Globe</i> : Mai 1905 . . . . .	552
MES MÉMOIRES, par Sarah Bernhardt (suite) . . . . .	555
<i>Lettres et Arts</i> : Mai 1905 . . . . .	561
<i>Je sais tout</i> INTERVIEWE EDISON . . . . .	565
<i>Science et Nature</i> : Mai 1905 . . . . .	575
LES DANSEURS, nouvelle, par Conan Doyle . . . . .	578
<i>Je sais tout</i> INTERVIEWE LA PRINCESSE DE COBOURG, par Séverine . . . . .	587
<i>La Vie Sociale</i> : Mai 1905 . . . . .	596
A DEUX DOIGTS DE LA MORT, par M <sup>me</sup> Camille du Gast . . . . .	599
<i>Élégances</i> : Mai 1905 . . . . .	605
L'ÉLÉGANCE DANS LES SPORTS, par Henri Duvernois . . . . .	607
<i>Tous les Sports</i> : Mai 1905 . . . . .	614
DE PARIS A LONDRES PAR CHEMIN DE FER . . . . .	617
<i>Curiosités</i> : Mai 1905 . . . . .	623
MOI ET L'AUTRE, par Jules Claretie, de l'Académie Française (suite) . . . . .	625



Nous remplaçons gratuitement tout numéro abimé, mal broché ou mal imprimé.  
Nous retourner l'exemplaire en l'annonçant par une carte postale.



## DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

ALFRED DE MUSSET (inédit)  
LUDOVIC HALÉVY  
ÉMILE FAGUET  
GÉNÉRAL GALLIENI  
MARCEL PRÉVOST  
PAUL BOURGET

PIERRE LOTI  
CAPITAINE DANRIT  
GEORGES D'ESPARBÈS  
EDMOND HARAUCOURT  
Prince ROLAND BONAPARTE  
Professeur MENTSCHNIKOFF

LES IDÉES ORIGINALES & NOUVELLES, LES DOCUMENTS  
PHOTOGRAPHIQUES INTÉRESSANTS SONT LARGEMENT  
RETRIBUÉS PAR LA DIRECTION DE "Je sais tout".

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.*



S. S. PIE X ET MGR MERRY DEL VAL AU TRAVAIL

Tous les jours le Pape et Mgr Merry del Val examinent ensemble la partie politique de l'énorme courrier reçu quotidiennement au Vatican.

## Je sais tout interviewe S. S. Pie X

**Le vote éventuel de la loi sur la séparation des Églises et de l'État, que discutent les Chambres, marquera une phase capitale dans l'histoire de l'Église Catholique. Je sais tout a donc prié M. Boyer d'Agen de recueillir sur les conséquences d'une telle crise l'avis de S. S. Pie X et les pages qu'on va lire auront, nous n'en doutons pas, un grand retentissement. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici que Je sais tout est une tribune neutre et que son rôle est de refléter exactement tous les grands faits et indistinctement toutes les opinions. ✕ ✕ ✕ ✕**

**L**E Pape allait-il daigner me répondre sur une question aussi brûlante que celle de la séparation, et n'y avait-il pas de ma part une présomption excessive à vouloir recueillir de sa bouche, au moment le plus ardent de la lutte, une opinion qu'il n'avait pas, jusqu'ici, jugé bon d'émettre publiquement?

Telle était la question délicate que je me

posais, et qui me paraissait plus embarrassante à mesure que j'approchais davantage de Rome, et que le vaste dôme de Saint-Pierre, surgissant au loin sur la campagne romaine annonçait majestueusement le Pontife d'éternité qu'il symbolise dans la Ville Eternelle.

Entre les molles ondulations des Apennins reculés et les vagues endormies de la Méditerranée voisine, l'express qui m'emporte continue à rouler vers Rome, et, à chaque tour

(1) Chaque numéro de Je sais tout est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.



Phot. Vérascopie Richard

## INTERVIEW DE PIE X

*L'envoyé spécial de "Je sais tout", M. Boyer d'Agen, reçu par Pie X, a pu obtenir de Sa Sainteté qu'elle se laisse photographier pour nos lecteurs. Notre collaborateur, Boyer d'Agen est auprès du Saint-Père.*

de roue qui m'en rapproche, augmente mon inquiétude d'y toucher presque.

Sur l'aride campagne romaine que j'envisage par la portière, je ne vois pas d'aigle voler, comme l'an dernier encore. Leur temps serait-il passé, ou serait-ce celui du Progrès qui les ferait fuir loin des locomotives hurlantes?... Sur ces plaines désolées où la vapeur nous enlève aujourd'hui, comme des grains de sable, jadis Pierre et Paul passèrent, portant à Rome, dans leur manteau déchiré, la civilisation du Christ. Mais aujourd'hui, Pierre et Paul recommenceraient-ils leur pédestre voyage au pays des Césars?

Et précisément, vers le point même du *Quo Vadis*, où la légende veut que Pierre fuyant la ville de

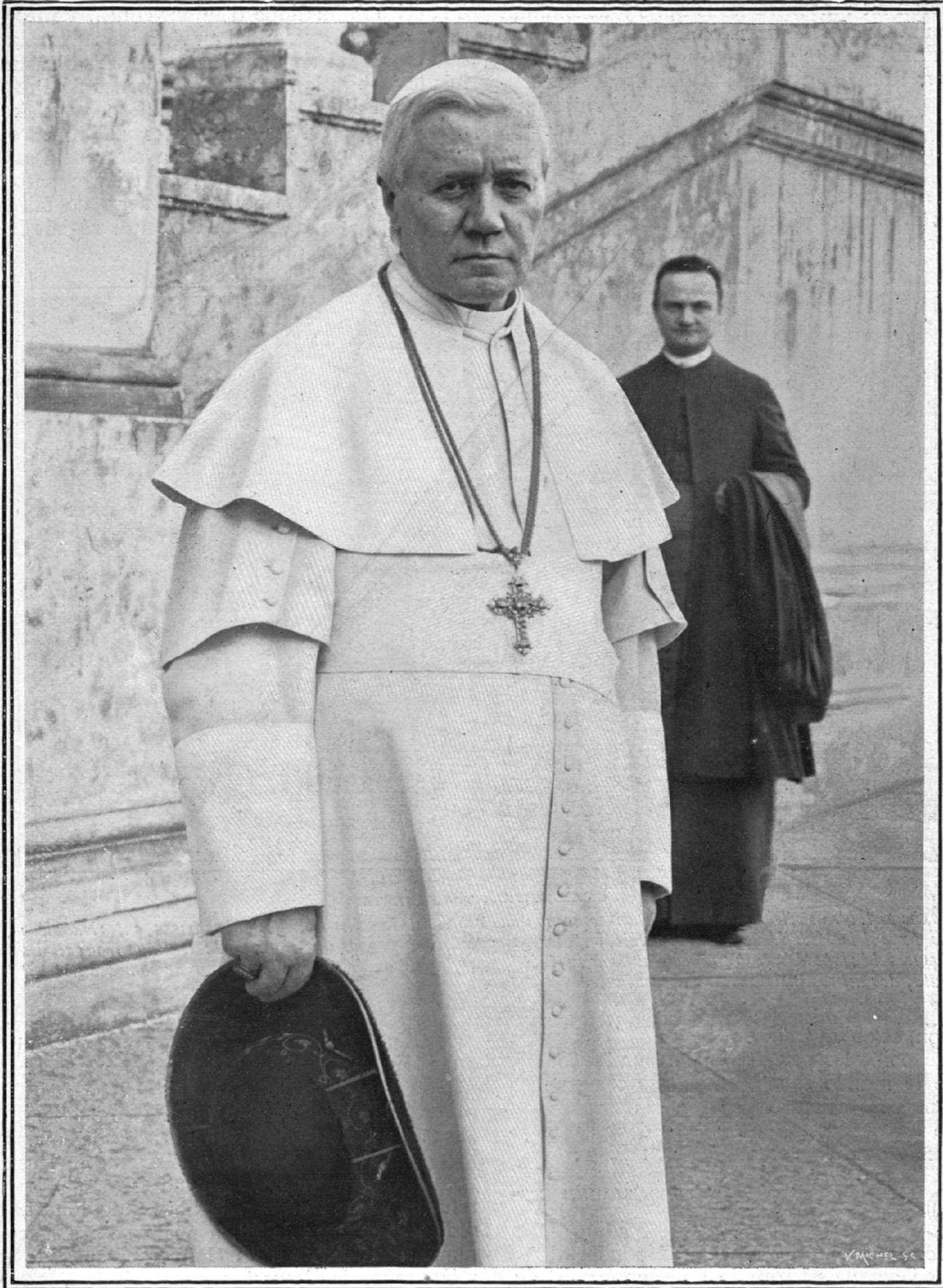


Phot. Vérascopie Richard

## INTERVIEW DE MGR MERRY DEL VAL

*Après l'audience pontificale, notre collaborateur s'est également fait photographier chez S. Em. le cardinal Merry del Val au cours de l'entretien qu'il a eu avec ce dernier.*

*" Je sais tout " interviewe S. S. Pie X*

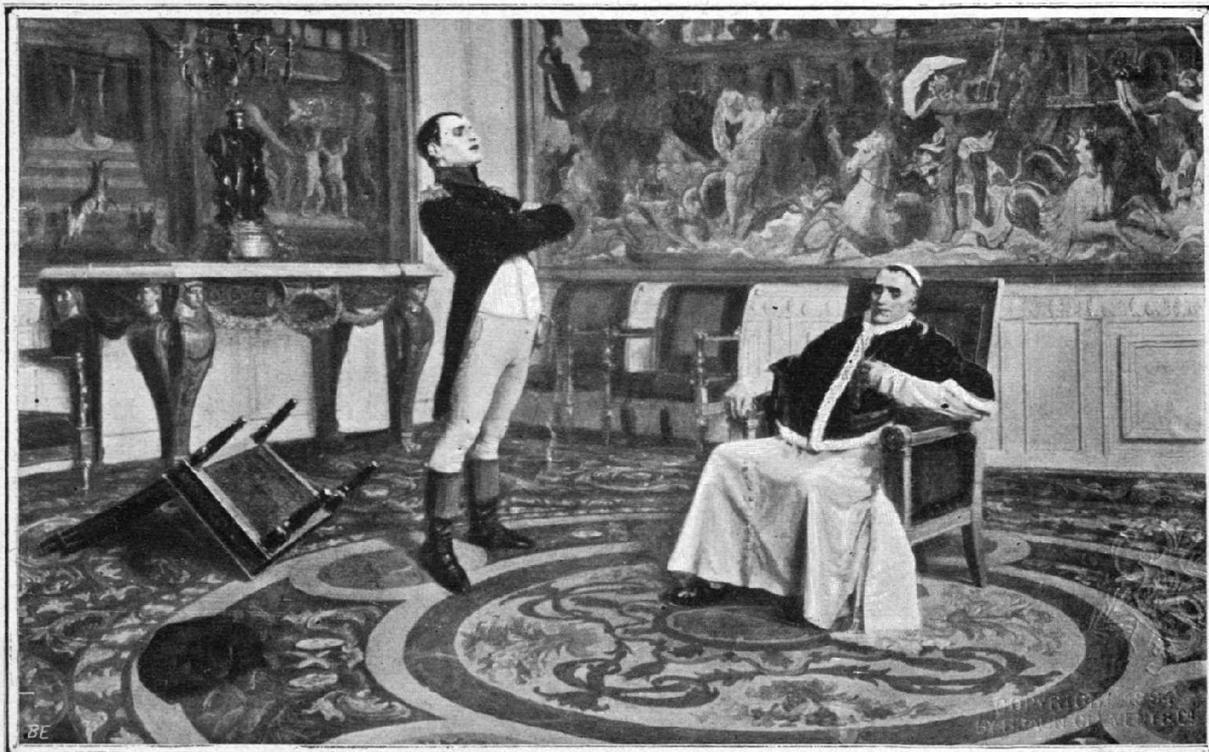


LE PAPE EN PROMENADE

*Pie X fait quotidiennement à des heures que règle un emploi du temps impitoyable, une courte promenade de santé dans les jardins du Vatican.*

Néron ait rencontré Jésus qui s'y acheminait pour être crucifié une seconde fois, j'entrevois, au passage de l'express, un paysan poussant vers Rome son troupeau qui broute les cytises amers de cette même Voie Appienne. La nuit sera toute tombée et je serai, depuis belle heure, au bon repos de la ville où j'arrive déjà, quand ce pauvre berger et ses bêtes chercheront encore leur chemin à travers les ombres grandissantes de la nuit. Mais est-ce parce que la science réalise des miracles à sa

à la crise dramatique d'aujourd'hui... Certes, cette loi du 18 germinal an X, à laquelle on a donné le nom de Concordat, satisfaisait à la fois les aspirations de Rome et celles du Premier Consul. La contre-Révolution avait de nouveau asservi les campagnes à l'influence morale des curés : Bonaparte avait besoin du Pape pour les gouverner, et, d'autre part, c'était une victoire pour le Vatican de faire abroger la loi révolutionnaire qui réglait le culte en France, depuis 1795.



#### COMEDIANTE... TRAGEDIANTE

Dans ce tableau célèbre, le peintre Paul Laurents nous représente la scène fameuse qui se passa, entre Napoléon et le pape Pie VII. L'Empereur voulait imposer ses volontés, à propos du Concordat; le Pape trouvait les exigences de Napoléon trop préjudiciables à sa politique et, après avoir traité l'Empereur de comédiant!... il ajouta, devant ses insistances... tragédiant!

façon, et qu'un train qui se précipite dépasse à ce point les pauvres errant sur les routes, que le monde sera changé, que ces grandes montagnes s'ébranleront sur leurs bases, ou que le rossignol qu'on entend dans ces paysages y oubliera son éternelle chanson?

#### QU'EST-CE QUE LE CONCORDAT? UNE DISCUSSION CENTENAIRE.

Le pape allait-il daigner me répondre...

Et j'évoquais parmi le bourdonnement du train, cette histoire du Concordat, histoire qui a été, en somme, depuis cent ans si féconde en discussions entre la Papauté et le gouvernement de la France, avant de tomber

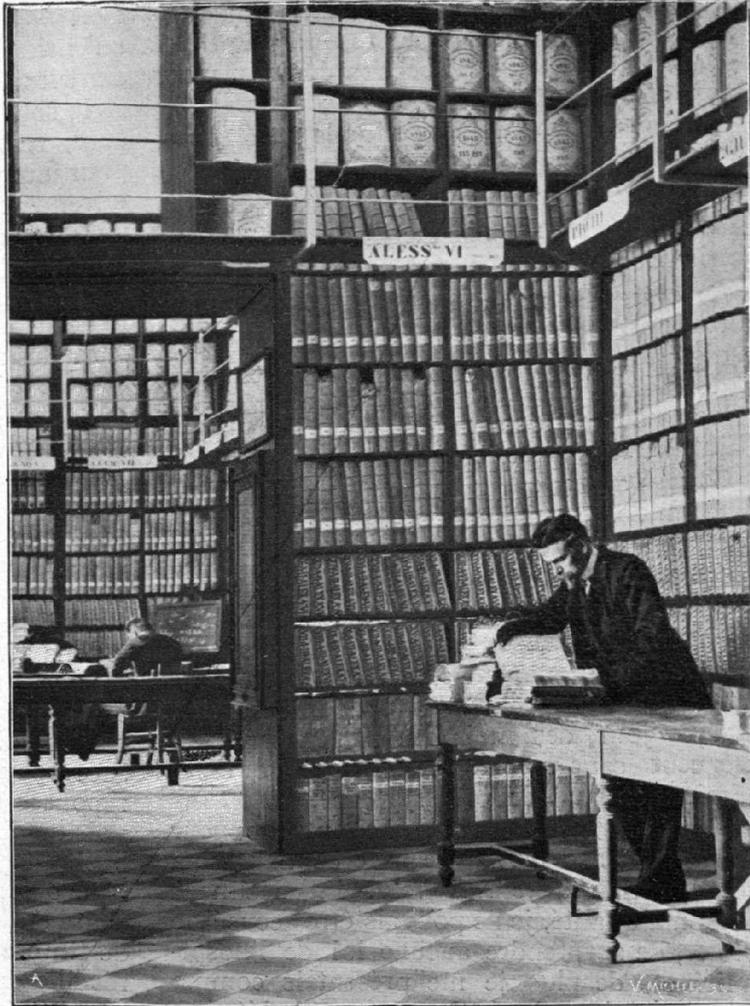
L'article essentiel du Concordat, celui qui a été le plus visé et qui est peut être la cause déterminante du conflit aigu actuel, est relatif à la nomination des évêques. Ceux-ci sont nommés par le Gouvernement français, mais leur *institution canonique*, c'est-à-dire leur nomination religieuse, dépend du Pape. En refusant de les *instituer*, le Souverain Pontife réduit donc, semble-t-il, à néant ce droit de nomination reconnu au Gouvernement. Première cause de discussion, sans solution.

Bonaparte crut prévoir d'autres sujets de difficultés dans le texte du Concordat et, de sa seule autorité, de son seul mouvement et sans en référer au Pape, il ajouta à la loi, — et

les papes, depuis Pie VII jusqu'à Pie X, ont toujours protesté, — un certain nombre de dispositions répressives à l'égard du Clergé. Aussi la crise n'a jamais cessé, en somme, de demeurer ouverte. Elle fut précipitée avec certaines mesures prises par le Gouvernement sous la troisième République notamment *la Loi sur les Associations*, proposée et défendue par M. Waldeck-Rousseau, et dont l'une des conséquences était que nulle congrégation religieuse ne peut exister sans autorisation.

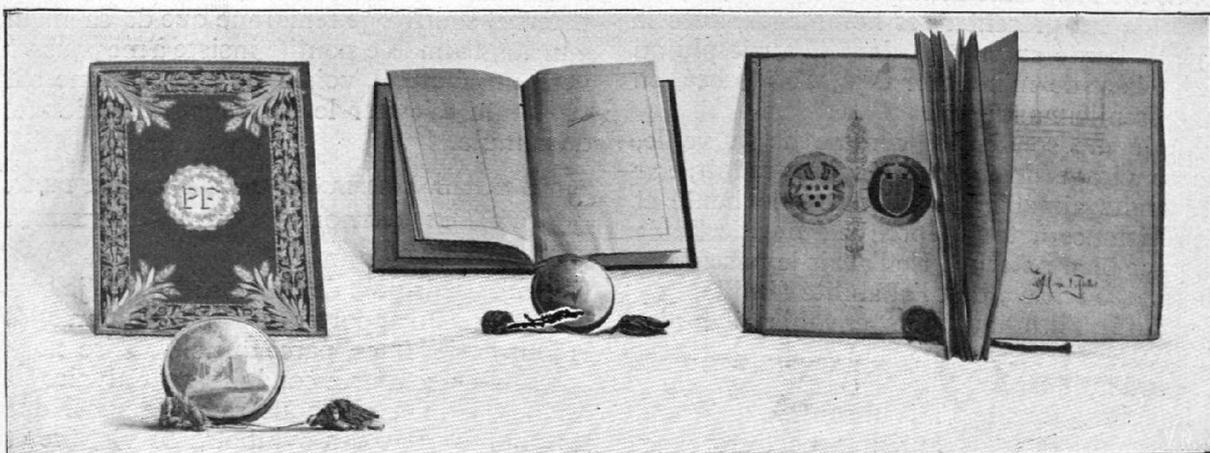
A l'occasion de la visite de M. Loubet au roi d'Italie à Rome, l'auguste Pontife à qui j'allais me présenter, adressa aux Puissances catholiques une note diplomatique protestant contre cette reconnaissance implicite par la France du droit du Gouvernement italien sur l'ancien Etat pontifical. Puis, vint le cas de Mgr Geay et de Mgr Le Nordez, ces deux évêques qui, sommés contradictoirement d'obéir au Gouvernement qui les nomme et à la Papauté qui les institue, suscitèrent par leur attitude, finalement soumise à Rome, de violentes polémiques.

Et ce fut la question de la Séparation remise à l'ordre du jour par les partis avancés de la Chambre, et la discussion de ce projet Briand dont les principales clauses sont la suppression de toute sub-



DANS LA BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN

M. Boyer d'Agén a étudié le Concordat dans les Archives du Vatican qui conservent plus de 40 liasses in-fol. de documents sur la question.



LES DEUX CONCORDATS DE FRANÇOIS I<sup>er</sup> ET DE BONAPARTE

A gauche, la couverture du Concordat de Napoléon. Dans l'empressement que l'on mit à la finir elle ne fut pas terminée. Les brodeurs y ont, en effet, inscrit P.F. au lieu de R.F. A droite, le Concordat de François I<sup>er</sup>.

vention de l'Etat aux associations laïques autorisées à s'occuper du culte, la limitation de leur capital, la reprise des édifices religieux, etc.

Comment Rome envisageait-elle cet état de choses ?

**L**ES PRÉLIMINAIRES D'UNE AUDIENCE. — LA BONTÉ ET LA SIMPLICITÉ DU SOUVERAIN PONTIFE.

Avec ses 280 monumentales colonnes supportant presque autant de colossales statues, le gigantesque *Colonnato* du Bernin a été tracé en forme de cœur au point où bat exactement le cœur du monde catholique, sur la place de Saint-Pierre.

Ce *Colonnato* est bien le digne péristyle, l'interminable vestibule où il convient d'attendre l'apparition de cette blanche majesté, de ce successeur déjà deux fois millénaire au Souverain Pontificat. Je sais de pieuses ouailles, et même porteuses de grands noms, qui comptent patiemment autant de jours d'attente que cette colonnade a de piliers. Et, chaque jour, des mois durant, elles recommencent sans perdre l'espoir d'être enfin admises en audience, chez le Pape.

J'avais pris soin, en sollicitant l'honneur d'une audience privée de faire connaître ma collaboration à *Je sais tout*. En déclinant ainsi ma qualité, je ne pouvais être accusé de violer, de surprendre aucune loi de l'hospitalité et, de plus, je me présentais comme un professionnel de la presse, habitué à compter avec les heures des autres et les siennes.

Aussi, du jour au lendemain, ne fus-je point surpris de recevoir le billet officiel par lequel S. S. Pie X voulait bien permettre à un écrivain de lui présenter ses hommages, avec la même bonté empressée dont il avait plu au Saint-Père de m'honorer déjà, l'an passé, en une première audience.

... Je me souvenais, comme de la veille, de ce visage doux et ferme qui traduit, sur ses traits aimables, l'âme de réelle bonté et de résistance à toute épreuve qui est celle de ce pape bien paternel. Ne l'avais-je pas appelé le *parroco bianco*, tant l'affabilité familière du bon curé qu'il fut autrefois, envahissait encore l'auguste caractère du souverain qu'il est aujourd'hui ?

Imaginez-vous le Vatican comme un grand presbytère, et vous aurez le portrait exact de celui qui vous y reçoit, sans trône ni estrade le surélevant sur son simple fauteuil de bois à fraîches cannelures. Il regrette, devant la table pontificale en éblouissante malachite, où sa vieille montre de nickel usé traîne encore,

celle de l'inoubliable presbytère de Tombolo qu'enrichissaient jadis, mieux que les œuvres d'art les plus belles, les jacinthes de la saison et le soleil, qui, pour le pape comme pour le curé, reste heureusement le même. Et c'est pour jouir plus longtemps de la rayonnée également dépensée par Dieu, que Pie X monte au dernier étage du Vatican. Là, il essaye d'oublier, pendant ses courtes nuits, le souverain sacrifié dont il lui faut promener la majesté et la patience, le jour durant, dans les salles magnifiques où il reçoit.

— *E bisogna star attento!*... (Il faut faire attention!) ai-je entendu de l'antichambre pontificale où je suis introduit, tandis qu'une porte voisine s'est ouverte, et que deux vieillards, l'un accompagnant l'autre, causent encore bonnement sur le seuil.

— Il faut faire attention, *monsignore!* Ces chambres sont bien trop hautes pour votre âge! Si encore, je pouvais descendre plus bas! Allons : faites *piano*, et au revoir!

Et la blanche soutane qui m'est tout à coup apparue dans le flamboiement des tapis rouges et des soies brasillantes des lambris, ayant accompagné son visiteur encore quelques pas, repousse la porte qui reste entrebâillée. Je vois un éblouissant dallage de salle plus vaste, où les tapis sont absents et où les marbres blancs semblent renfermer une lumière plus claire et de l'air plus frais. Puis, c'est un coup de timbre électrique dont le son métallique réveille dans une antichambre voisine le prélat introducteur... Celui-ci me dirige vers la porte du cabinet papal, l'ouvre grande, et annonce, en italien, en ployant le genou :

— Saint-Père, monsieur...

En m'inclinant dévotement vers l'anneau de la main droite que Pie X me tend avec un paternel sourire, je remarque que de sa main gauche, l'aimable pontife insiste à me pousser vers un fauteuil voisin du sien, comme s'il eût voulu m'éviter le baisement traditionnel de la mule.

**L**E PAPE A CONFIANCE DANS L'AVENIR DE LA FRANCE CATHOLIQUE ET SE REFUSE A CROIRE AU PÉRIL.

Je m'assieds près de lui et lui dis que je suis heureux de lui apporter mes fidèles hommages le jour des Palmes, parce que si l'Eglise nous apprend en ce jour à conduire au Calvaire sa divine Victime, elle nous rappelle aussi que les palmes sont des symboles de victoire et que le dimanche de Pâques suit, de près, le dimanche des Rameaux.

Le Pape sourit, et se débarrassant des lunettes d'or dont le cristal léger n'empêchait pas les yeux doucement bleus de précéder, en



DANS LES GALERIES DU VATICAN

Le Pape passant dans les " Loggie " (galeries extérieures du Vatican) donne sa bénédiction à des pèlerins

se levant, le sourire des lèvres si agréablement modelées dans ce visage de bonté parfaite :

— Quelle victime y a-t-il donc ici ?

Je me permets de représenter au Saint-Père que sa magnanimité est grande, d'oublier qu'il parle ainsi à un Français catholique, à l'heure où mon pays prépare à l'Eglise des lendemains bien graves. Je rappelle à Pie X la conversation qu'il avait bien voulu, l'année précédente, daigner m'accorder. Au cours de cette conversation, je lui avais parlé d'un danger auquel il avait semblé se refuser de croire :

l'imminence de la dénonciation du Concordat.

— *Ma che Concordato* !... se récriait alors Votre bienveillance hésitante... A ce moment, il est vrai, nous pensions qu'il n'était pas possible que la signature de ceux qui avaient scellé ce pacte ne fût pas respectée et que le passé fût ainsi renié par le présent. Aujourd'hui, la fin approche...

— Qu'en savez-vous encore, homme de peu de foi ? dit le Pape. La France est la nation où tout peut périr, hors l'honneur. Les papes connaissent depuis trop longtemps son his-

toire, tantôt heureuse et tantôt malheureuse, pour en désespérer jamais. Or, c'est encore celui qui conduit la barque de Pierre à travers les orages passagers des siècles changeants, qui croit et qui affirme que la France est toujours la terre classique de l'honneur et la fille préférée de l'Eglise honorable entre tout, ici-bas. Quelle dénonciation du Concordat vous inquiète-t-elle ? N'est-ce pas un lien synallagmatique, contracté entre le Gouvernement de notre République spirituelle et celui de votre République temporelle ? Autant vaut la signature de Bonaparte, autant vaut celle de Pie VII. Avez-vous biffé du livre de vos gloires nationales le nom de votre grand Empereur ? Et si ce nom n'est pas encore protesté sur un contrat si grave, pourquoi voulez-vous que le successeur de Pie VII refuse d'y répondre toujours par un permanent crédit ? Nous a-t-on consulté diplomatiquement, pour la dénonciation ou la refonte de ce document diplomatique ? Alors !...

— Alors, Saint-Père, on a agi, sans vous ; et les hostilités sont ouvertes, quoi qu'en pense votre optimisme trop magnanime.

— Plus optimiste et plus magnanime que nous, c'est Dieu de qui les destinées des nations dépendent et qui n'a pas dit son dernier mot sur les nôtres. Eh bien ! attendons que Dieu parle.

— Et en attendant, Saint-Père, nos Parlements achèveront entre eux la conversation qu'ils n'ont pas voulu engager régulièrement avec la Papauté. Il ne reste donc plus aux soldats du pape qu'à s'asseoir sur leurs tambours crevés et qu'à regarder venir les balles ?

— Mon fils, oubliez-vous sitôt l'Evangile de la Passion que vous avez lu ce matin, et la parole de Jésus à la cohorte du Prétoire dans le Jardin des Oliviers : « Vous venez ici pour me prendre avec des bâtons et des glaives ? N'étais-je pas, chaque jour, au temple pour vous instruire ? » Et son Vicaire vous dit aussi que si les ennemis de l'Eglise viennent à elle avec des canons, elle n'ira pas à eux avec des épées ; et que, si ce sont des épées qu'ils brandissent, ce ne seront pas des canons dont elle se servira.

— Pas même les canons spirituels, Saint-Père, pas même ces excommunications formidables au temps où les pontifes romains en usaient pour défendre les droits du faible ? N'était-ce pas aux foudres du ciel que les contemporains d'Horace reconnaissaient aussi le règne de Jupiter ? Est-il défendu de penser que celles de l'Eglise s'apprentent, si l'œuvre d'hostilité s'accroît ?...

Pie X resta une seconde sans répondre, puis il me dit cette phrase évasive :

— Attendez donc que l'orage éclate, avant d'en entendre les foudres !

Je demandai alors à Sa Sainteté de bien vouloir considérer l'hypothèse de la séparation. Une fois tout lien détruit entre l'Etat et le Clergé, quelle serait, à son sens, la situation de ce dernier ? La première génération survivante ne suffirait-elle à le décimer, autant par la pauvreté que par la persécution ?

**P**IE X CROIT QUE, SI LE CONCORDAT EST DÉNONCÉ, LES PRÊTRES FRANÇAIS N'EN SERONT QUE MEILLEURS.

Pie X, après avoir un instant regardé dans le vague — dans l'avenir — avec ses yeux d'une infinie douceur, laissa alors redescendre vers moi son regard tout à coup sûr et souverain, avec cette grande parole :

— Pauvres et persécutés, mes prêtres n'en ressembleront que mieux à leur Christ qui fut le premier pauvre et le premier persécuté. Décimés et ne laissant à l'Eglise que le ministère des meilleurs, que ceux-là n'oublient jamais, — pas plus que le Vicaire du même crucifié qui le leur rappelle, — que douze prêtres, douze apôtres, ont suffi une première fois pour la conquête du monde.

Réponse définitive et suprême à toutes les interrogations que se pose actuellement la chrétienté. En elle vibrait un écho des premiers temps de l'Eglise : temps de persécution, de conquêtes, de misères et de grandeurs. Je compris l'âme admirable de l'auguste vieillard, son calme devant les menaces, sa simplicité en présence des complications des intrigues politiques : il espérait fermement, avec la foi de l'Apôtre auquel il succédait, que la France se ressaisirait et sauverait le Concordat ; mais, au cas contraire, il pensait que, de ce dur et laborieux recommencement, le clergé français, qu'on ramenait aux Catacombes et au Cirque, n'y pourrait acquérir que plus de pureté pour sa conscience incorruptible et de prestige pour son indéfectible mission.

Si le Vatican est un monde, Rome est un univers ; et il me parut intéressant d'y aller prendre une impression de la politique pontificale, ne fût-ce que pour juger à bon escient ces hommes si mal connus et si mal jugés chez nous, — et surtout du plus mal connu et du plus mal jugé : le Cardinal Secrétaire d'Etat, Mgr Merry del Val.

Aussi bien, sans trop d'hésitation, je montai à l'Appartement Borgia, où les études incomplètes que j'en ai publiées m'ont toujours fait trouver un accueil presque familier, de la



**LA BÉNÉDICTION PAPALE**  
*Sur son trône le Pape donne sa bénédiction aux fidèles qu'il a reçus en audience.*

part des bienveillants secrétaires de S. Em. Merry del Val qui n'hésitent pas à augmenter ma confusion en m'introduisant, chaque fois, avec cette formule trop débonnaire, dans ces chambres illustres que le distingué cardinal a faites siennes :

— *Ella è in casa sua!* (Vous êtes chez vous!)

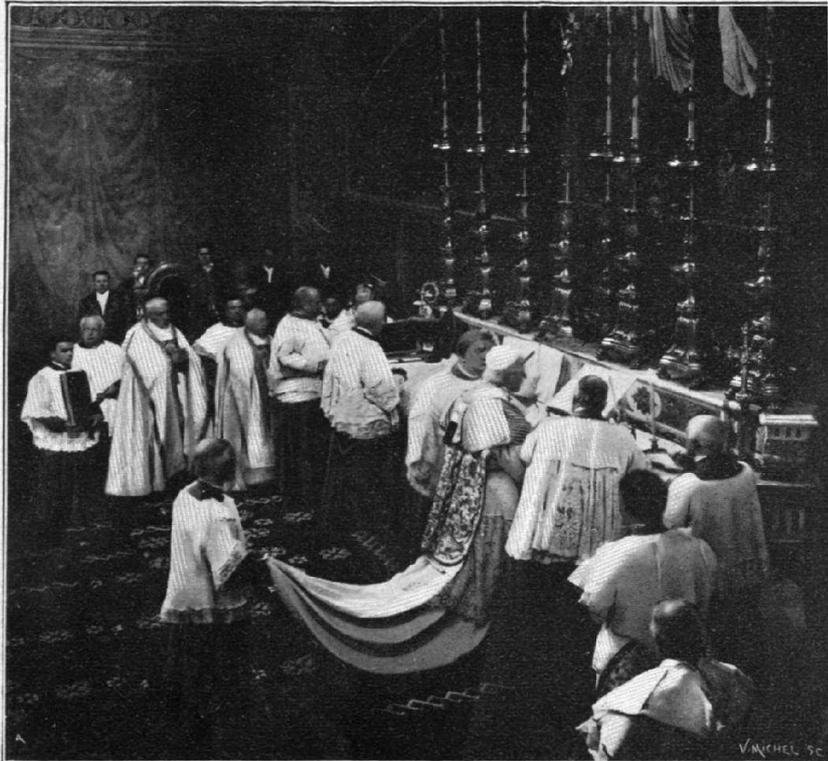
Dans la *Salle des Mystères* et dans la *Salle des Saints*, qui précèdent le cabinet de l'*Eminentissimo* Cardinal-Secrétaire d'Etat qu'on était allé prévenir de mon désir d'avoir l'honneur de me présenter à lui, je retrouvais et

travail, au milieu de ses papiers de chancellerie mêlés à quelques livres s'espaçant en ordre, sur un bureau bien rangé mais sans une symétrie injurieuse au « beau désordre » du proverbe.

Là, je distingue trois objets. C'est, d'abord, une pendule légère au cube de cristal, sonnant les heures à ce ministre laborieux qui n'a pas dû en perdre beaucoup, durant sa vie si jeune et déjà si remplie. C'est, ensuite, un double porte-cartes où j'ai cru reconnaître les portraits de l'heureux père et de l'heureuse mère de cet enfant grandi dans son rêve de foi, qu'aujourd'hui la fonction la plus haute et la plus sacrée réalise. C'est, enfin, une maquette terreuse et encore toute crottée, du bon vieux curé d'Ars dont on aime rencontrer la souriante image sur la table d'un des premiers princes de l'Eglise, — lui, un des derniers doyens des plus pauvres paroisses de France!

— Un don de l'artiste lui-même qui est, ajoute le cardinal, un propre neveu de M. Vianney. Et j'y tiens plus qu'à ce qui m'est le plus cher, dans cette chambre.

— Et voilà comment, Eminence, à l'imitation de César, n'étant encore que le second dans Rome, vous préféreriez peut-être être un simple curé, premier dans son village, — je le dirai, en France aux nôtres.



LE PAPE DISANT SA MESSE

*En chapelle Sixtine, le Pape dit sa messe, assisté de sa cour, cardinaux, camériers, etc.*

j'admirais encore ces glorieuses fresques que l'élégant Pinturicchio a suspendues à ces voûtes, comme par une myriades de clous d'or. Les simples sièges de bois, sans dossier, et l'absence presque complète de tout ce qui n'est pas un meuble nécessaire à ces chambres que les peintures suffisent à remplir, me prouvaient le goût particulièrement heureux de ce Mécène moderne qui n'a pu mieux faire qu'en donnant à ce corps somptueux, abandonné depuis le temps des Borgia, l'âme élégante d'un autre « grand » d'Espagne.

Le jeune Cardinal-Secrétaire, que la fortune d'un si haut rang n'a point troublé et que le danger d'un tel poste n'émeut pas davantage, veut bien me recevoir dans son cabinet de

Tandis que le jeune cardinal regarde encore cette statuette vieillotte avec un air d'amour où un semblant de regret se mêle, je me rappelle les critiques injustes que des esprits chagrins ne s'épargnent pas de formuler contre celui qui, de tout temps, sous tous les autres pontificats, a toujours eu les premiers torts. Son ministère n'est-il pas de garder des secrets d'Etat que personne ne connaît et que tout le monde commente? Qu'importe! si l'autorité de son maître, qu'il couvre de sa personnelle responsabilité, reste intacte!

Si le rôle de la critique est de critiquer, celui d'un secrétaire d'Etat est de continuer à conserver les secrets de son maître et à les défendre, comme il peut. Il risque de livrer, tout au plus,



SUR LES TERRASSES DU VATICAN

On aperçoit au loin la coupole imposante et séculaire de Saint-Pierre, cette œuvre grandiose de Michel-Ange.

sa dédaigneuse personne aux injustes flèches de ces Parthes mal baptisés qui veulent que dans ces chambres Borgia si somptueusement restaurées, le martyr de saint Sébastien ne figure pas seulement en peinture !

— Ils vous reprochent surtout, Eminence, la lettre de protestation contre le voyage de M. Loubet à Emmanuel II, d'où est partie la charge à fond contre les droits imprescriptibles de l'Eglise de France.

— Et ils oublient, ajouta le cardinal avec un sourire facile, que cette lettre avait déjà été écrite par Léon XIII lui-même dont ils semblent vouloir respecter la grande mémoire, pour mieux accabler celle de son irrépréhensible successeur.

Et ni le cardinal Merry del Val, ni aucun des éminents princes de l'Eglise, ne me dirent rien qui pût modifier l'impression que j'emportais de mon entrevue avec le Saint Père. Si le Vatican s'émeut des prochaines conjonctures, il ne le laisse pas paraître ; mais beaucoup de ses familiers estiment que l'amputation dont l'Eglise française est menacée, lui donnerait plus de force morale qu'elle ne lui ôterait de ressources matérielles. Qu'il y ait, dans les presbytères, moins de clercs fonctionnaires de l'Etat laïque, qu'importe ! L'essentiel est que, dans les grandes converties en églises, il reste, pauvres et évangéliques, les seuls prêtres dont l'Eglise a besoin pour continuer, à travers les âges, les traditions, désintéressées de son antique ministère.

BOYER D'AGEN.

# GRANDS FAITS de Mai 1905<sup>(1)</sup>

## L'AGITATION EN RUSSIE

Le 29 avril a été publié un oukase impérial concédant la liberté religieuse en Russie.



L'Amiral Rojestvinsky, commandant l'escadre russe.

Le 1<sup>er</sup> mai s'est passé sans incidents à Pétersbourg. Cependant, le matin vers cinq heures, un étudiant, nommé Doubinen, a été grièvement blessé par l'explosion d'une bombe qu'il préparait dans une chambre d'hôtel, sur la perspective Ismaïlovsky.

Le 3 mai on a arrêté à Pétersbourg dans un atelier de menuiserie douze jeunes gens qui confectionnaient des explosifs.

Du 4 au 8 mai, s'est tenu à Moscou le congrès des délégués des Zemstvos (assemblées provinciales). Les congressistes se sont prononcés à une énorme majorité pour le suffrage universel direct et pour le système des deux chambres.

Le 15 mai, de violentes charges de cosaques ont eu lieu à Pétersbourg contre les ouvriers en grève de l'usine Semianikoff. Un grand nombre de personnes ont été grièvement blessées.

Le 16 mai, à Oufa, un individu resté inconnu a blessé grièvement

de plusieurs coups de revolver le gouverneur général.

## LES AFFAIRES MAROCAINES

Pendant les premiers jours du mois de mai, la presse allemande a entretenu une très vive polémique contre la politique française au Maroc.

D'autre part, la diplomatie allemande a cherché, sans y réussir, à obtenir l'approbation des puissances

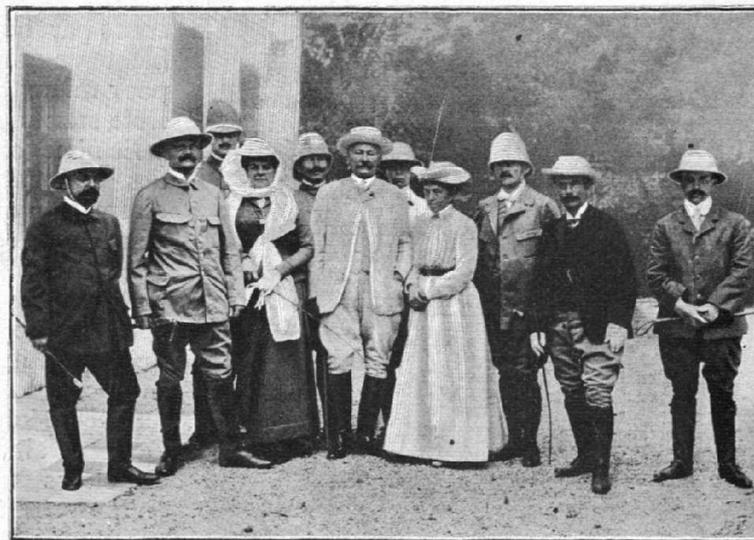


La chaise de M<sup>me</sup> de Tattenbach, femme du chef de la mission allemande au Maroc.

à la convocation d'une conférence internationale qui réglerait la question marocaine.

M. Saint-René Taillandier, ministre de France, est toujours occupé à négocier à Fez.

Le comte de Tattenbach, chef de la mission allemande, est arrivé dans cette ville le 11 mai.



La mission allemande au Maroc (Fez, 2 mai). Au milieu, M. de Tattenbach, chef de la mission, à sa gauche, sa femme, entre eux, M. de Tattenbach fils.

## AU CONGO

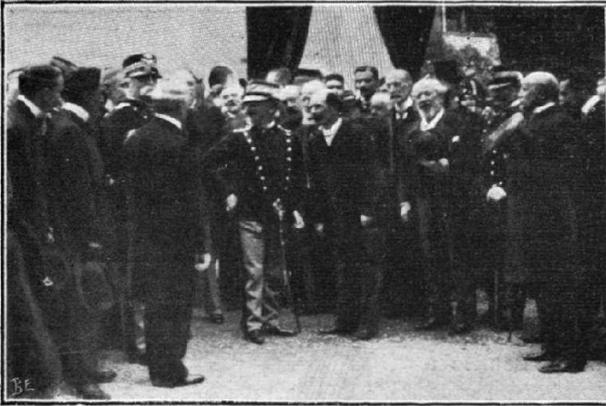
Monsieur Gentil, gouverneur général de la côte occidentale de l'Afrique française, a reçu chez



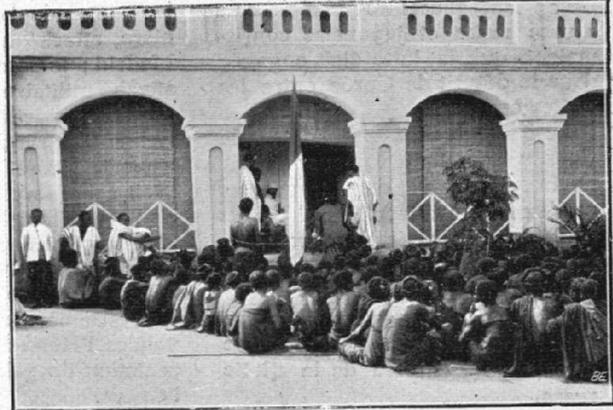
L'Amiral Togo, commandant l'escadre japonaise.

lui le chef Makoko, descendant de celui qui passa avec M. de Brazza le traité qui mettait son

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Inauguration de la statue de Victor-Hugo à Rome, le 6 mai; le deuxième personnage à gauche du roi est M. Carolus-Duran.



M. Gentil recevant à Dakar, sous sa galerie, au nom du gouvernement français, le chef Makoko.

territoire, situé sur la rive droite du Congo, sous la protection de la France.

#### LA STATUE DE VICTOR HUGO A ROME

Le 6 mai la statue de Victor Hugo a été inaugurée à Rome à la villa Borghèse, en présence du roi Victor-Emmanuel, des ministres italiens, de M. Dujardin-Beaumetz et d'une assistance considérable d'artistes et de littérateurs français.

#### LE MONUMENT DE GRAVELOTTE

Guillaume II a inauguré le 11 mai à Gravelotte, le monument élevé à la mémoire des soldats allemands tombés autour de Metz.

Sur l'ordre de l'empereur, la cérémonie qui devait être militaire a été civile. On a conclu que Guillaume II avait édicté cette mesure dans un esprit d'apaisement.

#### LES MÉDECINS ANGLAIS A PARIS

Trente-six médecins anglais venant en France rendre à leurs confrères parisiens, la visite que ceux-ci leur firent en octobre dernier, sont arrivés à Paris le 10 mai et sont repartis le 14.

#### LA GUERRE RUSSO- JAPONAISE

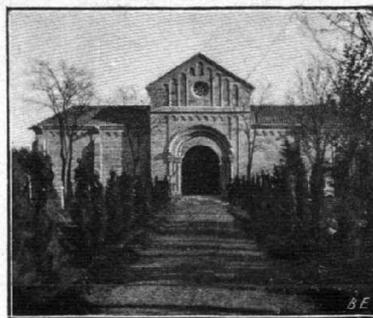
Comme nous l'avons dit dans le dernier numéro de *Je sais tout* l'escadre de l'amiral Rojestvinsky avait quitté le 22 avril la baie de Cameraigne.

Mais le 27, on apprenait que cette escadre se trouvait dans la baie de Hon-Khoë qui est située à quelques milles au nord de la première sur la côte de l'Indo-Chine.

M. Motono, ministre du Japon à Paris, demanda au ministère d'

Affaires Étrangères, à Paris, des explications concernant la « violation de la neutralité française par la flotte de la Baltique ».

Sur l'ordre du gouvernement français, l'amiral de Jonquières,



Le monument de Gravelotte, inauguré par Guillaume II, le 11 mai.

commandant la station navale française, invita l'amiral russe à s'en aller.

Celui-ci promit de partir le 3 mai. Il continua néanmoins à croiser au large des côtes françaises pour attendre l'escadre de l'amiral Niebogatoff.

Cette escadre a passé le 5 mai à 5 h. du matin devant Singapour.

La présence prolongée des navires russes dans les eaux françaises a causé une vive émotion au Japon, émotion à laquelle s'est associée pendant quelques jours la presse anglaise.

Le 5 mai, quatre torpilleurs russes sortis de Vladivostok ont incendié un voilier japonais près de Hokkaïdo au nord du Japon.

Le 7 mai, deux autres voiliers japonais ont été brûlés dans les mêmes parages.

En Mandchourie, le 9 mai, une forte colonne russe a attaqué la garnison japonaise de Nanshan-gmeritsu. Elle a été repoussée en perdant 300 hommes.

Le 10, l'amiral Niebogatoff a opéré sa jonction avec Rojestvinsky.



La délégation de médecins anglais venue à Paris le 10 mai; au milieu, sir William Broadbent, médecin d'Edouard VII.

Le 29 mai, plusieurs dépêches de source russe et japonaise confirmaient que la lutte était engagée dans le détroit de Corée entre les flottes ennemies.

Le 31 mai, on apprenait que la flotte russe était vaincue; douze navires de guerre, deux transports et deux contre-torpilleurs étaient coulés ou capturés. L'amiral Niebogotoff et trois mille marins étaient prisonniers.

L'attaque de la flotte japonaise fut si soudaine et si générale que la panique s'empara de la flotte russe.

Les rapports officiels japonais ont établi le 31 mai au soir que sur les 26 navires dont se composait l'escadre de guerre russe, vingt-trois avaient été coulés ou capturés. Il ne subsiste que 3 croiseurs de 2<sup>e</sup> classe.

Les amiraux Rojestvensky, Enquist et Felkenham se trouvaient parmi les prisonniers. Le premier était grièvement blessé.

#### LE MARIAGE DU KRONPRINZ

Le 20 mai, le gouvernement de la République décidait d'envoyer une délégation au mariage du Kronprinz, fils aîné de Guillaume II. Le chef de cette mission, le général de Lacroix, est gouverneur de Lyon, commandant en chef le 14<sup>e</sup> corps; les membres sont le contre-amiral de Marolles, le lieutenant-colonel Chabaud, officier d'ordonnance du Président de la République, M. François Arago, député, ministre plénipotentiaire, M. J. Guillemain, secrétaire d'ambassade.

#### LA FAMILLE DE L'AMIRAL TOGO

De nouveau, l'amiral Heihachiro Togo, surnommé par ses camarades *Oui hei-bachi*, c'est-à-dire, l'amiral-ogre (moins en raison de sa sévérité que de l'effroi qu'il inspira aux Chinois pendant la dernière guerre), est l'homme du jour. Nulle photographie ne serait autant d'actualité que celle-ci, qui nous montre les enfants du fameux marin.

La jeune femme qui occupe le milieu du groupe, est sa fille aînée; elle a nom Chiyo et compte parmi les plus brillantes élèves du Lycée des Filles Nobles, fondé à Tokio par l'impératrice.

#### ALPHONSE XIII EN FRANCE

Le train royal amenant le roi d'Espagne en France est arrivé à Paris le mardi 30 mai. Le lieutenant-colonel Reibell, envoyé spécial du président de la République;

le commandant de Cornulier-Lucenièrre, attaché militaire de France à Madrid; le commandant Echaqué, attaché militaire d'Espagne à Paris avaient auparavant reçu le roi à Hendaye, frontière française. M. Gilbert, préfet du département, avait salué le roi qui a reçu à Paris l'accueil le plus chaleureux. Les visites officielles ont été échangées entre le roi et M. Loubet.

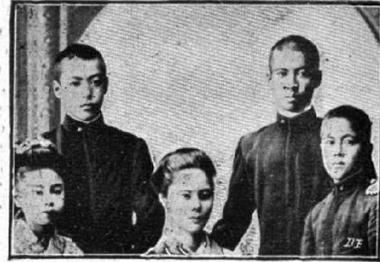
Le 31 mai, le souverain a visité Notre-Dame, le Panthéon, les Invalides, l'Hôtel-de-Ville; une représentation de gala a été donnée à l'Opéra.

Au cours de ses visites, le roi



Dernier portrait d'Alphonse XIII, avec le grand cordon de la Légion d'honneur.

d'Espagne, qui se montrait enchanté de la réception qui lui était réservée, a été acclamé.



La famille de l'amiral Togo.

#### LES TROUBLES DE POLOGNE

A l'occasion du 1<sup>er</sup> mai des ouvriers de Varsovie avec leurs familles portant des drapeaux rouges et chantant des chants révolutionnaires, ont parcouru les principales rues de la ville.

De nombreuses collisions se sont produites avec la troupe qui a fait feu, tuant 60 personnes et en blessant 200. D'autres part, trois cosaques et un agent de police ont été tués par l'explosion d'une bombe.

A Lodz, qui est la grande ville industrielle de Pologne, tous les ouvriers sont en grève. Chaque jour, on signale des rencontres sanglantes entre la troupe et les grévistes qui se servent de bombes de dynamite.

Le 1<sup>er</sup> mai, 20 personnes ont été tuées ou blessées.

A Lodz, le 8 mai, la foule a massacré le chef de la police secrète.

Le 19 mai, à Varsovie, un ouvrier qui portait une bombe destinée à faire sauter le gouverneur général Maximovitch, est tombé en essayant d'éviter deux agents.

La bombe a fait explosion tuant l'ouvrier et les deux agents et blessant grièvement 22 personnes.



Les troubles de Varsovie (1<sup>er</sup> mai). Collision des cosaques et des révolutionnaires.



LE DUO DES "CAPTIFS"

On se souvient de l'amusant couple que formaient MM. Max Dearly et Prince, dans le Sire de Vergy, l'opérette de MM. de Flers, Caillavet et Claude Terrasse, qui fut jouée au théâtre des Variétés. Ces deux comédiens obtenaient dans leur fameux duo des captifs des effets d'une telle cocasserie qu'ils déchaînaient le fou rire parmi les spectateurs. (Cl. Berger)

## Le Rire au Théâtre

par Ernest BLUM

**Le comique au théâtre se manifeste de deux façons : il y a d'abord ceux qui font rire ; il y a ensuite ceux qui rient. Qu'est-ce qui provoque le rire ? Quelles en sont les causes ? Notre collaborateur, M. Ernest Blum, l'auteur de tant de vaudevilles applaudis, va l'expliquer aux lecteurs.** ✕ ✕ ✕ ✕ ✕ ✕ ✕ ✕ ✕ ✕



Le rire au théâtre est une chose très difficile à expliquer sous le prétexte qu'elle est très facile.

Pourquoi rit-on au théâtre ? De quoi rit-on et de quoi ne rit-on pas ?

De quoi on ne rit pas n'est pas mal aisé à dire : on ne rit pas de ce qui ennuie ou de ce qui ne provoque pas le rire.

Cette mauvaise fortune arrive à certains auteurs comiques plus souvent qu'à leur tour ; je ne veux nommer personne, pas même moi.

Et cependant si j'avais au cœur le sentiment d'équité que je devrais avoir...

D'abord le rire dans les salles de spectacle se différencie suivant les places : les fauteuils d'orchestre ne rient pas comme les fauteuils de balcon, les baignoires comme les premières loges, la deuxième galerie comme la dernière.

Les fauteuils d'orchestre rient volontiers de ce qui est fin et frappé — quelquefois — au bon coin ; généralement leur rire n'est pas bruyant, les fauteuils d'orchestre comme les avant-scènes et les loges ont plutôt le sourire des cours.

Les fauteuils de balcon, occupés le plus souvent par des femmes, ont également le rire discret, mais argenti.

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

Quand on entend le rire argenté des fauteuils de balcon, on peut être sûr que l'auteur a parlé d'amour sénile ou de mari trompé : rien n'amuse les jeunes femmes comme les vieilles femmes dupées et bafouées, comme si un jour...

Les galeries supérieures sont plus franches : elles rient de tout et même des choses les plus grosses ; elles manquent peut-être quelquefois d'atticisme ! Mais souvent elles entraînent le reste du public par leur rire sonore et tempétueux.

Pourtant quand une pièce ne fait rire que les galeries supérieures, c'est grave !

Feu Cantin qui a monté aux Folies-Dramatiques la *Fille de madame Angot* et s'est enrichi avec, me disait à propos d'une pièce à laquelle j'avais collaboré :

— Voyez-vous, j'ai grand peur que votre ouvrage ne fasse pas beaucoup d'argent : il fait trop rire là-haut !

Maintenant, qu'est-ce qui provoque le rire et amuse sûrement une salle entière ?

Dans le vaudeville, par exemple, depuis sa naissance et jusqu'à aujourd'hui encore, c'est le quiproquo qui tient la corde — pourquoi ?

Le quiproquo n'est, en somme, qu'une erreur : un monsieur croit entrer chez un médecin et il entre chez un avocat ;

il demande une consultation et naturellement l'avocat la lui donne juridique quand lui la voudrait médicale, et le public se tord — quand il se tord.

## POURQUOI LE PUBLIC RIT-IL AUX SCÈNES DE QUIPROQUO ?

Il rit généralement lorsque la scène est bien faite et « creusée » selon les règles de l'art. J'ai sur la conscience de m'être offert ce quiproquo facile deux ou trois fois dans ma carrière : il m'a presque toujours aidé à payer mon terme : qu'il soit béni !

Mais pourquoi cette erreur-là divertit-elle non seulement la presque unanimité des Fran-

çais, mais aussi des étrangers sans oublier les habitants des pays exotiques ?

Je me souviens qu'un jour chez Brébant, le restaurateur des lettres, feu Auguste Vitu, le distingué critique, essaya d'expliquer la chose. Pour lui, il y avait dans l'homme un sentiment instinctif d'orgueil qui le fait se trouver tout de suite supérieur au monsieur qui se trompe de porte ou de personnage, et malgré lui le spectateur enchanté et ravi se dit :

— Ce n'est pas moi qui commettrais une bêtise pareille !

L'explication a son prix, elle est surtout essentiellement psychologique et j'oserais ajouter anthropologique ! — Le malheur c'est qu'elle ne nous a pas paru follement claire, ni à Auguste Vitu non plus !

Il existait autrefois, toujours dans le vaudeville, une autre source de rire qui s'est démodée — le quiproquo ne se démode pas, lui, Dieu merci ! — C'est le calembour.

Le grand Potier, un comique qui amusait beaucoup Napoléon I<sup>er</sup>, quand celui-ci voulait bien qu'on l'amusât, ne croyait qu'au calembour, à l'heureuse « coincidence des mots ».

Quand il entra en scène, s'il jouait un lampiste, il disait :

— Permettez-moi, en ma qualité de lam-

piste, d'éclairer la situation !

S'il jouait un tailleur :

— Que personne ne me coupe la parole ! je vais vous dire quelque chose de décousu, mais vous verrez où, de fil en aiguille, je veux en venir !

Et le public se tenait les côtes !

Aujourd'hui il est plus difficile, le calembour le laisse plutôt froid, sauf dans quelques bas music-halls où on rit de tout — pour rattraper le prix de sa place.

Je laisse de côté un autre élément de rire, mais qui est aussi puissant dans la rue qu'au théâtre : c'est la chute ! une personne se flanque les quatre fers en l'air et le premier



UN JOLI RIRE

M<sup>lle</sup> Jeanne Samary était connue pour avoir un des plus jolis rires qu'il soit : c'est particulièrement dans l'*Étincelle de Pailleron* qu'elle a laissé le plus charmant souvenir.



CEUX QUI FAISAIENT RIRE

Voici une des fresques qui décorent le foyer du théâtre du Palais-Royal où vous voyez représentés une pléiade d'artistes célèbres

mouvement des êtres qui passent c'est de rire follement, quelquefois leur second mouvement les pousse à aider la personne à se relever — mais pas toujours !

J'ai connu un malheureux artiste que la malechance poursuivait : il suffisait qu'il entrât en scène pour glacer les spectateurs ; il jouait les comiques et de sa vie n'avait fait rire quiconque. Enfin un jour, on lui donna un rôle où il n'avait qu'à choir sous le prétexte d'un plancher nouvellement frotté — il entre, va jusqu'à la rampe en titubant

puis se laisse tomber en se disant *in petto* : — Cette fois, quand le diable y serait, je les ferai rire, je tiens un effet sûr et connu !

Mais il s'était laissé tomber si maladroitement qu'il avait chû entièrement dans le trou du souffleur ! Le public le voyant disparaître, telle une ombre, n'avait pas ri naturellement ! et se demandait étonné pourquoi cet homme était venu pour s'enfuir aussitôt.

Je crois que l'infortuné comique effondré dans le troisième dessous, c'est le cas de le dire, a renoncé à la carrière.



CEUX QUI FAISAIENT RIRE

Et voici une autre fresque du même Palais-Royal où l'on retrouve les figures des artistes qui ont été applaudis par la génération qui nous précédait.



BERTHELIER

*Un comédien de naguère dont la renommée fut considérable et qui était bien un des artistes les plus bouffes de son époque.*

Ce qu'il y a de curieux et d'inexplicable dans le sujet que j'ai l'avantage de traiter c'est que telle chose qui fait rire sur une scène ne fait pas rire sur une autre.

Un spectateur qu'une situation ou un mot a amusé au Palais-Royal ne s'amuse pas au Gymnase et *vice versa*, pourquoi? c'est cependant la même situation, le même mot et le même spectateur!

Quel conférencier élucidera ce phénomène d'ambiance! — s'il peut être élucidé comme la plupart des phénomènes!

Ce qu'il y a d'étonnant aussi c'est que le comique qui provoque le rire dans un genre de pièce, n'est pas le même que dans une autre.

Dans l'opérette ce qui amuse parfois, quand cela fait rire, c'est l'extravagance, l'invraisemblable à outrance.

Ce qui amuse dans l'opérette n'amuse pas dans une revue ni dans un drame.

J'ai assisté à la première représentation de la *Vie Parisienne*, une des plus joyeuses opérettes d'Offenbach — il y a un bout de temps de cela, hélas! — Ce qui fait surtout le succès de l'ouvrage, c'est la haute fantaisie du dialogue et, j'oserais dire, de l'action. Un acte, le 4<sup>e</sup>, qui était raisonnable et qui intercalait dans la pièce des scènes de vraie et



LE COMIQUE BARON

*L'organe invraisemblable du grand Baron excite toujours le fou rire des spectateurs.* (Cl. Boyer)



HUGUENET

*Cet artiste, au comique fin et distingué, se fait applaudir aujourd'hui sur nos grandes scènes boulevardières.*

bonne comédie, portant bien alors la griffe des auteurs du livret, Henri Meilhac et Ludovic Halévy, jeta un tel froid qu'on dut le couper le lendemain; et cet acte, charmant d'ailleurs, aurait fait la fortune d'un vaudeville!

Expliquez, conférencier!

\* \* \*

Dans le drame c'est également autre chose qui fait rire.

Jadis dans les mélodrames célèbres du boulevard de Crime, ceux de Guilbert, de Pixérécourt et de Caigniez, le comique était fourni par le niais traditionnel, qui devait surtout être poltron: la poltronnerie était l'effet certain.

Quand les brigands, il y en avait beaucoup dans les mélodrames d'alors, arrê-

taient le niais et que le chef lui demandait:

— Tu tiens donc beaucoup à la vie!

Et que le niais répondait:

— C'est la seule chose qui me rattache à l'existence!

Les spectateurs riaient à en mourir — et disaient le lendemain à leurs familles — que jamais ils n'avaient entendu autant d'esprit dans une pièce.

Aujourd'hui, le comique des mélodrames est un peu plus relevé, mais il n'est pas bien sûr — soit dit entre nous — que le niais poltron n'amuserait pas beaucoup encore!

Ce qui fait rire dans les revues, c'est l'allusion à la chose du jour.

Seulement l'effet dure ce que dure l'actualité, l'espace d'un matin !

Quand l'affaire Humbert était dans son plein, le moindre mot sur un coffre-fort vide déchainait des tempêtes ; ce n'est pas trop

ce sont ceux qui sont chargés directement de le provoquer : les acteurs comiques !

Quand le Palais-Royal possédait ces deux ou trois générations de farceurs illustres qu'il a eu l'esprit de peindre en fresques dans son foyer, il pouvait jouer n'importe quoi, les farceurs faisaient rire rien qu'en se montrant.



LE JOYEUX POLIN

*Qui n'a ri aux larmes en entendant l'inimitable Polin, qui chante dans un café concert des chansons de tourlourou, d'un comique irrésistible?*

(Cl. Darby)

s'avancer que de dire qu'aujourd'hui la chose passerait plutôt inaperçue !

Et cependant, dernièrement, dans un petit café-concert, j'ai entendu le compère d'une revue reparler du fameux coffre-fort, le public n'a pas bronché et a paru étonné, un spectateur m'a même demandé :

— En quelle année sommes-nous donc ?

Ce qui est la critique et j'irai jusqu'à articuler la morale des revues !

Maintenant il faut reconnaître que ce qui amène surtout et avant tout le rire au théâtre

Alcide Touzé avec son enrrouement, Grasset avec son « gnouf-gnouf ! », Arnal avec son nasillement et tous les autres, quand ils entraient en scène mettaient déjà le public en joie.

C'est surtout en matière de choses gaies que l'air fait souvent la chanson.

Au moment des grandes troupes du Palais-Royal les spectateurs s'amusaient à peine installés dans leur stalle ; ils riaient de confiance, avant même que les chandelles soient allumées !

Je me suis laissé raconter par Gil Perez, une colonne desdites grandes troupes, qu'un soir

un provincial qui n'était jamais venu au Palais-Royal, désireux de passer une bonne soirée à rire, s'était trompé de théâtre et avait été tranquillement prendre une stalle au Théâtre-Français, à l'autre bout de la galerie, — toujours le quiproquo !

En passant son argent au guichet, bien disposé à s'amuser, il avait d'abord ri au nez de la buraliste, à qui il trouvait une tête comique, il avait ri au nez de l'ouvreuse qu'il trouvait également drôle.

Ce fut bien autre chose quand il fut dans la salle ! On jouait ce soir-là une tragédie avec le sombre Beauvilliet et le non-moins sombre Maubant.

Le provincial qui les prenait pour Sainville et Hyacinthe se tordait de rire ! au point qu'on dut le faire sortir, à son grand étonnement.

Ce qui ne l'empêcha pas de raconter le len-à ses amis qu'il ne s'était jamais tant amusé et qu'il avait fait tellement scandale par ses éclats de rire, qu'on l'avait expulsé de la salle.

Je n'ose dire qu'il avait peut-être raison.

**L**A FAÇON DONT CERTAINS ACTEURS DISENT LES CHOSSES LES PLUS SIMPLES SUFFIT À PROVOQUER LE RIRE.

Dans le comique, je le répète, l'air fait énormément la chanson.

Je cite un exemple, pris entre mille, pour prouver que j'ai raison — quand je tiens à une idée !...

De nos jours, Baron, l'amusant Baron des Variétés amuse, quoiqu'il dise, par le son de sa voix tonitruante et joyeuse. Dans *Mamzelle Nitouche*, un des succès de son théâtre, où il a créé un rôle désormais légendaire, il a à dire, en parlant à la directrice du couvent dont il est l'organiste :

— Oui, Madame la supérieure !

Ce n'est pas autrement drôle, et les auteurs si confiants en eux qu'ils étaient peut-être, n'avaient pas cru mettre là une chose éminemment spirituelle.

Eh bien ! avec la musique de sa voix divertissante : « Oui, Madame la supérieure » faisait et fait encore mourir de rire toute la salle.

J'ai vu en province un comique jouer le rôle : il disait la phrase simplement, comme elle doit être dite, avec sa voix de comique de province, et le public ne bougeait pas naturellement.

Le comédien en était surpris et furieux.

— Mais pourquoi ? — réclamait-il — M. Baron de Paris, fait-il rire en prononçant ces mots-là ? Il doit payer la claque pour qu'elle rie à cet endroit-là !

J'ai le plaisir de connaître Baron, je suis sûr qu'il n'a jamais payé la claque pour qu'elle rit

des effets inattendus de son délicieux organe. L'excellent artiste des Variétés ne jette pas son argent par les fenêtres et il a bien raison : il aime mieux garder son or pour acheter des maisons de campagne. Il n'y a rien de plus sérieux dans la vie qu'un comique !

**L**ES COMÉDIENS QUI SAVENT EUX-MÊMES BIEN RIRE SONT ASSEZ RARES.

Ce qui existe aussi et provoque presque sûrement le rire, c'est le rire lui-même de certains artistes — je veux parler des artistes femmes, de celles qui savent rire au théâtre — ce qui n'est pas fréquent.

Quand ce rire est charmant, sincère, joyeux, quand il montre et égrène des perles, il est à ce point communicatif qu'il entraîne celui de toute une salle.

Les actrices qui savent rire au théâtre sont rares, quoiqu'en pensent les jeunes débutantes, et même les vieilles.

Augustine Brohan, une des étoiles de la Comédie-Française d'autrefois, riait merveilleusement : rien ne lui résistait, quand elle riait, sa cause et celle de l'auteur qu'elle interprétait était gagnée ! Malheureusement, comme disait Théophile Gautier, elle ne riait pas dans toutes les pièces.

Jeanne Samary, morte si jeune, riait aussi admirablement : dans *l'Étincelle* de Pailleron elle avait un éclat de rire qui est resté historique.

De nos jours Jeanne Granier et Judic tiennent le record du rire communicatif et irrésistible !

Ce n'est pas leur faute, du reste ; c'est un don de naissance : la fée du joyeux rire leur a fait ce cadeau à leur baptême : dans la vie privée elles rient de la même façon !

Dans une pièce où les auteurs cherchaient vainement et depuis de longs jours un joli mot de sortie pour Jeanne Granier, — il y a des années où les auteurs cherchent de jolis mots de sortie, et quelquefois même ne les trouvent que les années suivantes, — Jeanne Granier impatientée et généreuse finit par leur dire :

— Eh bien ! ne vous donnez pas la peine, je rirai à ce moment-là ?

— Et, en effet, ce fut assez : ce fut même beaucoup ! Sa sortie eut un succès qu'aucun joli mot n'aurait eu !

A quoi tient la littérature dramatique, pourtant !

Parmi les comiques des petits théâtres, des music-halls et des cirques qu'il ne faut pas dédaigner ! — et qui par leur seule apparition ou leur façon de prononcer ou de "gester" les mots, je dois citer Polin, l'inénarrable pioupiou, étonnant de gaieté et de vérité,

Jeanne Bloch, qui dériderait M. Brisson en personne; et Footit, le célèbre clown du Nouveau-Cirque, qui un soir m'a tellement fait rire que j'en ai scandalisé Chocolat!

Ce qui fait également rire au théâtre, ce sont certaines choses qui justement n'ont pas été mises là pour faire rire!

J'ai vu pas mal de pièces sérieuses, sombrer sous la gaieté féroce de la salle! Quand une pièce est partie pour la chute et que le public a commencé à rire de ce qui devait l'attendrir ou l'endurcir, rien ne l'arrête plus et, j'ai le regret de le dire, quelquefois rien n'est plus joyeux que ces soirées-là, quand on n'est pas l'auteur de la pièce!

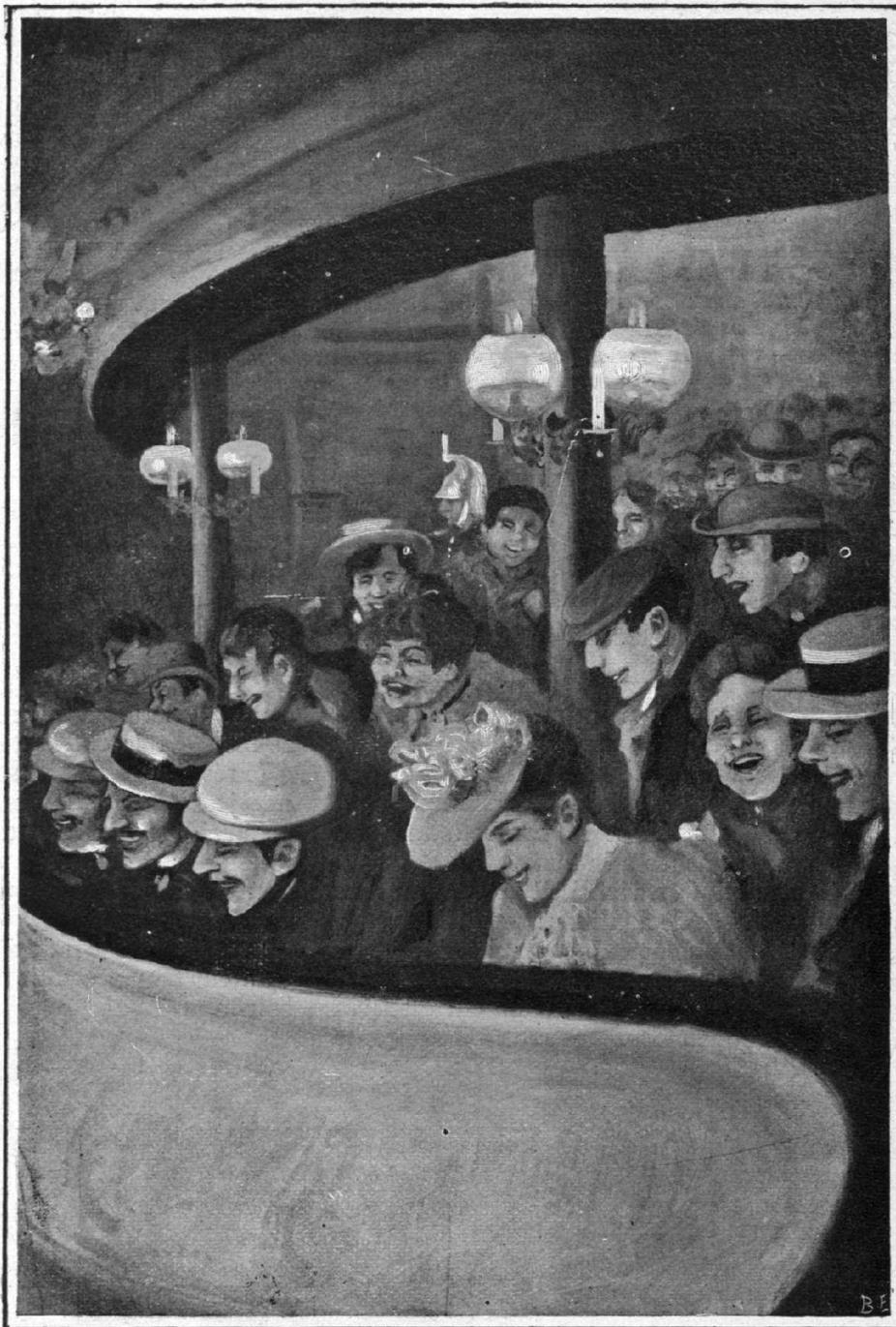
Je me souviens d'un mélodrame où depuis le second acte, les spectateurs riaient des situations les plus dramatiques; les artistes, courageusement néanmoins, avaient continué à jouer et étaient même parvenus à mener l'ouvrage jusqu'au dénouement, dont personne n'avait entendu un mot.

Le seul succès de la soirée fut pour l'artiste qui vint annoncer le nom de l'auteur.

— Messieurs, dit-il, la pièce que nous avons eu l'honneur de ne pas vous faire entendre...

Je me souviens aussi d'un jeune acteur qui eut certain soir un succès qu'il n'espérait pas et qu'il n'ambitionnait pas.

C'était plus qu'un débutant: un tout jeune homme qui pouvait bien avoir dans les seize à dix-sept ans: il jouait pour s'habituer à



LE BON PUBLIC

*C'est assurément celui qui est au « poulailler ». Ce public-là est celui qui s'amuse le plus franchement au théâtre; il ne craint pas de manifester, même d'une façon bruyante, sa joie qu'il accompagne souvent d'appréciations formulées à haute voix*

la scène. La chose se passait dans un théâtre de la banlieue, berceau naturel de nos plus grandes gloires dramatiques. On avait confié au jeune débutant le rôle d'un notaire dans une comédie de Scribe, — on représentait en-



M. ALBERT BRASSEUR

*Cet excellent comédien pousse son art à un degré de perfection réel, il s'applique surtout à la composition du personnage qu'il représente.*

Cl. Boyer



M. TORIN

*Les mines réjouies et ahuries de ce comique bon enfant suffisent pour amener le rire inextinguible chez le spectateur.*

Cl. Boyer



M. GALIPAUX

*Le son de la voix de M. Galipaux détermine lui seul la joie; la popularité de son talent provient de sa joviale gaieté et de son entrain.*

Cl. Boyer

core des comédies de M. Scribe à cette époque — temps lointain! Le rôle n'était pas trop compliqué; il était muet. Le notaire entra, sa serviette sous le bras, faisait signer un contrat de mariage aux personnages en scène et sortait.

Au moment de s'habiller pour interpréter ce rôle important le débutant se regarda dans une glace et se trouva le visage bien jeune pour représenter un vieux notaire, au théâtre tous les notaires sont vieux.

Il eut alors une idée merveilleuse! Pour se vieillir il prit un bouchon qu'il noircit à la flamme de la lampe et se confectionna une paire de moustaches à la hussarde!

Ainsi accoutré et vieilli, il entra en scène content de lui et de son idée!

Son apparition fut saluée d'un éclat de rire formidable. La salle entière se tordit, les artistes se tordirent de même, le souffleur disparut dans son trou, succombant sous le fou rire, le

chef d'orchestre et ses musiciens se tinrent les côtes à se les défoncer!

Seul, le jeune débutant, étonné et furieux, restait soucieux et disait tout bas :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous ces imbéciles à rire, puisque je n'ai pas même ouvert la bouche!

Cette malheureuse aventure fut en partie cause que le jeune débutant ne poussa pas plus avant dans la carrière et changea de métier!

Je révélerais bien le nom de ce jeune homme que je sais : cela n'intéresserait peut-être pas beaucoup la postérité du reste, mais j'ai surtout peur de lui être désagréable même au bout de tant d'années tombées dans le sablier du Temps!

Tout ce que je puis dire c'est que de ma vie d'auteur je n'ai jamais autant fait rire que ce soir-là.

ERNEST BLUM.



LE PUBLIC A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE LA "VIE PARISIENNE"

*Cette curieuse gravure montre l'épanouissement de la physionomie des spectateurs à la première de Popérette célèbre*

# THÉÂTRE & MUSIQUE & Mai 1905<sup>(1)</sup>

## M<sup>lle</sup> FARRAR

Mademoiselle Farrar, qui a chanté à l'Automobile-Club, avec un succès qui la désigne comme une des premières canta-



M<sup>lle</sup> Farrar, la célèbre cantatrice (Gala de l'Automobile-Club, 1<sup>er</sup> mai).

trices de ce temps, fait partie de l'Opéra Impérial de Berlin. Elle a créé, au Théâtre de Monte-Carlo, *Amica*, de Pietro Mascagni. Elle interpréta à l'Automobile-Club des fragments de cette œuvre; MM. Renaud et Rousselière étaient ses partenaires. Un art où excelle M<sup>lle</sup> Farrar, c'est celui du lied allemand, qu'elle étudia avec la grande chanteuse allemande Lili Lehmann.

## UNE PIÈCE FRANÇAISE A BERLIN

Le Deutscher-Theater a donné, le 7 mai, une brillante reprise en langue allemande de la *Vie de Bohème*. L'œuvre, fort habilement traduite et admirablement montée, a obtenu un grand succès.

Notre photographie représente une scène entre Durandin et Césarine de Rouvres. L'actrice qui remplissait ce rôle est une artiste de valeur, Fraulein Adèle Hartwig.

## CŒUR DE MOINEAU

Le 5 mai, l'Athénée a donné la première représentation de *Cœur de moineau*, comédie en quatre actes de M. Louis Artus.

Claude Latournelle, après un flirt, se laisse aller à demander en mariage Huguette de Pontison. Aussitôt marié, Claude, cœur de moineau, reprend ses anciens errements. C'est le divorce. Au moment où les choses vont se gâter tout à fait, Huguette, par la simple puissance de ses larmes, reconquiert son volage mari.

Interprètes, MM. Brulé, Bullier, Baudoin, Frémont, Sauce; M<sup>mes</sup> Diéterle, Duluc, Bignon, Templey, Prince.

## LA RENTRÉE DE SIR HENRI IRVING

Le plus grand acteur de l'Angleterre, Sir Henri Irving, a fait le lundi 1<sup>er</sup> mai sa rentrée triomphale

en son vieux théâtre de Drury Lane, après une longue tournée en Amérique, et aussi, après une grave maladie qui faillit l'emporter.

Bien avant l'ouverture des bu-

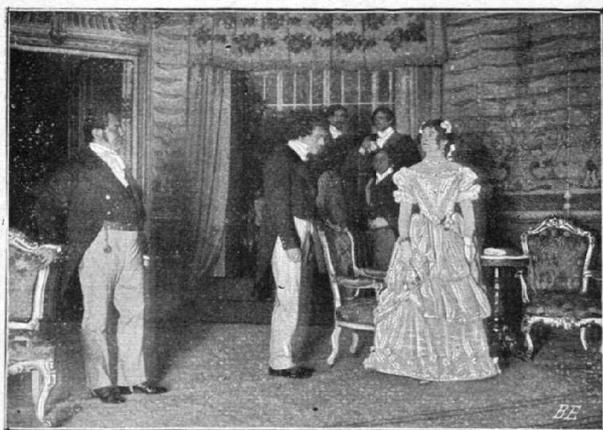


M<sup>lle</sup> Diéterle (« Cœur de moineau », Athénée, 5 mai).

Cl. Manuel.

reaux, la foule se pressait autour du théâtre. On donnait *Becket*, le drame classique qui n'avait pas été monté à Londres depuis longtemps.

Notre instantané montre une foule de braves gens montant à l'assaut de l'amphithéâtre, où la modeste somme d'un shilling, indiquée sur l'affiche, leur livrera accès.



Scène de la traduction de *La Vie de Bohème*, donnée au Deutscher-Theater de Berlin.



La foule assiégeant à Londres l'entrée du théâtre de Drury Lane où le grand comédien Irving fait sa rentrée (1<sup>er</sup> mai).

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



M. Max Maurey, auteur de M. Lambert, marchand de tableaux (Théâtre Antoine, 12 mai).  
Cl. Boissonnas et Taponier.

THÉÂTRE ANTOINE

Le théâtre Antoine a donné le 12 mai la première de *La Race*, comédie en trois actes de M. Jean Thorel, et de *Monsieur Lambert*, marchand de tableaux, comédie en deux actes de M. Max Maurey.

Dans *La Race*, le marquis de Thémiste a deux filles dont la première, Charlotte, n'est pas de lui. La seconde, Juliette, n'a pas d'enfants. Le vieux gentilhomme, malgré toute sa répugnance, se voit réduit à reconnaître, pour continuer le nom, un enfant bâtard de Charlotte.

Interprètes : MM. Duquesne, Mosnier, Capellani; M<sup>me</sup> Van Doren. M. Lambert, marchand de tableaux, est l'amusante histoire d'une escroquerie.

M. Lambert a perdu tout son argent à Monte-Carlo. Il ne lui reste plus qu'une ressource : vendre un magnifique diadème que M<sup>me</sup> Lambert avait apporté parmi ses bijoux. La vente de ce diadème est négociée par deux aigrefins de villes d'eaux : M<sup>me</sup> de Saint-Alain et le prince Kougeloff.

La somme, ont déclaré les filous, doit être versée chez un médecin aliéniste.

On fait croire à cet aliéniste que l'individu qui se présentera n'est qu'un malade, dangereusement atteint de monomanie. Le diadème est escroqué; quant au pauvre M. Lambert, il est douché cruellement. A la fin tout s'explique, et

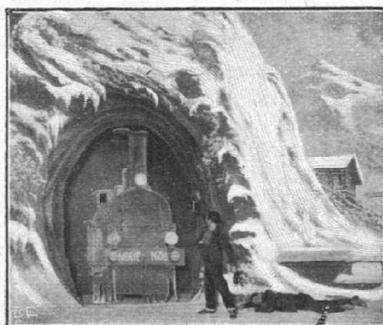
pour le mieux. M<sup>me</sup> Lambert avoue que les pierres du diadème étaient fausses, elle les avait fait remplacer pour jouer et elle a gagné la forte somme.

Interprètes : MM. Antoine, Signoret, Desfontaines, Bernard, M<sup>me</sup> Grumbach, M<sup>lle</sup> Jeanne Lion.

UN TRAIN SUR LA SCÈNE

L'action de *El Tunnel*, une pièce en trois tableaux représentée avec succès sur une des principales scènes madrilènes le 4 mai, est peu compliquée. Nous n'en indiquerons que le dénouement. Tolino, un jeune ouvrier, désespérant d'avoir pour femme la belle Petruca, se jette au devant d'un train, à l'entrée du tunnel. Sans la courageuse intervention d'un ami, qui réussit à attirer l'attention du mécanicien, le pauvre Tolino serait écrasé.

La pièce a dû en grande partie son succès à l'originalité du décor. La scène que nous représentons ici fait partie du deuxième tableau.



Dans la pièce *Le Tunnel*, présentée le 4 mai à Madrid, on voit un train sur la scène.

LE FESTIVAL BEETHOVEN

Une foule considérable assista, les 5, 7, 10 et 12 mai, au Nouveau-Théâtre, témoignant d'un enthousiasme justifié par l'inter-



2<sup>e</sup> acte d'Adrienne Lecouvreur (Théâtre Italien, 2 mai).



M<sup>me</sup> Grumbach, du Théâtre Antoine (M. Lambert).

Cl. Boyer.

prétation que le grand chef d'orchestre Félix Weingartner, dirigeant l'orchestre Colonne, donna de toutes les symphonies de Beethoven. Solistes, excellents tous : Edouard Rislér dans le concerto en soi pour piano; Lucien Caput dans le concerto pour violon; M<sup>me</sup> Tily Kønen dans l'air « Ah! Perfido! » et le quatuor vocal d'Amsterdam dans le finale de la Neuvième Symphonie avec chœurs.

LA SAISON ITALIENNE  
AU THÉÂTRE  
SARAH-BERNHARDT

*Adriana Lecouvreur* est une œuvre de Francesco Ciléa, d'après la comédie célèbre de Scribe et Legouvé. La première représentation, qui ouvrit la Saison Italienne au Théâtre Sarah Bernhardt eut lieu le 2 mai. Interprètes : le ténor Garbin



La Cabrera à l'Opéra-Comique (5 mai). Premier tableau de la première partie.

et le baryton Sammarco, M<sup>mes</sup> Adèle Sthele et Fassini-Peyra.

*Siberia*, livret de M. Ilica, musique de M. Umberto Giordano (5 mai). Interprètes : le ténor Bassi et le baryton Tita Ruffo.

*Amico-Fritz* (9 mai), de M. Pietro Mascagni. Interprètes : le baryton Kaschmann et la basse Luppi, M<sup>me</sup> Lidia Berlendi.

Enfin, le 13 mai, *Fedora*, de M. Giordano, où le célèbre ténor Caruso faisait sa première apparition avec M<sup>me</sup> Lina Cavalieri.

M. JANVIER  
DE LA MOTTE

Monsieur Janvier de la Motte, qui fit seul ou en collaboration avec M. Marcel Ballot des pièces applaudies : *Les Respectables*, *Mon Enfant*, *La Bonne Hôtesse*, *Les Amants Légitimes*, entr'autres, est mort le 24 mai, à l'âge de cinquante deux ans.

A L'OPÉRA-COMIQUE

Le 5 mai, première représentation de la *Cabrera*, drame lyrique en deux parties, de M. Henri Cain, musique de M. Gabriel Dupont.

La *Cabrera* obtint, en 1904, le prix de 50.000 francs institué par l'éditeur italien Sonzogno, et fut représentée à la Scala de Milan, mettant subitement en pleine gloire son compositeur, Gabriel Dupont. L'épreuve de cette œuvre devant le public parisien a été heureuse. La sincérité juvénile du musicien a rallié tous les suffrages. Interprétation excellente avec MM. Clément, Simard, Huberdeau; M<sup>mes</sup> Cocyte, Vauthrin; tout à fait supérieure, rare, parfaite, avec M<sup>me</sup> Gemma Bellincioni, créatrice du rôle d'Amalia (la Cabrera), qu'elle avait tenu à honneur de rejouer à Paris.

CHÉRUBIN

La première représentation de cette œuvre, musique de Mas-



M. Gabriel Dupont, auteur de  
La Cabrera,  
Cl. Mathieu Deroche.



Déjeuner intime d'inauguration de la maison de retraite des artistes; au milieu, M. Coquelin aîné.

senet, paroles de Francis de Croiset et H. Cain, donnée récemment à Monte-Carlo avec retentissement, a eu lieu à l'Opéra-Comique, le 23 mai. M<sup>mes</sup> Garden et Carré conservent les rôles de Chérubin et de Nina qu'elles ont créés excellemment; M. Fugère remplace M. Renaud dans le rôle du philosophe; M<sup>me</sup> Vallandri supplée M<sup>me</sup> Cavalieri dans celui de l'Ensoleillad.

LA VARIATION

Le théâtre de l'Odéon a donné, le 17 mai, la première représentation de la *Variation*, comédie en 4 actes de M. Pierre Soulaïne, et de *l'Agrafe*, comédie en un acte de MM. Grenet-Dancourt et J. Destrem.

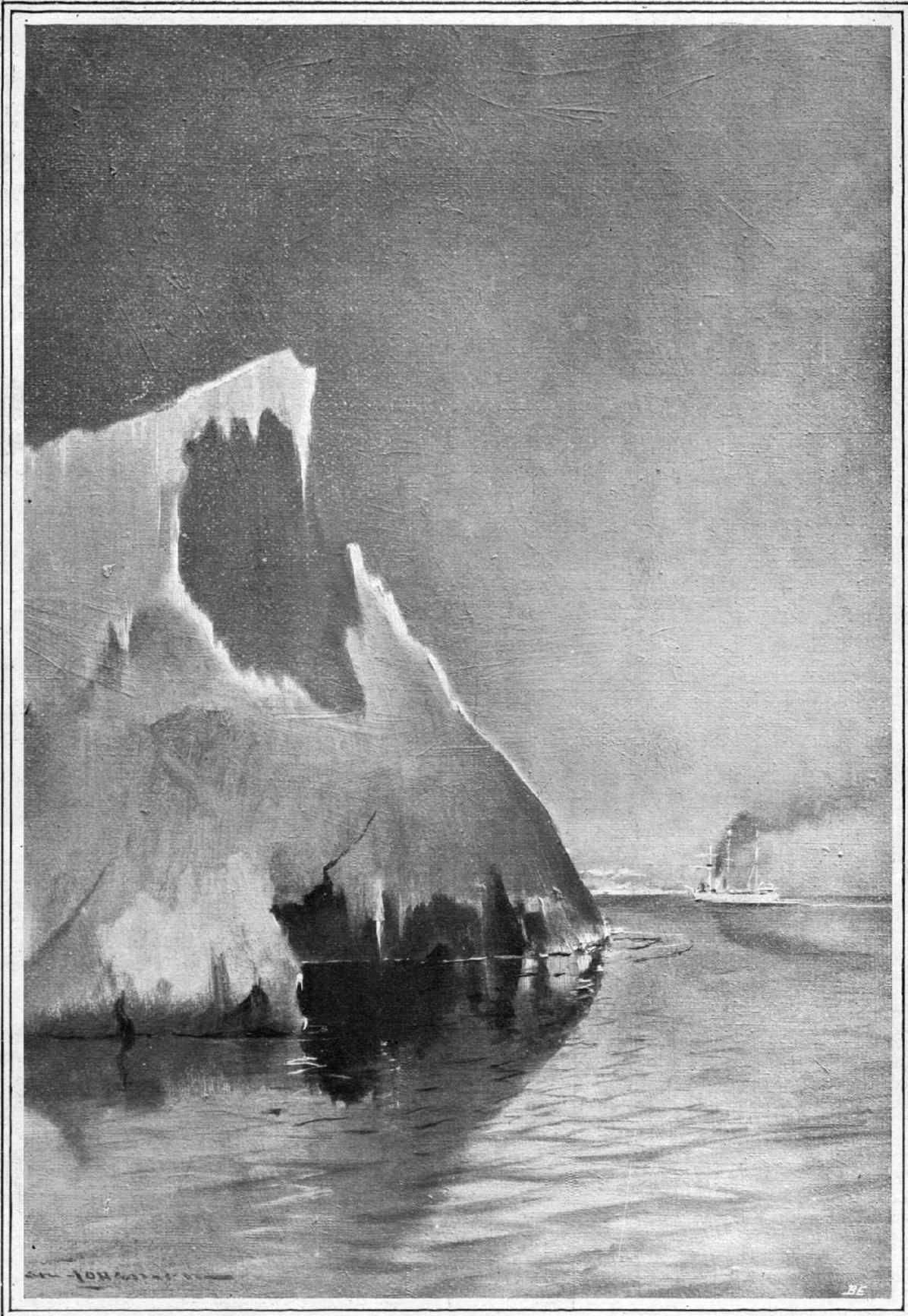
Germaine Caplan, danseuse, est « protégée » par le vieux marquis de Précý-Boran, ce qui ne l'empêche pas d'aimer un jeune caissier : André. Celui-ci épouse Germaine et les difficultés pécuniaires commencent. A la fin, exaspérés tous deux, ils se séparent. Germaine n'est pas loin de revenir au marquis lorsque, dans une scène d'attendrissement, ils tombent dans les bras l'un de l'autre pour reprendre leur vie douloureuse et précaire.

Interprètes : MM. Janvier, Séverin, Darras, Liser et Maxudian, M<sup>mes</sup> Blanche Toutain, Carlier, Taillade, Froment.

Interprètes de *l'Agrafe* : M<sup>mes</sup> Marie Marcilly et Derives.

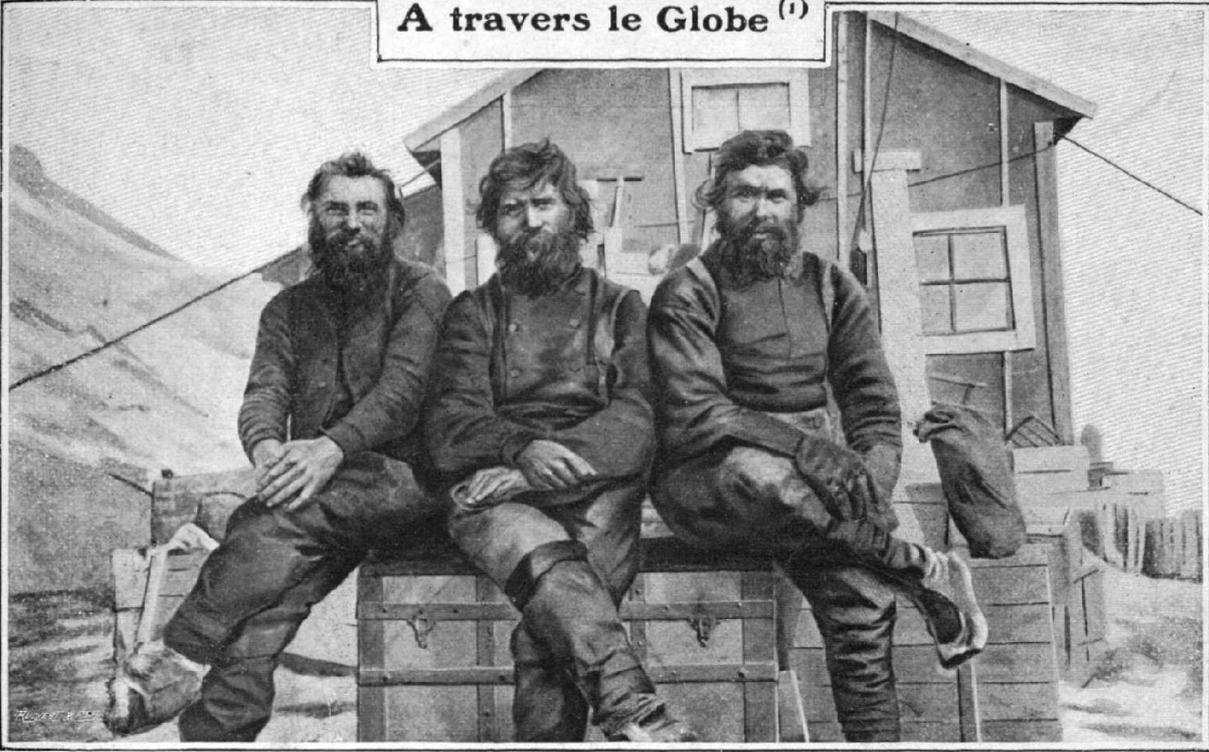
LA MAISON DE RETRAITE  
DES COMÉDIENS

L'inauguration de la maison de retraite des comédiens a eu lieu le 27 mai à Couilly, devant une affluence nombreuse. On sait que cette fondation, due à l'initiative de M. Coquelin aîné, est destinée à recueillir les artistes lyriques ou dramatiques tombés dans le besoin.



LE " FRANÇAIS " DANS LES GLACES DU POLE

*La navigation dans les mers polaires est à chaque instant obstruée par ces gigantesques icebergs, merveilleux rochers de glaces qui se dressent sur le passage des navires, comme d'émouvants fantômes.*



CEUX QUI AFFRONTENT LES DÉSERTS DE GLACE...

*Il faut un courage indomptable, une volonté magnifique, pour vivre et lutter dans la désolation du désert polaire. Cette énergie inouïe ne se lit-elle pas sur les rudes physionomies des marins scandinaves, fidèles compagnons de Nordenskjöld? On sait la lutte inlassable entreprise par le vaillant prédécesseur de Charcot contre les obstacles entassés par la nature aux extrémités glacées du globe.*

## Le désert de Glace d'où revient Charcot par Otto Nordenskjöld

**Après avoir cru le D<sup>r</sup> Charcot perdu dans les effrayants déserts de glace du Pôle sud et au moment où le hardi capitaine du Français rentre dans sa patrie après un long et périlleux voyage, on ne lira pas sans émotion le récit des souffrances héroïques qu'endura dans les mêmes régions l'illustre explorateur qui signe ces lignes.** ▯ ▯



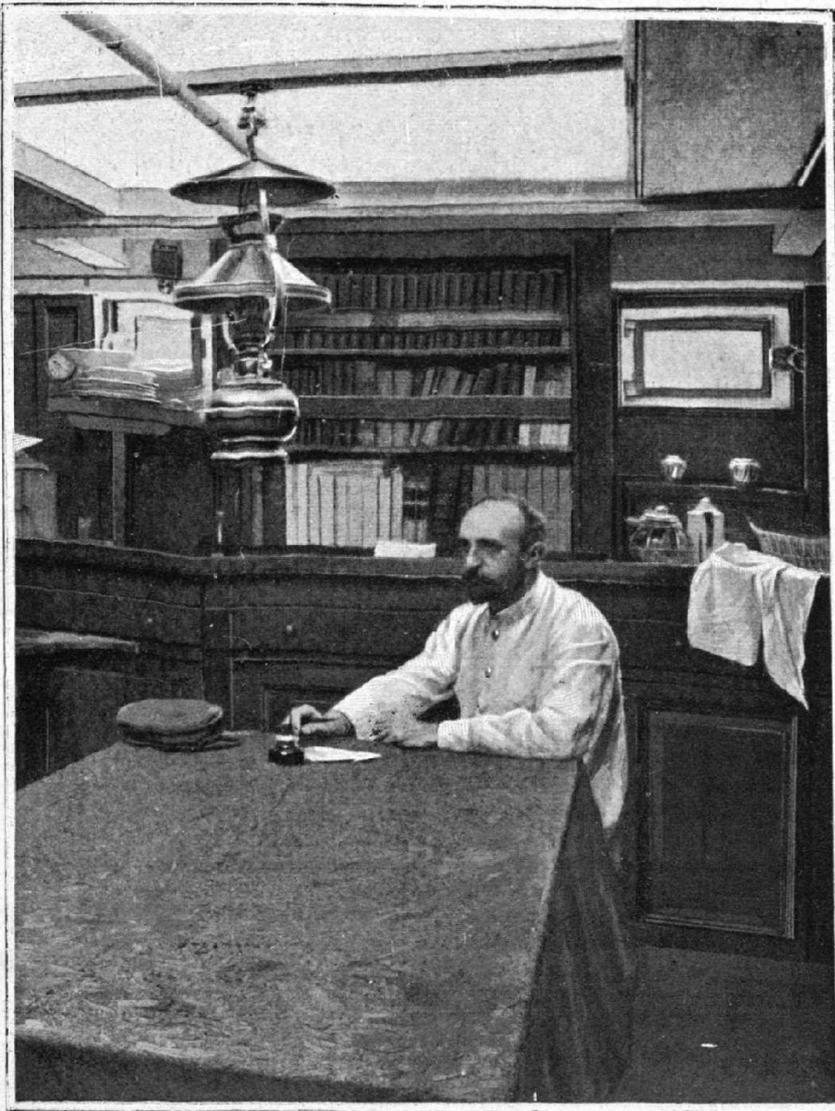
PAR une brumeuse matinée d'octobre 1901, une petite troupe d'explorateurs s'éloignait de la froide Suède que l'hiver menaçait déjà, pour faire route vers les latitudes méridionales. Mais ce n'était pas pour chercher la chaleur et le soleil que nous quitions notre patrie. Nous partions pour le grand désert blanc qui enveloppe le Pôle Sud, pour l'inconnu antarctique, le dernier grand espace de

notre planète qui soit demeuré mystérieux.

Nous étions pleins de confiance dans le navire qui nous portait. N'allions-nous pas découvrir de nouvelles terres et explorer un champ vierge de toutes investigations? Au retour à coup sûr notre *Antarctic* serait lourdement chargé de moissons scientifiques.

... Des jours et des jours de mer... Nous avons quitté la Terre de Feu, la pointe extrême de l'Amérique. Après une courte relâche aux Shetland, nous reprenons la

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.



LE DOCTEUR CHARCOT A BORD DU " FRANÇAIS "

*Dans sa cabine, véritable bibliothèque, l'explorateur commençait, le jour même de son départ, à rédiger un « journal de bord » où tant de faits tragiques et émouvants doivent se trouver consignés.*

marche vers le Sud. Bientôt au-dessus de l'horizon neutre de la mer apparaît une terre toute enneigée, la terre Louis-Philippe, découverte par le grand navigateur français, Dumont d'Urville. Nous explorons le canal d'Orléans, puis après cette reconnaissance, poursuivons notre route vers la région située plus au sud et que nous avons choisie pour champ de travail.

Le 15 janvier, un jour mémorable dans l'histoire de l'expédition ! Dans la matinée nous nous engageons dans un large détroit ouvert entre l'île Joinville et le continent, une grande porte vers l'Inconnu du sud. A cette passe j'ai donné le nom de l'*Antarctic*, notre cher navire, qui fut plus tard englouti à quelques milles de là dans le sud-ouest.

Sur la rive ouest de ce goulet apparaît une petite baie particulièrement intéressante. Sur le bord de la mer s'étend une plaine dépouillée de neige, qui paraît réunir toutes les conditions favorables pour l'érection d'une station d'hiver. Je n'eus pas alors l'occasion de débarquer, mais je notai soigneusement la position de cette localité dans mon journal, sous le nom de vallée du Dépôt, pour le cas où ultérieurement nous aurions à installer « une cache ».

Poursuivant ensuite notre route vers l'est, nous arrivons devant la petite île Paulet, un ancien volcan éteint. Nous débarquons au milieu d'une foule compacte de manchots. Cette île renferme la plus nombreuse colonie d'oiseaux que j'aie jamais vue, il y a là des centaines de mille de pingouins, tandis que sur la grève, des bandes de phoques dorment au soleil.

Notre relâche fut courte, et, dès le soir, nous nous dirigeons vers le sud, vers l'île Seymour.

Ce jour-là je ne me doutais guère quel rôle ces trois localités, la vallée du Dépôt, l'île Paulet, et l'île Seymour devaient jouer dans l'histoire de l'expédition. Sur

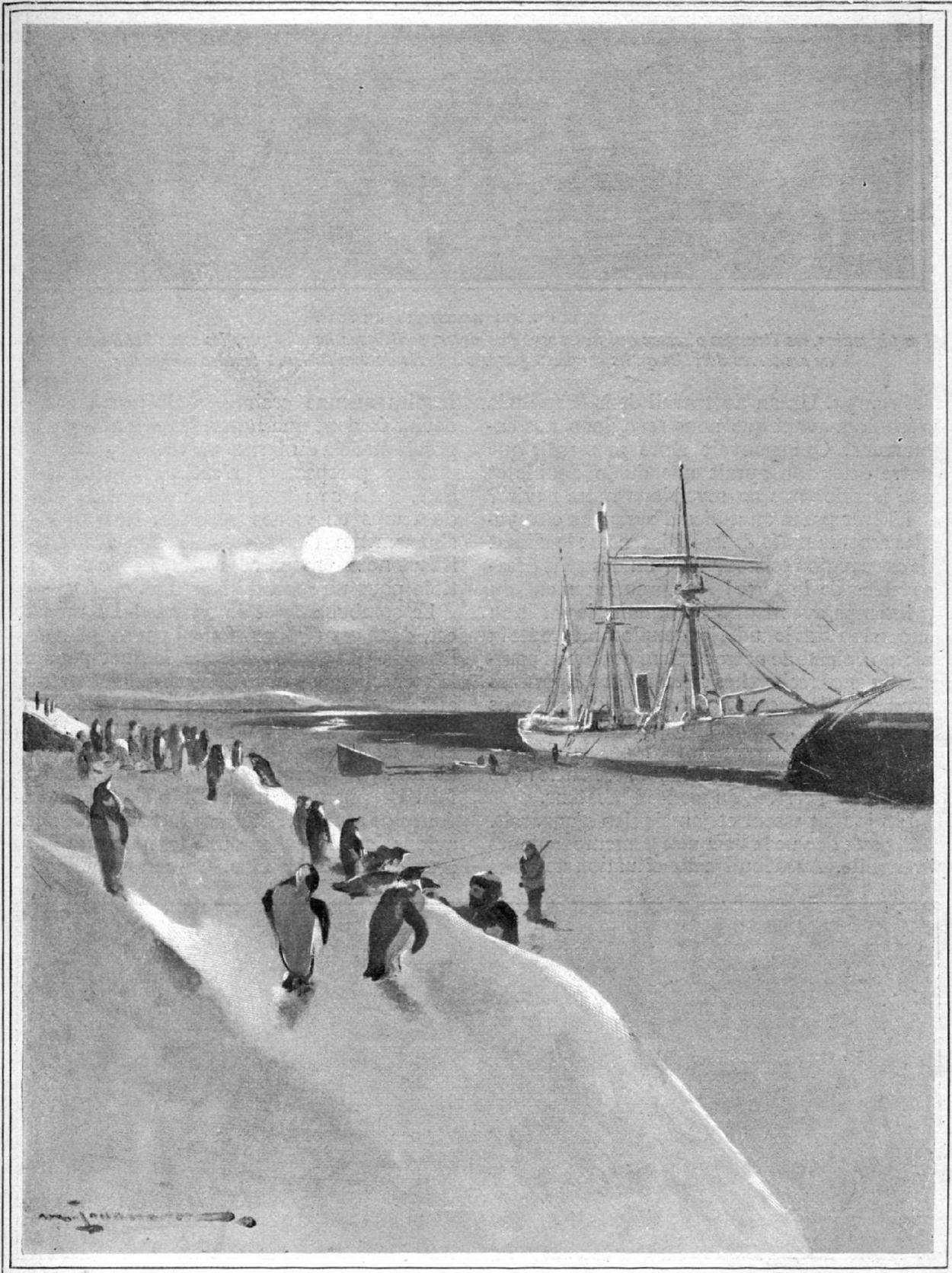
ces trois points notre troupe devait se trouver partagée et chaque escouade vivre de longs mois dans l'ignorance absolue du sort des autres.

### CAPTIFS PARMİ L'INFRANCHISSABLE AMAS DES GLACES AUSTRALES

C'est d'abord vers les abandonnés de l'île Seymour que je veux conduire mes lecteurs.

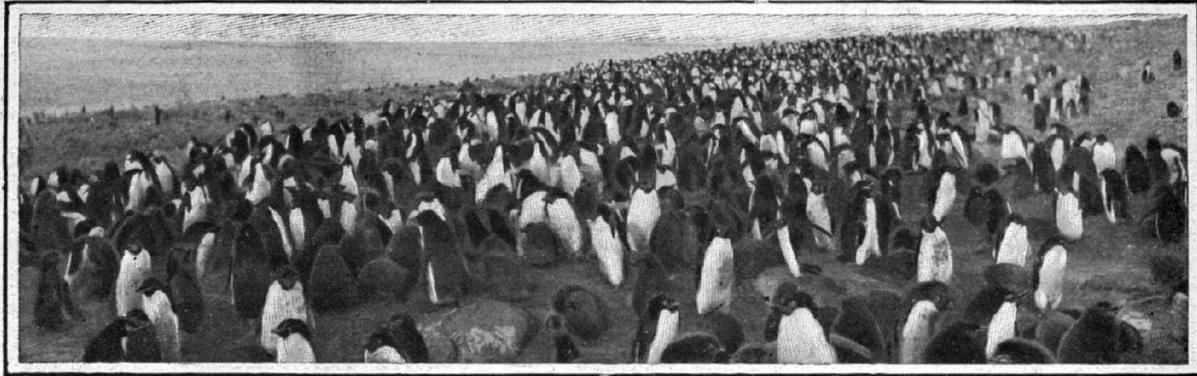
Depuis un an, notre existence s'est écoulée avec des fortunes diverses. Après avoir quitté l'île Paulet, en février 1902, avec cinq compagnons, je m'étais établi sur l'île de Snow-Hill, prolongement de l'île Seymour.

Après cela, l'*Antarctic* s'est éloigné et le dernier lien qui nous rattachait au monde a



**UN ATERRISSAGE A L'ILE PAULET**

*Nous débarquons au milieu d'une foule de manchots. Cette île renferme la plus nombreuse colonie d'oiseaux que j'aie jamais vue. (Page 542, col. 2.)*



## LES VRAIS HABITANTS DU POLE

*Les pingouins, ces étranges oiseaux qui ne savent pas voler, sont, avec les phoques, les seuls habitants vivants de ces terres désolées qu'ils couvrent parfois à perte de vue de leurs bandes compactes.*

été rompu. Un an de travail dans la solitude s'écoulera avant que nous revoyions nos camarades. Qui pouvait alors pressentir que notre détention aurait une durée double et que jamais nous ne reverrions notre navire?

L'hiver passa au milieu d'ouragans effroyables accompagnés de froids intenses ; le climat de cette région est à coup sûr un des plus désagréables de la terre ! Au commencement du printemps, avec deux compagnons, je partis en excursion vers le sud. Nous explorâmes toute la région voisine de notre station, et tout en poursuivant nos recherches scientifiques, apprîmes à connaître les ressources du pays et les moyens de les utiliser. Au retour de cette excursion vers le sud, en novembre 1902, la débâcle semblait imminente et d'un jour à l'autre nous attendions l'arrivée du navire libérateur.

Les jours passent et jamais rien n'apparaît.

A perte de vue la banquise demeure toujours immobile. Au début, cette situation ne nous

inspira aucune crainte, mais peu à peu, il devint évident que notre détention se prolongerait au-delà du terme prévu.

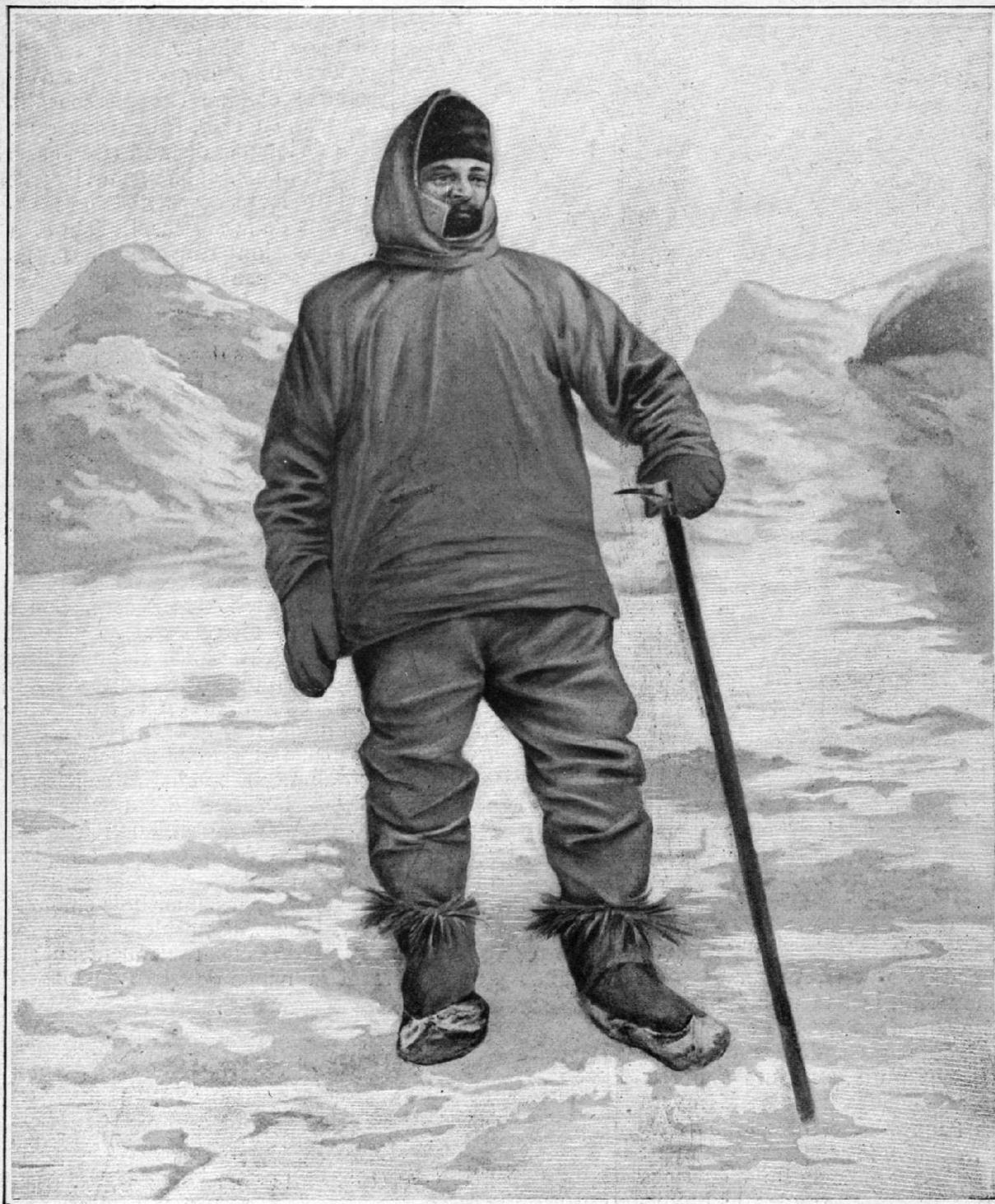
Cette perspective n'est pas précisément gaie, mais ce n'est pas le moment de perdre du temps en vaines rêveries. Nos approvisionnements tirent vers la fin, avant tout il faut nous procurer les vivres et le combustible pour un second hivernage.

Le combustible et la viande ! Le premier est, dans ces régions, fourni par les phoques. Et sans cesse nous faisons le guet pour ne laisser échapper aucun de ceux qui se montrent aux environs. Lorsque la gelée a solidifié leurs dépouilles en un bloc, nous les découpions en menus fragments que nous jetons dans la poêle, graisse, peau et poils, tout à la fois. Un phoque fournissait le chauffage pendant une semaine, et grâce à ce procédé nous avions dans la cabane une température de 10° à 15° au-dessus de zéro. Ce combustible pré-



## LA TENTE POUR L'HIVERNAGE

*Songe-t-on à l'existence que mènent les bardis explorateurs dans ces huttes légèrement construites ? Au dehors, le thermomètre descend, parfois, à plus de 40° au-dessous de zéro. Mais grâce aux phoques, qui fournissent non-seulement la nourriture, mais aussi le chauffage, on obtient dans la cabane une température de 10° au-dessus de zéro.*



L'EXPLORATEUR NORDENSKJÖLD EN TENUE D'HIVER AU MILIEU DES GLACES DU PÔLE SUD

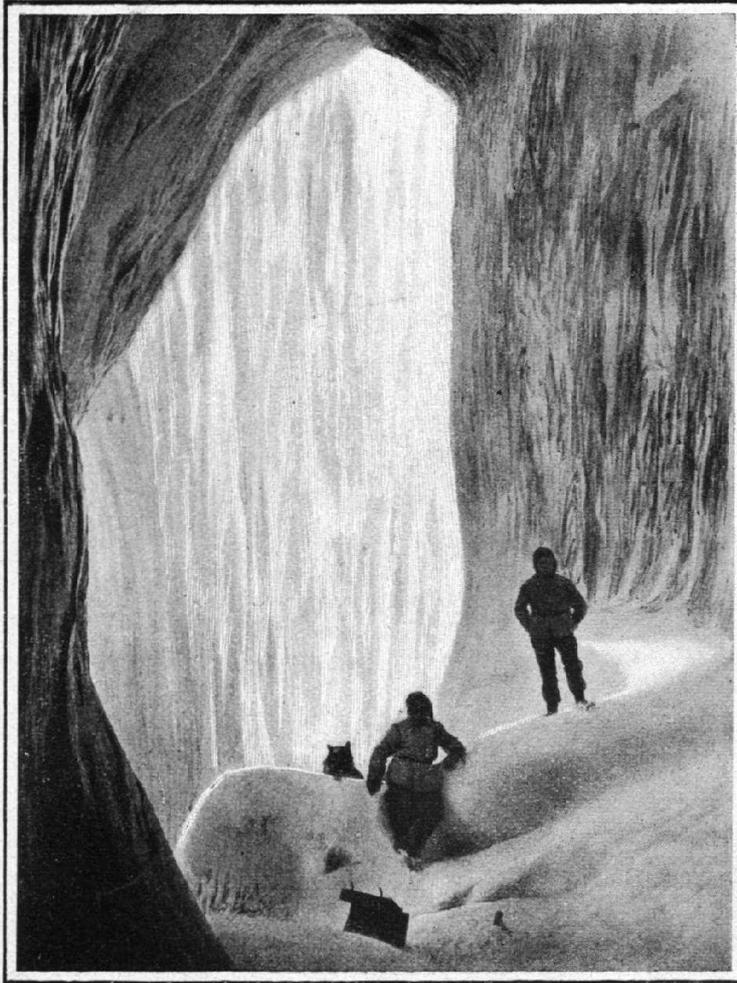
*Pour supporter les rigueurs de l'hivernage dans les régions polaires et braver les intempéries d'un climat qui ne pardonne pas, le costume que l'on doit adopter est plus pratique qu'élégant. Il se compose exclusivement de fourrures et de peaux de phoques, portées le poil en dessous.*

sentait de tels avantages que jamais plus nous n'employâmes de charbon de terre!

Les phoques nous fournirent également de la viande, mais elle fut principalement employée à la nourriture des chiens : pour

nous-mêmes nous préférons les manchots.

Jusqu'au milieu de février, je reculai le massacre qui s'imposait. En compagnie de notre médecin, le docteur Ekelóf, et du matelot Jonassen, je partis alors par l'île Seymour où se



UNE ADMIRABLE GROTTÉ DE GLACE

*Souvent le spectacle grandiose de la nature fait oublier aux explorateurs leurs souffrances et leurs fatigues.*

trouvait la colonie de pingouins la plus rapprochée de nous. Autour de notre station de Snow-Hill, la banquise était fixe, et avant de pouvoir nous mettre en route, nous dûmes travailler pendant plusieurs jours à porter un canot et les bagages à travers les flaques adhérentes au rivage.

... Enfin, le canot est à la mer : il glisse tantôt entre d'énormes icebergs qui, à travers le brouillard, prennent l'aspect de châteaux fantastiques, tantôt à travers de l'eau libre, tantôt à travers une bouillie glaciaire si dense qu'on a l'impression de ramer dans une mer de goudron. Parfois le chenal devient si étroit que l'on doit travailler à l'élargir en repoussant les blocs avec les rames et les gaffes.

Partout, c'est un grouillement de

pingouins. Dans cet élément qui est pourtant le leur, ces êtres singuliers ne font guère l'effet d'oiseaux ; comme des poissons, ils nagent, en effet, entre deux eaux sur de longues distances à la queue leu-leu, puis, subitement, ils font saillir leurs corps difformes au-dessus de la surface. De loin on a l'impression d'apercevoir le fameux serpent de mer.

Les essaims de manchots deviennent de plus en plus nombreux. Nous approchons du but et bientôt, en effet, nous abordons pour commencer la chasse.

Avant de présenter le récit du massacre auquel nous nous sommes livrés, quelques mots sur ces singuliers oiseaux qui, avec les phoques, nous ont fourni les moyens de soutenir la lutte pour la vie dans cet épouvantable désert glacé.

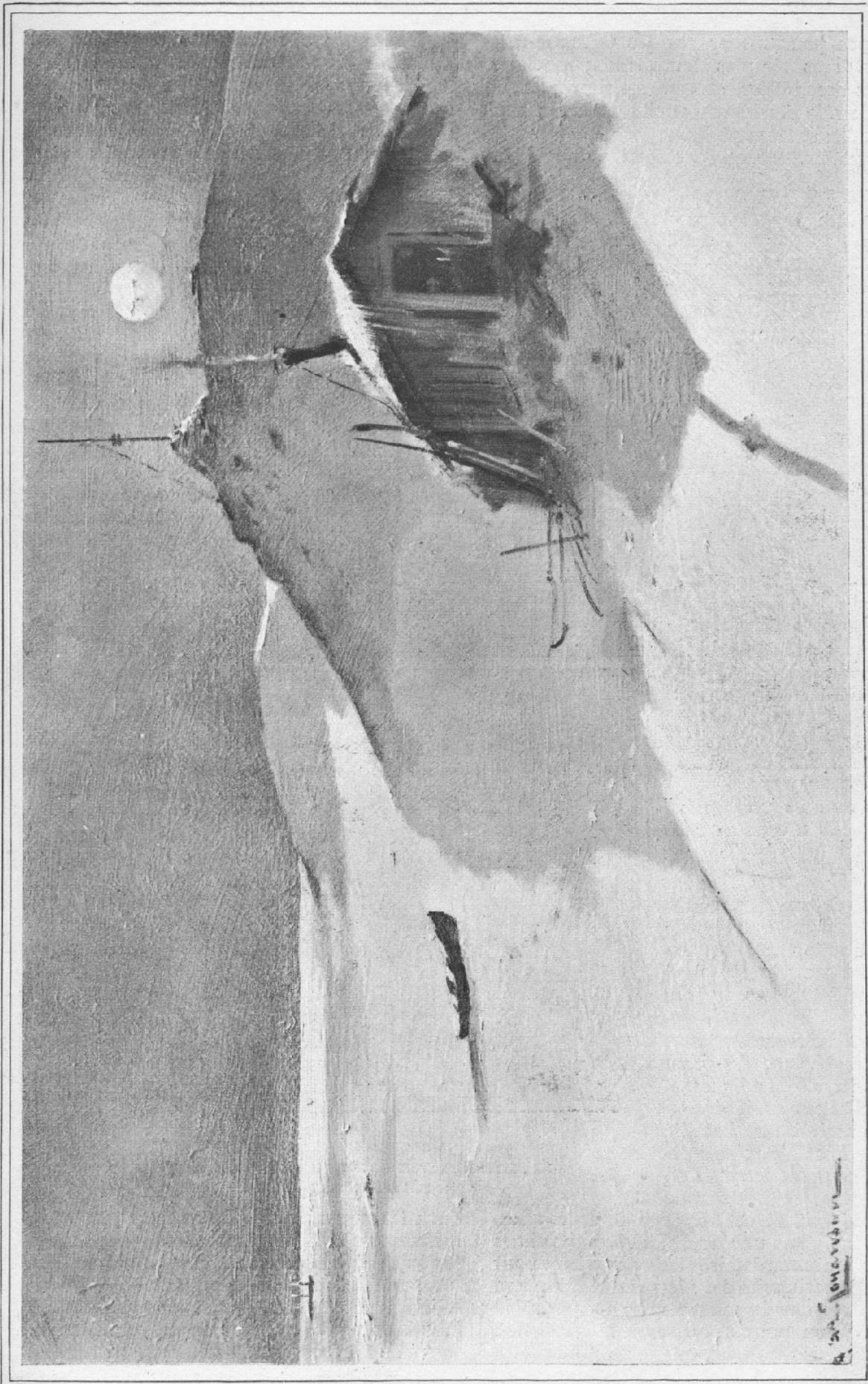
Les manchots sont, comme on le sait, des oiseaux qui ne peuvent voler ; leurs ailes rudimentaires qu'ils emploient en guise de bras, leur station droite et leur queue traînante leur donnent l'aspect de nains. Ignorant la malfaisance de l'homme, ces volatiles se laissent approcher sans défiance et sont éminemment pacifiques, à moins qu'on ne les provoque ou qu'on ne les effraie.

L'hiver, les manchots émigrent vers le nord et seulement au printemps, avant la débâcle, reviennent au sud en traversant la nappe de glace en longues



AU MILIEU DE LA BANQUISE

*Parfois le chenal devient si étroit que l'on doit travailler à l'élargir en repoussant les blocs avec les rames et les gaffes*



UN PAYSAGE POLAIRE

Rien n'est plus impressionnant que les décors de neiges éternelles ravagés par une température mortelle, où rien ne subsiste de vivant que quelques animaux étranges, et où les audacieux navigateurs restent assiégés pendant des mois et des mois, bloqués par les banquises qui couvrent la mer.

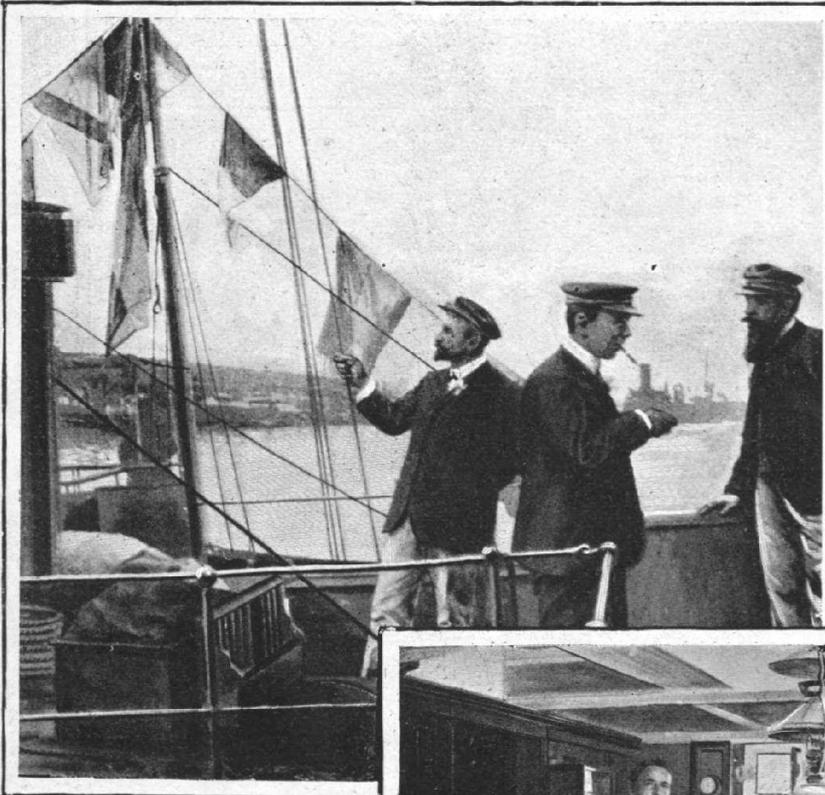
colonnes pour nicher sur les terres antarctiques. Très simples leurs nids; quelques pierres assemblées, et dans ce simple abri à tour de rôle plusieurs couples viennent couvrir et élever leurs petits.

Lorsqu'une troupe considérable de ces pin-

qu'il eût le sens moral assez développé pour s'abstenir de tout larcin par principe. Force lui fut donc de se contenter de quelques cailloux fort incommodes. Aussi bien, lorsque les dames de la société passèrent devant lui, aucune d'elles ne voulut s'arrêter et consentir

à partager avec lui les douceurs de l'hyménée dans cette primitive demeure. Un de mes compagnons eut alors pitié de l'infortuné célibataire : il lui apporta des pierres et lui construisit un nid superbe, le plus magnifique de toute la colonie. Le résultat ne se fit pas attendre; quelques heures plus tard, le nid était occupé par un couple heureux.

... Mais pour le moment, nous ne considérons les manchots que comme une précieuse réserve de viande fraîche qui nous permettra de subsister, et, impitoyablement, nous apportons

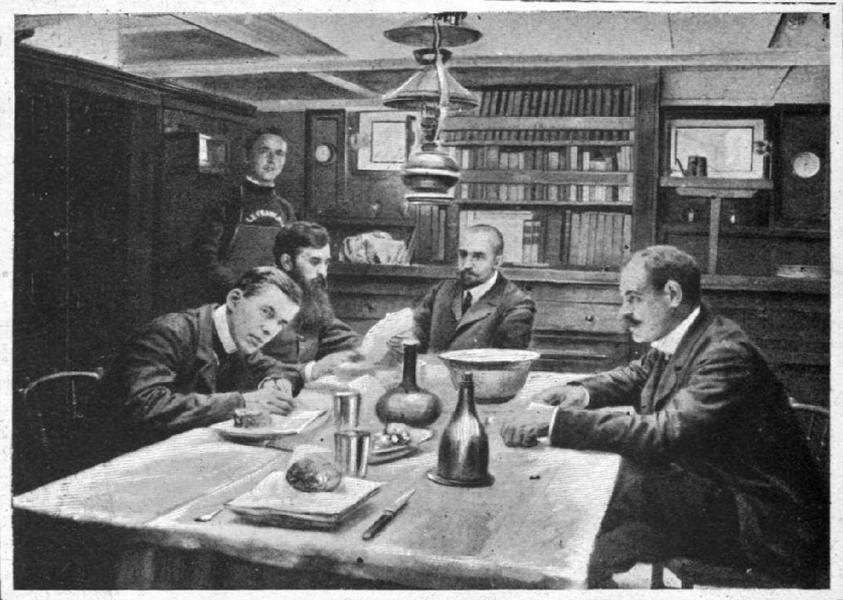


SUR LE PONT DU " FRANÇAIS "

*Le docteur Charcot président aux derniers préparatifs de départ sur le pont du " Français ".*

gouins débarque sur une terre, les derniers arrivants ont naturellement beaucoup de mal à trouver les quelques cailloux dont ils ont besoin pour leurs nids; aussi bien les vols de ces précieux matériaux de construction sont-ils fréquents. Un malfaiteur est-il découvert, aussitôt une bataille éclate. Les deux adversaires se précipitent l'un sur l'autre, se lardent de coups de bec, et se frappent de leurs ailes.

Un jour, dans une des colonies, nous vîmes arriver un retardataire trop paresseux pour aller à la recherche des pierres qui lui étaient nécessaires pour la construction de son nid et trop peureux pour s'exposer à la correction qui attend les voleurs, car je ne puis croire



A BORD DU " FRANÇAIS "

*Le docteur Charcot avec ses compagnons de voyage dînant sur son yacht.*

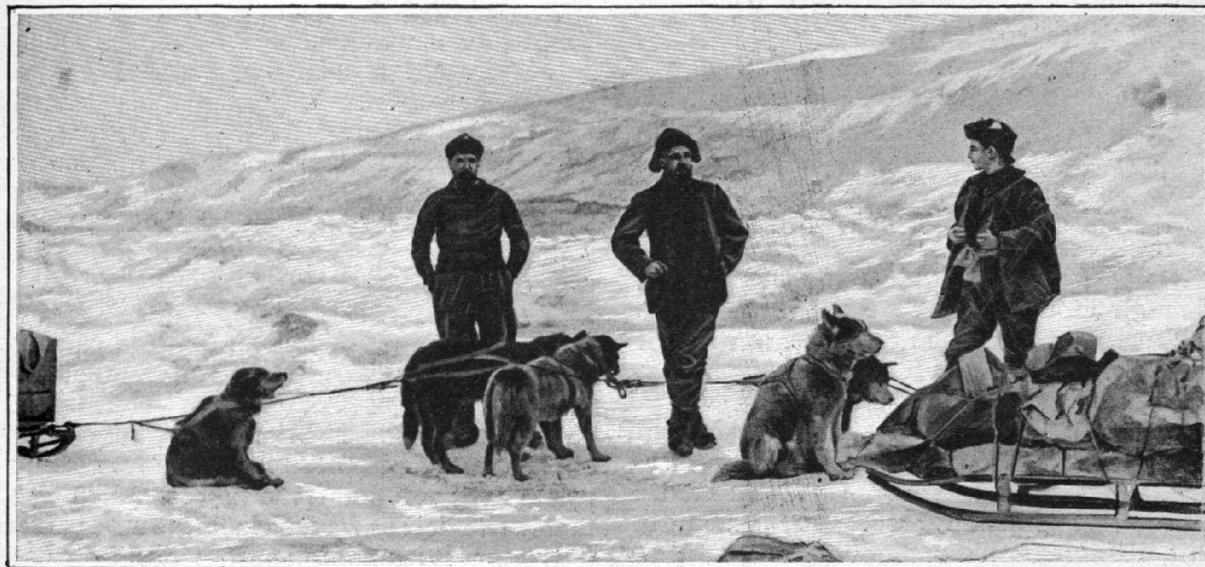
dans les rangs pressés de ces pauvres bêtes, le massacre et la mort, avec le sentiment profond de notre abominable et injuste cruauté...

La nuit même, un épouvantable ouragan nous assaillit. Tout l'été, impatientement, nous l'avions attendue, cette tempête, car seule une tempête pouvait disloquer la banquise et ren-

verser la muraille de glace derrière laquelle nous étions prisonniers...

Le lendemain pour me rendre compte de ses

découverte de ces débris végétaux prouve que ces déserts glacés, aujourd'hui un des plus effroyables de la terre, ont été, à une époque



DANS LES GLACES DU POLE SUD

*Ces traîneaux que les explorateurs sont obligés d'employer présentent un aspect des plus primitifs. Cependant ils sont attelés de chiens rapides et dont la résistance est incroyable.*

effets sur la banquise, je m'achemine vers la pointe la plus haute de l'île. L'île Seymour est peut-être la portion la plus intéressante de tout l'Antarctique. Cette terre n'est en effet qu'une énorme entassement de fossiles, surtout de vestiges d'animaux marins, souvent admirablement conservés, de souches d'arbres silicifiées et d'empreintes de plantes. La

antérieure, recouverts d'une magnifique végétation.

..... Le long de la mer nous nous fauflions au milieu d'énormes blocs, puis escaladons des falaises abruptes pour atteindre un sommet commandant une vue étendue vers le nord. La tempête a disloqué la banquise, mais elle ne l'a pas entraînée vers le nord, et aucun navire



UN SPORT POLAIRE : LA CHASSE AU PHOQUE

*Le seul sport auquel se livre l'explorateur polaire est la chasse au phoque; sport qui d'ailleurs parfois devient une nécessité, par suite du manque absolu de viande fraîche.*

ne pourrait encore arriver à Snow-Hill.

..... Courte fut l'embellie. La nuit suivante, nouvelle tempête.

Après, ce furent des alternatives de tempêtes et de calmes, des chasses aux manchots et des escalades sur les montagnes pour épier l'horizon et des promenades nocturnes sur le bord de la mer. Singulières, ces promenades. La pleine lune jette un rayonnement intermittent dans le défilé des nuages, un jour glabre coupé d'ombres, et dans cette étrange lumière apparaissent d'étranges silhouettes : toujours les pingouins. Réveillés par notre passage, tantôt ils nous regardent d'un air étonné sans se départir du calme habituel, tantôt, au contraire, ils se mettent sur la défensive, croyant à l'imminence d'une attaque.

(10 février). La glace s'est retirée très loin dans le Nord. La délivrance est peut-être prochaine. Nous allons en promenade de l'autre côté de l'île pour nous assurer que pendant la nuit, l'*Antarctic* n'a pas doublé l'île et n'est pas venu mouiller de ce côté.

A la date du 12 et du 13 février, voici les notes que je trouve dans mon journal : « Quel été froid et venteux ! A grand-peine nous avons réussi à abattre les cinquante pingouins dont nous avons encore besoin pour compléter notre approvisionnement. Nos vivres sont presque épuisés, et nous avons attaqué le dépôt installé lors du premier passage de l'*Antarctic* à Snow-Hill. Cette « cache » nous réserve la plus agréable surprise. Autour d'un paquet de thé, nous trouvons un vieux journal allemand. Ce fragment de papier imprimé, nous le saluons comme un message du monde civilisé. Avec joie, nous le dévorons, depuis le titre jusqu'aux annonces ; même Jonasen considéra avec intérêt ces caractères dont il ne comprend pas un traitre mot.

« La tempête rugit. D'heure en heure elle augmente, et c'est avec la plus grande peine que je parvins à l'observatoire que je choisis pour examiner la banquise. C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre installation à Snow-Hill. Si l'*Antarctic* existe encore, par un pareil temps, jamais, aujourd'hui, il n'aurait pu arriver jusqu'à nous. »

## **L**A MORT DU NAVIRE. LES ROBINSONS DES GLACES.

« Si l'*Antarctic* existe encore » écrivais-je. Juste à ce moment, à 70 kilomètres de la station, se déroulait un drame terrible. L'*Antarctic*, notre cher navire, livrait son dernier combat, et, éventré par les glaces, sombrait.

Rompu, désespéré, il faisait eau de toutes

parts, et brusquement, ce fut l'agonie et la mort...

... Un peu plus tard, en février, j'étais assis, solitaire, sur le plus haut sommet de notre île, enveloppé par les tourbillons de la tourmente, et contemplant l'horizon de la mer.

L'obscurité descendait, enveloppant de mystère ce mystérieux horizon, et je demeurai abimé dans l'inquiétude de notre situation. Pour un an encore, nous sommes évidemment condamnés à demeurer sur cette île désolée, peut-être même pour toujours, si l'*Antarctic* a été coulé avant d'avoir effectué son établissement à Snow-Hill.

Ce même jour, les gens de l'*Antarctic* passaient par une rude épreuve. Dans les parages où ils sont soufflé également un vent diabolique, les glaces se heurtent avec violence et, dans leur collision, se brisent bruyamment. A chaque minute, la petite troupe se trouve aux prises avec les plus redoutables difficultés ; tantôt elle doit se frayer à la hache un passage à travers les amoncellements des glaçons ; tantôt elle doit mettre à l'eau les embarcations, pour traverser une clairière ouverte à travers la banquise, puis bientôt après les retirer, afin d'éviter qu'elles ne soient fracassées par les blocs qui, sous la poussée, se rapprochent.

Le transport des bagages se fait en plusieurs voyages ; lorsqu'une partie du matériel a été amenée à une certaine distance, on revient chercher le reste, mais alors quel est l'effroi des hommes de ne plus retrouver le dépôt ! On bat les environs ; plus rien ! Dans les pressions que les flaques subissent, peut-être les précieux approvisionnements ont-ils été enfouis sous des monceaux de blocs, peut-être aussi le glaçon sur lequel ils avaient été déposés s'est-il rompu et ses fragments sont-ils maintenant dispersés par les courants. Dans l'obscurité, longtemps on cherche, mais en vain.

Comment pourra-t-on résister aux rigueurs de l'hiver sans les approvisionnements ? Les hommes restés au camp ont allumé un feu auquel ils se chauffent, tout en préparant le souper.

Sur la banquise retentissent des cris et des appels, enfin après de longues heures d'angoisse toute la petite troupe se trouve réunie après avoir réuni quelques épaves du désastre. Mais que de lourdes pertes dans cette journée ! Perdue la provision de sel, perdus les *skis*, ces précieux engins qui peut-être auraient pu permettre aux naufragés de communiquer avec la station, et avec cela combien d'autres choses non moins précieuses !

Seulement le 28 février, l'équipage de l'*Antarctic* débarquait à l'île Paulet, après avoir

perdu la plus grande partie des vivres et du matériel sauvés.

Comme nous, les naufragés se constituèrent un approvisionnement de viande et de combustible aux dépens des manchots et des phoques. Autour de l'île ces amphibiens étaient rares et quelque utile que fût le combustible, les hommes voyaient jeter au feu ces morceaux de lard frais et appétissant : combien tous eussent aimé à s'en régaler!

Sous ce climat atroce un abri était indispensable.

Dans cette hutte les sacs de couchage furent disposés en deux rangées parallèles ; la tempête soufflait-elle et le froid était-il intense, les naufragés étaient obligés de demeurer blottis dans leurs sacs ; le temps devenait-il doux, le sol de la hutte, ramolli par le dégel, devenait un borbier nauséabond.

**L**A DÉLIVRANCE. — QU'À FAIT CHARCOT?...

Un jour cette étrange existence prit fin.

Treize hommes rêvaient du secours : mais le temps de la délivrance n'était pas encore venu, la saison étant encore trop peu avancée pour permettre à un navire d'approcher de la côte... Et cependant dans la nuit claire, la canonnière argentine, l'*Uruguay* avançait au secours des pauvres naufragés.

... J'étais sur le pont, contemplant le panorama, un des plus désolés que l'on puisse voir. Nous approchons de terre, la hutte dans laquelle sont blottis les naufragés devient visible, puis, tout à coup, le calme du désert est déchiré par le hurlement de la sirène de

l'*Uruguay*. Nos camarades sortent tout effarés de leur tanière.

Trois heures plus tard, nous nous trouvons tous réunis sur le pont du navire.

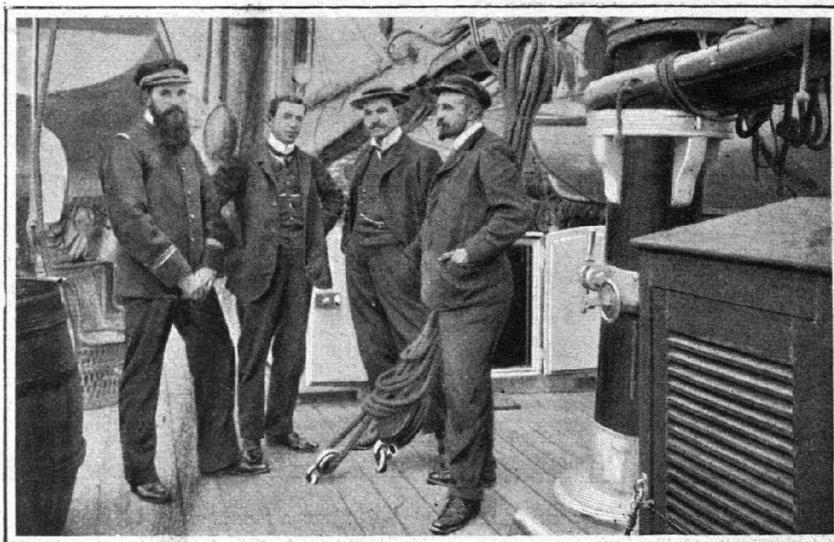
Dans cette région que nous avons explorée, l'expédition française dirigée par le D<sup>r</sup> Jean Charcot vient d'accomplir une intéressante croisière. A elle non plus, les épisodes dramatiques n'ont certes pas fait défaut. Son navire a touché sur un des innombrables récifs qui parsement cette côte, et pendant de longues heures, il a été en perdition.

Charcot a exploré plusieurs régions jusqu'ici complètement inconnues. Suivant par le large les grandes îles découvertes par de Gerlache, il a tracé vers le nord la limite de ces terres.

A l'île Wandel, située à quelques kilomètres au sud de l'île Wiencke, où il y a deux mois l'*Uruguay* cherchait en vain la mission française, le D<sup>r</sup> Charcot a reconnu le détroit de Bismarck. Il est vraisemblable qu'il existe là sinon un détroit, du moins une profonde dépression ouverte dans l'épaisseur des montagnes qui couvrent la terre de Graham. Au moment où ces notes paraîtront, le rapport de Charcot sera arrivé et nous fixera sur ce point important.

Au sud du détroit de Bismarck, la terre de Graham se prolonge vers le sud-ouest, absolument ignorée. C'est cette terre mystérieuse que l'expédition française a reconnue et cartographiée, accomplissant une œuvre qui lui vaudra les suffrages de tous les géographes, de tous ceux surtout qui ont peiné comme elle pour le progrès de la science.

OTTO NORDENSKJOLD.



LE RETOUR

*Avec ses compagnons de route, le docteur Charcot naviguait à la découverte de contrées inconnues.*

## LA TOUR JAPONAISE DU ROI DES BELGES

Léopold II a fait construire dans le domaine royal du château de Laeken, près de Bruxelles, une pagode japonaise ayant cinquante-cinq mètres de haut, et au sommet de laquelle on peut découvrir tout la Brabant.

Cette tour qui, aussi bien intérieurement qu'extérieurement, est une merveille d'incrustation de laque et de bois sculpté, de luxe et de bon goût, est l'œuvre de l'architecte français A. Marcel.

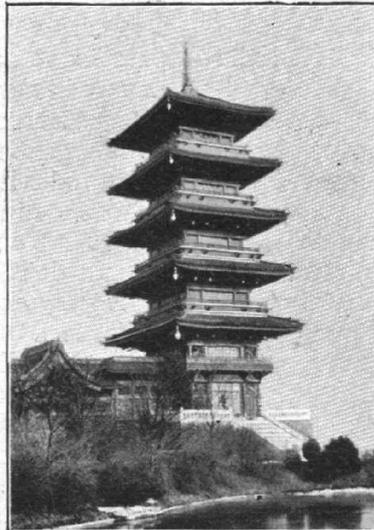
Jadis, existait au même endroit, une tour chinoise qui fut détruite il y a un siècle. C'est pour rendre au parc de Laeken un de ses charmes d'autrefois que Léopold II fit construire cette jolie pagode.

C'est le samedi 6 mai, que pour la première fois les invités de Léopold II ont pu pénétrer dans l'intérieur et admirer un des plus beaux spécimens de l'art japonais.

## ROOSEVELT EN COSTUME DE TRAPPEUR

C'est le 12 mai que le président Théodore Roosevelt a dit adieu aux solitudes des Montagnes Rocheuses pour rentrer à Washington, après six semaines passées à la poursuite des grands fauves qui peuplent encore une partie du Far-West américain. Le télégraphe nous a appris que l'ancien colonel

des Rough-Riders avait tué de sa propre main, après une poursuite qui n'était pas sans danger, plusieurs grizzlies, ces ours de haute



*La tour japonaise du roi Léopold inaugurée le 6 mai à Laeken.*

taille dont la férocité est proverbiale.

Chaque année, lorsque la situation politique le lui permet, M. Roosevelt s'échappe de la Maison-Blanche, et, se souvenant qu'il fut cowboy avant de se consacrer aux affaires publiques, va demander aux Montagnes Rocheuses de viriles émotions.

## LES CHEVALIERS DE SAINT-GEORGES

Une grande fête a été donnée le 2 mai à Munich, pour le 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'ordre des chevaliers de Saint-Georges.

Pour cette cérémonie les dignitaires de l'ordre avaient revêtu l'éclatant costume de parade que reproduit notre photographie.

## LES ROIS AMIRAUX

Le roi Georges de Grèce vient d'être promu amiral de la flotte allemande. C'est le sixième souverain d'Europe qui ait été élevé à ce rang en Allemagne.

Les autres sont : le roi Oscar de Suède, le Tsar Nicolas II, le roi Léopold de Belgique, le roi Édouard d'Angleterre, et le roi Alphonse XIII d'Espagne.

Il faut compter encore un certain nombre de rois et de princes qui ont été nommés « à la suite » dans la marine allemande.

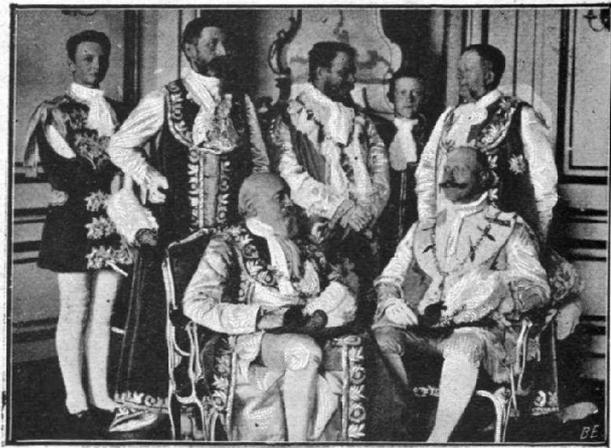
Ce sont le roi d'Italie, deux fils du roi de Danemark et plusieurs archiducs.

## L'INSURRECTION DES ARABES DE L'YEMEN

Les Arabes de l'Yémen qui s'étaient révoltés contre le Sultan ont triomphé complètement des troupes turques. Celles-ci ont capitulé dans la ville de Sanaa le 28 avril.

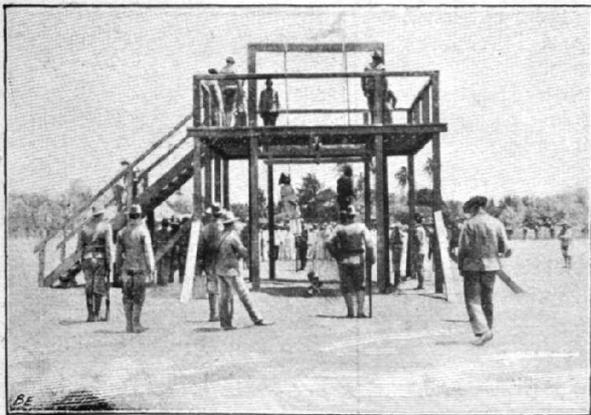


*Le président Roosevelt près de sa tente en costume de trappeur (12 mai).*



*Curieux costumes des chevaliers de Saint-Georges, à la fête donnée le 2 mai pour le 25<sup>e</sup> anniversaire de cet Ordre.*

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Double exécution capitale aux Philippines



Le projet du futur palais municipal de Londres.

#### AUX PHILIPPINES

La curieuse photographie que nous reproduisons représente une scène de pendaison aux Philippines. Les deux criminels, après avoir été amenés sur la plate-forme fatale, ont senti la trappe céder et ont eu quelques minutes d'épouvantable agonie, la mort par pendaison étant plus lente qu'on se l'imagine communément.

#### UNE ECOLE ALLEMANDE EN PLEINE FORÊT

La municipalité de Charlottenberg près Berlin, a créé en pleine forêt une école pour les enfants débiles. Quand il fait beau les cours se donnent en plein air. Filles et garçons étudient ensemble. Le bois de sapin où ces enfants passent leurs journées a déjà rendu les forces et la santé à un grand nombre d'entre eux.

#### LE ROI DE LUANG-PRABANG

Sa Majesté Sitsavon remplace son père à la tête de notre protectorat de Luang-Prabang.

Le souverain, qui est venu en France et parle notre langue, a



S. M Sitsavon, couronné roi de Luang-Prabang

choisi un curieux costume, mi-asiatique, mi-européen que reproduit son portrait.

#### LES PLUS CÉLÈBRES TORÉADORS CONTEMPORAINS

Les Madrilènes ont eu ce rare bonheur de voir les quatre plus brillantes étoiles tauromachiques d'Espagne participer à la même corrida, dans la première semaine de mai. Leurs noms ne sont pas familiers qu'aux Espagnols : Bombita, Minuto, Machaquito et Conejita se sont couverts de gloire sur toutes les plazas du Nouveau-Monde.

En même temps que la gloire, ils ont acquis la fortune. Tous quatre sont devenus de gros propriétaires terriens qui font exploiter leurs domaines avec l'espoir de s'y retirer sur leurs vieux jours.

Mais c'est là une fortune chèrement acquise, car il est rare qu'un matador passe une année ou deux sans recevoir un coup de corne.



Une école allemande créée en pleine forêt à Charlottenberg, près Berlin.



Les plus célèbres toréadors d'Espagne : Bombita, Minuto Machaquito et Conejita.

LE GÉNÉRAL GALLIENI

**L**e général Gallieni, gouverneur de Madagascar, sera à Paris le 15 juin.

Un ami du Gouverneur nous communique le passage suivant d'une lettre à lui adressée par le général Gallieni et qui est ainsi conçu : « J'ai parcouru avec le plus grand intérêt le numéro de *Je sais tout* que vous m'avez adressé. Cette nouvelle publication se présente fort bien ; elle est instructive et attachante par le choix heureux des articles et des illustrations. »

Parmi tous les témoignages que nous avons reçus celui-ci, venant de si loin et émanant d'une si haute personnalité, nous est particulièrement agréable.

LA CONFÉRENCE DE BERNE

**L**a conférence internationale pour la protection légale des Travailleurs, réunie à Berne sur l'initiative du gouvernement fédéral de la Suisse, a tenu ses séances du 8 mai au 16 mai.

CYCLONE AUX ÉTATS-UNIS

**L**e 10 mai, un cyclone s'est abattu sur la petite ville de Snyder, dans l'Oklahoma, aux États-Unis, et a causé la mort de plus de 400 personnes.

L'INSURRECTION CRÉTOISE

**L**es chefs de l'insurrection Crétoise ont résolu de ne pas désarmer tant que les puissances n'auront pas formellement reconnu l'annexion de la Crète à la Grèce.

Le drapeau grec a été arboré partout dans l'île.



La révolution en Crète : gendarmes chargés de rétablir l'ordre.

Les consuls étrangers ont lancé au peuple un appel l'invitant à mettre bas les armes.

Loin de se soumettre, les insurgés se sont emparés de plusieurs villes et perçoivent les impôts.

GUILLAUME II ET LE VATICAN

**L**e 15 mai, Guillaume II a reçu à Metz le cardinal Kopp, prince évêque de Breslau, qui lui a remis au nom du pape la grand'croix de l'ordre du Saint-Sépulcre.

LE PRINCE ARISUGAWA

**L**e 14 mai le prince Arisugawa et la princesse sa femme sont arrivés à Paris. Le prince était désigné par le mikado pour le représenter au mariage du kronprinz. Il est cousin de l'empereur du Japon et le chef de la première des dix maisons princières apparentées à la famille impériale et aptes à la succession du trône, à défaut de descendance directe.



Le capitaine Bougouin, arrêté le 10 mai au Japon.

LA CONSTITUTION DU TRANSVAAL

**L**a Constitution promise par l'Angleterre au Transvaal dans le traité de paix de 1902, a été promulguée le 1<sup>er</sup> mai à Pretoria.

RÉFORME PÉNALE EN CHINE

**U**n décret qui vient d'être publié à Pékin abolit le « lan-chi », c'est-à-dire exécution avec découpage du corps en 10.000 morceaux.

UN GAIN NATIONAL

**D**ans leur rapport sur les résultats du dernier recensement de la population des États-Unis, les statisticiens officiels établissent que la vie moyenne a augmenté de durée en Amérique, au taux de sept années par siècle. Elle était



Le prince Arisugawa, arrivé à Paris le 14 mai.

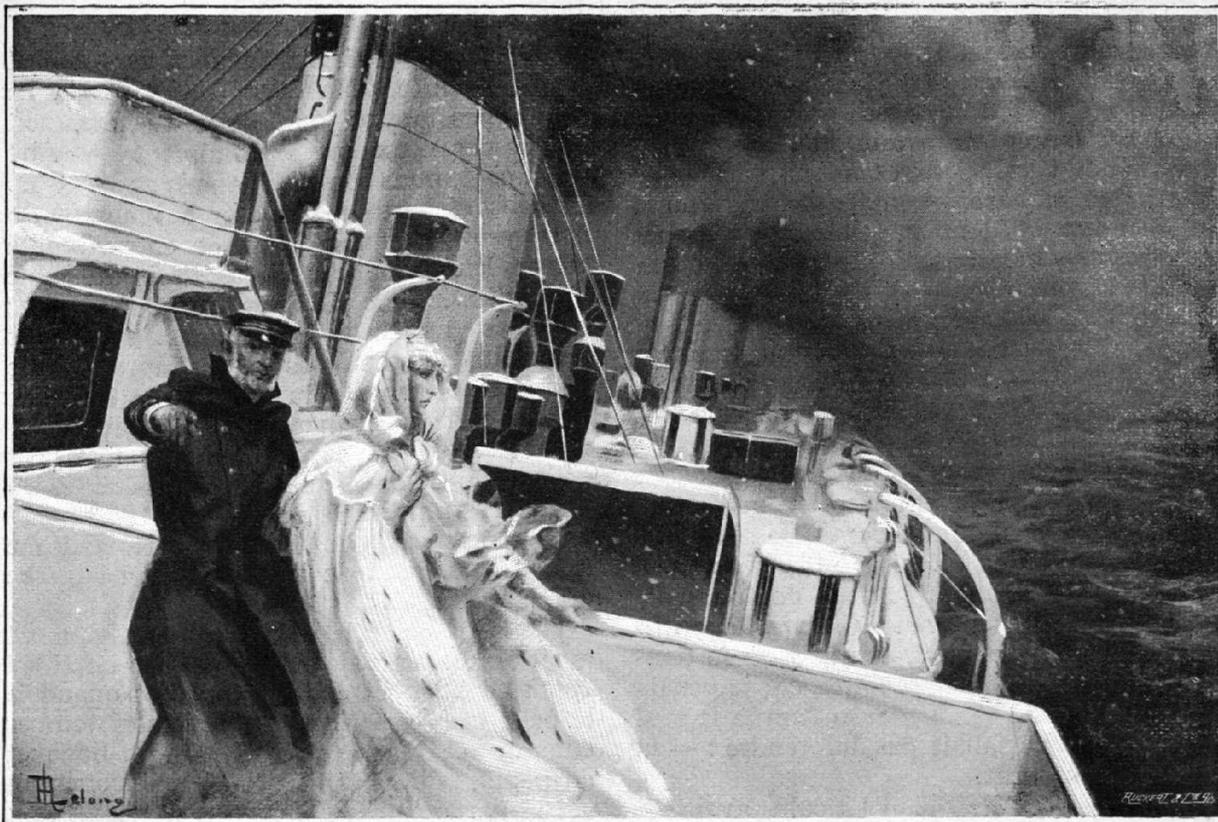
de 15,97 années il y a cent ans ; elle est maintenant de 22,85.

L'ASSASSINAT DE M. COPPOLANI

**L**e 28 mai, la nouvelle arrivait à Paris que le chef de la mission française en Mauritanie, M. Xavier Coppolani avait été lâchement assassiné le 12 mai dernier par un parti de Maures dissidents. Quatre de ces derniers ont été tués. Du côté français il y a eu huit tirailleurs et auxiliaires tués, onze blessés.

L'ARRESTATION DU CAPITAINE BOUGOUIN

**L**e capitaine Bougouin, ancien attaché militaire de la légation de France à Tokio, qui avait naguère été chargé par le mikado de l'instruction militaire des troupes japonaises, et qui depuis sa retraite représentait à Tokio les intérêts d'une grande industrie française, a été arrêté le 10 mai sous l'inculpation d'avoir divulgué des secrets militaires aux Russes. Cette arrestation a provoqué la plus vive émotion dans toute la colonie européenne au Japon. M. Bougouin y était en effet particulièrement aimé et estimé. On s'explique d'autant moins cette arrestation que M. Bougouin dans ses lettres à ses parents et amis de France, ne dissimulait pas ses sympathies pour les Japonais. Tous ses intérêts étaient à Tokio où il s'était marié et où il avait établi son domicile.



UNE TEMPÊTE DE NEIGE

Sur le pont du bateau qui l'amène en Amérique, Sarah Bernhardt assiste au spectacle admirable que lui offre la vue d'une tempête de neige.

## MES MÉMOIRES

par Sarah Bernhardt (suite)<sup>(1)</sup>

**Sarah Bernhardt, après une triomphale tournée en Angleterre, revient à Paris : elle séjourne de nouveau quelque temps à la Comédie-Française, puis part en Amérique, fatiguée des calomnies et des mensonges dont elle était l'objet** ✕ ✕ ✕ ✕ ✕ ✕ ✕ ✕



Le navire qui devait m'emporter vers d'autres espérances, d'autres sensations, d'autres succès, s'appelait l'Amérique.

Le 15 octobre 1880, à six heures du matin, j'entrai dans ma cabine. Elle était large, tendue de reps grenat pâle, avec mes initiales.

Ah! quelle profusion de S B! — Un grand lit de cuivre tout brillant, et des fleurs partout. A côté, une cabine très confortable pour mon « Petit-Dame », et une autre faisant suite, pour ma femme de chambre et son mari. Le reste de mon personnel était à l'autre bout du

navire. J'allais là-bas, derrière cette brume qui réunissait le ciel et l'eau en un mystérieux rempart.

— Je restai trois jours en effroyable désespérance, pleurant des larmes lourdes, des larmes qui brûlent la joue. Puis le calme se fit, ma volonté surmonta ma douleur. Je me levai le quatrième jour vers sept heures du matin pour aller prendre l'air sur le pont. Il faisait un froid glacial. Je me promenai, croisant une dame vêtue de noir et le visage douloureusement résigné. La mer était sournoise, sans couleur et sans flots. Tout d'un coup, une vague rageuse se précipita si violemment

(1) Voir les nos 1, 2, 3 et 4.

contre notre bateau que nous fumes renversées toutes deux. Je m'étais de suite cramponnée au pied d'un banc, mais la pauvre dame fut lancée en avant. M'étant relevée d'un bond, j'arrivai assez à temps pour la retenir par sa jupe, et, aidée de ma femme de chambre et d'un matelot, nous empêchâmes la malheureuse de filer dans l'escalier la tête la première. — Très endolorie, un peu confuse, elle me remercia d'une voix si douce, si lointaine, que mon cœur se prit à battre d'émotion. « Vous auriez pu vous tuer, Madame, dans cet horrible escalier. » — « Oui, fit-elle, dans un soupir plein de regret : « Dieu ne l'a pas voulu ! » Puis, me regardant : « N'êtes-vous pas Madame Hessler ? » — « Non, Madame, je me nomme Sarah Bernhardt. » Elle recula, droite et le visage blanc, le front barré, elle me lança d'une voix douloureuse, d'une voix morte : « Je suis la veuve Lincoln ! » — Moi aussi, je reculai, et une grande douleur s'empara de tout mon être, car je venais de rendre à cette malheureuse femme le seul service qu'il ne fallait pas lui rendre : — la sauver de la mort.

Son mari, le Président Lincoln, avait été assassiné par le comédien Booth, et c'était une comédienne qui l'empêchait de rejoindre le cher mort. Je rentrai dans ma cabine et j'y restai enfermée deux jours, car je ne me sentais pas le courage de rencontrer cette figure sympathique à laquelle je n'oserais plus parler.

Le 22, nous fûmes bousculés par une abominable tempête de neige. Je fus appelée en toute hâte par le capitaine Jouclas. Je passai une grande houppelande d'hermine et montai sur la passerelle : C'était assourdissant ! Etourdissant et féérique ! Le bruit des ..... (1) durcis s'entre-choquaient dans leur valse échevelée provoquée par le vent. Le ciel s'était subitement obscurci par toute cette blancheur qui tombait autour de nous en avalanches et qui fermait hermétiquement l'horizon. Je faisais face à la mer, et le capitaine Jouclas me fit remarquer qu'on n'y voyait pas à cent mètres devant nous.

Seul, le bateau tout blanc, flottait dans cette immensité. Il y avait lutte entre la haute cheminée crachant avec peine sa fumée à travers le vent qui s'engouffrait dans sa large gueule, et les hurlements prolongés de la sirène !

Le lendemain, je m'éveillai tard ayant dormi tard. Ma cabine était encombrée de visiteurs ; et tous tenaient à la main un petit paquet dissimulé. Je frottai mes yeux pleins de sommeil, ne comprenant pas très bien cette inva-

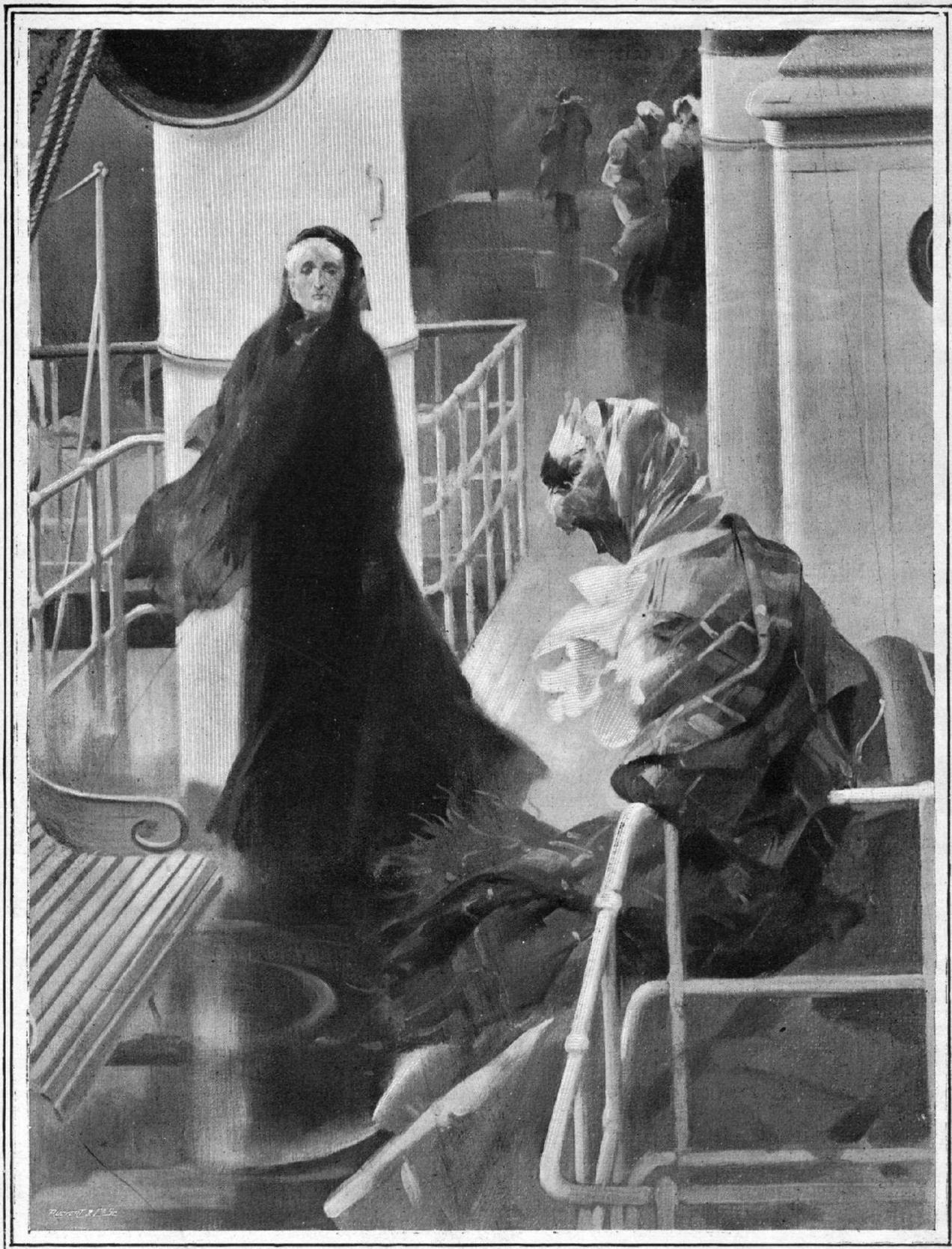
(1) Voir au feuillet xi des pages de garde, notre concours de "Mots en blanc".

sion. Madame Guérard s'avança vers moi et m'embrassant : « Ma chère petite Sarah, ne croyez pas que ce jour, de votre fête, soit oublié par ceux qui vous aiment » — Ah ! m'écriai-je, nous sommes donc le 23 ? — Oui ! Et voilà d'abord le souvenir des absents. » Mes yeux se mouillèrent et entrevirent à travers leur brouillard, le portrait du jeune être qui m'était le plus cher au monde, avec quelques mots de sa main... Puis des souvenirs d'amis.. des petits ouvrages des humbles aimants. Ma femme de chambre Félicie, et Claude son mari, deux cœurs pleins de tendresse et de dévouement, me firent des petites surprises pleine d'ingéniosité. — Un coup fut frappé à la porte. — Entrez ! — Et je vis avec surprise trois matelots qui me remirent au nom de l'équipage, un superbe bouquet.

J'étais transportée d'admiration. Comment avait-on conservé de si belles fleurs en si bel état ? Le bouquet était énorme. Et quand je le pris dans mes mains je le laissai tomber dans un fol éclat de rire. C'était un bouquet de fleurs, taillées dans des légumes avec un art si parfait qu'elles faisaient illusion à dix pas : de magnifiques roses rouges avaient été ciselées dans des carottes ; les camélias dans des navets ; des petits radis avaient fourni des branches de boutons de roses piquées sur des longs poireaux teints en vert ; et le tout était allégé par des feuilles de carottes artistiquement semées pour imiter les graminées de nos élégants bouquets ; un ruban tricolore nouait toutes ces tiges. Une parole très émue du matelot au nom des camarades qui me remerciaient pour une petite attention que j'avais eue pour eux, un loyal shake-hand et un affectueux merci de ma part, furent le signal d'un petit concert organisé dans la cabine de « Mon petit Dame ».

Enfin, le navire stoppa le 27 octobre, à six heures et demie du matin. J'étais endormie, encore fatiguée par ces trois jours et ces trois nuits de furieuses tempêtes. Ma femme de chambre eut quelque peine à m'éveiller. Je ne voulais pas croire que nous fussions arrivés, et je voulus dormir jusqu'à la dernière minute. Je dus cependant me rendre à l'évidence. Le navire stoppait. J'entendais un bruit de coups sourds répercutés à l'infini. Je mis la tête hors de mon hublot et j'aperçus des hommes occupés à nous frayer un passage dans la rivière.

En effet, l'Hudson était gelé, et le lourd bateau ne pouvait avancer qu'avec l'aide des pioches, faisant sauter les blocs de glace. Cette arrivée non prévue me transporta de joie. En une minute, tout se transforma. J'oubliai



**L'ÉPISODE DE LA VEUVE LINCOLN**

*Sarah Bernhardt sauve d'une mort probable la veuve de Lincoln : le mari de cette dernière, le président Lincoln, avait été assassiné par le comédien Booth : c'est une artiste qui conserve la vie à la femme de l'infortuné.*

mon malaise, mon ennui depuis les onze jours de traversée. Le soleil, pâle, mais rose se levait, dissipant la brume et éclairant la glace qui sous l'effort des pionniers, jaillissait en mille morceaux lumineux. J'entrais dans le Nouveau-Monde au milieu d'un feu d'artifice de glace ! C'était nouveau, un peu fou, et je trouvais cela de bon augure. Je suis tellement superstitieuse, que si j'étais entrée sans soleil, j'aurais été désolée et en inquiétude jusqu'après ma première représentation. C'est vraiment torturant d'être superstitieuse à ce point ; et pour mon malheur, je le suis maintenant dix fois plus qu'à cette époque ; car outre les superstitions de mon pays, j'ai, ayant beaucoup voyagé, ajouté à mon cas toutes les superstitions des autres pays. Je les ai toutes ! toutes ! et aux moments graves de ma vie, elles se dressent en légions armées pour ou contre moi. Je ne puis faire un pas, un mouvement, un geste, m'asseoir, sortir, me coucher, me lever, regarder le ciel ou la terre, sans trouver une excuse à espérer, ou désespérer, jusqu'au moment où, exaspérée par ces entraves volontaires de ma pensée contre mes actions, je jette un défi à toutes mes superstitions et j'agis comme je veux agir.

## IX

En arrivant à Albemarle-Hôtel, j'étais énermée, fatiguée, et en grand besoin de solitude. Je courus m'enfermer dans une chambre de l'appartement arrêté pour moi. Je fermai toutes les portes. Une seule n'avait ni verrou ni clefs. Je poussai un meuble contre elle et refusai énergiquement d'ouvrir. Il y avait dans le salon une cinquantaine de personnes, mais j'avais cette lassitude effroyable qui pour obtenir une heure de repos, vous porterait aux extrêmes les plus violents. Je voulais, les bras en croix, la tête en arrière, les yeux clos, m'étendre sur des tapis.

J'ai, en effet, le don précieux de dormir dix minutes, un quart d'heure, une heure, selon ma volonté, et je m'éveille doucement, à l'heure que j'ai fixée pour mon réveil. Et rien ne m'est plus favorable que ce repos volontaire et précisé de mon esprit et de mon corps. Bien souvent, au milieu des intimes de ma maison, je me suis étendue devant la grande cheminée, sur les peaux d'ours, les priant de continuer la conversation sans s'occuper de moi ; et je m'endormais une heure. Parfois à mon réveil, je trouvais assis deux ou trois nouveaux venus qui, respectant mon sommeil, se mêlaient à la conversation générale, attendaient pour me présenter leurs hommages, que je fusse éveillée. Maintenant en-

core, dans le petit salon Empire qui précède ma loge, je m'étends sur le lourd et profond sofa, et je dors pendant qu'on introduit les amis et artistes auxquels j'ai donné rendez-vous. Et quand j'ouvre les yeux, je suis entourée de visages amis, bienveillants et ravis du repos que j'ai pris, me tendant des mains affectueuses. Alors, mon esprit qui est reposé s'ouvre à toutes les belles conceptions qui me sont proposées et se refuse sans mauvaise grâce à toutes les absurdités qui me sont soumises.

Je m'éveillai donc, une heure après, sur les tapis d'Albemarle-Hôtel. J'ouvris ma porte et trouvai, assises sur une malle, mes chères Guérard et ma Félicie. « Il y a encore du monde ? — Oh ! Madame... me dit Félicie, ils sont cent maintenant ! — Vite ! aide-moi à me dévêtir, et donne-moi une robe blanche. Ce fut fait en cinq minutes, et je me sentais en joliesse de la tête aux pieds. J'entrai dans le salon où m'attendaient toutes ces personnes inconnues. Jarrett accourut au-devant de moi, mais me trouvant bien vêtue et de visage riant, il remit à plus tard le sermon qu'il voulait me faire.

Ma première impression fut joyeuse, et je battis des mains en entrant dans ce salon que je n'avais pas encore vu. Les bustes de Racine, de Molière, de Victor Hugo étaient sur des socles entourés de fleurs. Autour de la large pièce, des canapés chargés de coussins ; et, pour évoquer mon home de Paris, de grands palmiers allongeaient leurs palmes au-dessus d'eux. Jarrett me présenta l'aimable instigateur de cette galanterie : Knoedler. Je serrai la main de ce très charmant homme, et nous fûmes tout de suite et toujours bons amis. Les visiteurs se retiraient peu à peu, mais les reporters ne se retiraient pas. Ils étaient assis : qui, sur des bras de fauteuils, qui sur des coussins. L'un d'eux était accroupi en tailleur sur une tête d'ours, le dos appuyé contre le steam brulant, il était pâle, maigre et toussait fréquemment. Je m'approchai de lui, et au moment où j'ouvrais la bouche pour lui parler, un peu choquée de ne point le voir se lever, il m'interpella d'une voix basse : « Quel est, Madame, le rôle que vous préférez entre tous ? » — « Ça ne vous regarde pas ! » lui répondis-je en lui tournant le dos, et je me cognai à un autre reporter plus poli : — « Qu'est-ce que vous mangez dès votre réveil, Madame ? » J'allais faire la même réponse qu'au premier ; mais Jarrett, qui avait eu grand mal à calmer la fureur de l'homme accroupi, répondit vivement : — « Du Oat meal ! » — Je ne connaissais pas ce plat. — « Et dans la journée ? » reprit le féroce reporter. — « Des

moules! — Et il écrivait flegmatiquement: « Des moules toute la journée... »

Heureusement, je pus causer sérieusement de mon art avec quelques journalistes probes et intelligents. Mais en Amérique, il y a vingt-cinq ans, le reportage était plus goûté que les articles de fond; et le public, beaucoup moins lettré qu'aujourd'hui, se faisait facilement l'écho des turpitudes inventées par un reporter aux abois. Je ne crois pas qu'il y ait eu un être au monde depuis

après, quand il était trop tard, pour enlever au public la persuasion que j'étais la première instigatrice de ces inventions, furent exploitées contre moi.

X

Je me reposai deux jours avant de me rendre au théâtre. J'étais toujours sous l'impression du bateau, la tête me tournait un peu et je voyais sans cesse monter et



SARAH BERNHARDT ET LA PRESSE AMÉRICAINE

*A peine descendue à l'hôtel Sarah Bernhardt se rencontre avec les membres de la presse américaine, qui, en quête d'interviews, la harcèlent de questions.*

l'invention du reportage qui ait eu plus à en souffrir que moi dans cette première tournée. Toutes les plus basses calomnies lancées par mes ennemis bien avant mon arrivée en Amérique, toutes les perfidies des amies de la Comédie, furent colportées dans les journaux.

Toutes les réclames à outrance faites par mon impresario Abbey, réclames souvent outrageantes, toujours ridicules, et dont je n'ai connu la véritable source que longtemps

descendre le plafond. Ces douze jours de mer avaient troublé l'équilibre de ma santé. J'envoyai un mot au régisseur pour le prévenir qu'on répéterait le mercredi, et aussitôt le déjeuner terminé, je me rendis au Booth Théâtre, dans lequel devait avoir lieu nos représentations. A la porte réservée aux artistes, je vis une foule compacte, grouillante, occupée, gesticulante. Ce monde bizarre n'appartenait pas au monde artiste, ce n'étaient pas des reporters. Hélas! je les connaissais

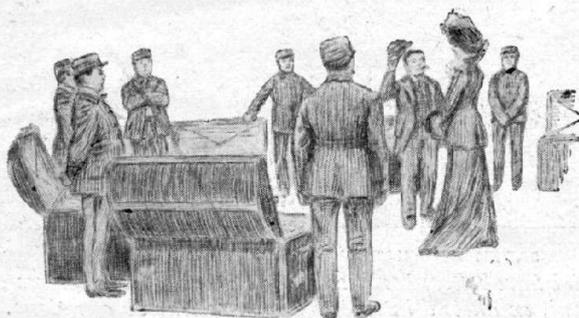
trop pour m'y tromper. Ils n'étaient pas là en curieux, ils semblaient trop affairés. Et puis il n'y avait que des hommes. Cependant, quand ma voiture s'arrêta, un d'eux se précipita vers la portière et s'en fut retrouver le groupe grouillant : — La voici! c'est Elle! — Et tous ces hommes communs, à la cravate blanche et aux mains douteuses, à la jaquette ouverte, ayant les genoux du pantalon usés et sales, s'engouffraient derrière moi, dans l'étroit couloir qui conduisait à l'escalier. Je n'étais pas tranquille. Je montai rapidement; plusieurs personnes m'attendaient en haut de l'escalier : MM. Abbey, Jarrett, des reporters, hélas! deux gentlemen et une dame charmante et distinguée avec laquelle je suis restée liée d'amitié, quoiqu'elle n'aime pas beaucoup les Français. Je vis le hautain et froid Abbey s'avancer avec grâce et courtoisie vers l'un de ces hommes qui me suivaient; tous deux levèrent leur chapeau, puis se dirigèrent suivis de l'étrange et brutale escouade vers le milieu de la scène. Alors, je vis le plus étrange des spectacles : au milieu de la scène étaient rangées mes quarante-deux malles; sur un signe, vingt hommes se détachèrent et se placèrent, chaque homme entre deux malles, puis d'un geste prompt, ils soulevèrent de la main droite, de la main gauche, le couvercle de la malle placée à droite, placée à gauche. Jarrett, le front plissé, le rictus méchant, tenait les clefs qu'il m'avait de-

mandées le matin pour les formalités de la douane. « Oh! rien! » disait-il, soyez tranquille. Et l'habitude que j'avais du parfait respect de mes bagages dans tous les pays où j'avais été m'avait rendue confiante.

Le principal personnage du vilain groupe s'approcha de moi conduit par Abbey; je venais d'être mise au courant par Jarrett. C'était la Douane Américaine — institution abominable dans tous les pays, et plus encore dans celui-là que dans aucun autre. Je m'étais préparée, et je reçus avec beaucoup d'affabilité ce bourreau de la patience du voyageur. Il souleva le melon qui lui servait de coiffe et me dit, sans ôter le cigare de sa bouche, une chose incompréhensible, puis se tournant vers son escouade, il fit un geste brusque souligné d'un mot sec, et les quarante mains sales de ces vingt hommes s'abattirent sur mes satins, mes velours, mes dentelles. Je me précipitai pour sauver mes pauvres robes de ce viol outrageant et je donnai l'ordre à notre costumière de sortir une à une toutes mes robes, ce qu'elle fit avec l'aide de ma femme de chambre qui pleurait en voyant le peu de respect de ces rustres pour tous ces objets de grâce et de fragilité. Deux dames venaient d'arriver bruyantes et affairées : l'une était grosse, courte, le nez prenant racine à la naissance des cheveux, les yeux ronds et placides.

(A suivre.)

SARAH BERNHARDT.



SARAH BERNHARDT ET LA DOUANE AMÉRICAINE  
*Quarante mains sales de douaniers new-yorkais se préparent  
à s'abattre sur les malles de Sarah Bernhardt, qui essaie  
vainement de sauver ses robes de cet outrage.*



LE SALON DES ARTISTES  
FRANÇAIS

La cent vingt-troisième exposition des *Artistes français* a ouvert ses portes le 29 avril et son succès n'est pas moins grand que celui de la *Société nationale*. Les attractions ne font en effet pas défaut. Les portraits de notabilités y abondent.

Le président de la République a commandé son portrait à M. Cormon, successeur de M. Bonnat pour les effigies présidentielles. M. Cormon, nous a montré un *M. Loubet* simple, le visage souriant d'une fine bonhomie, en jaquette bleue. Vient ensuite *M. Ribot*, par M. Gabriel Ferrier, qui a retracé les traits du célèbre parlementaire avec une prodigieuse exactitude. Le *général Percin*, de M<sup>me</sup> P. Sedillot, fait face à *M. Guyot de Villeneuve*, par M. Berthault. Le visage méditatif de *M. Ernest Hébert*, doyen quasi-octogénaire des peintres français, est analysé par M. Aimé Morot, celui de *M. Gaston Menier*, par M. Bonnat, *M. Adolphe Carnot*, directeur de l'école des Mines, par M. André Brouillet, *Miss D.*, par M. A. de Migl, M<sup>me</sup> X, par M. J. Weismann, et le *docteur Robin* par M. Th. Chartran.

Les principaux ouvrages sont le *Désastre* de M. Jean-Paul Laurens, qui dégage la plus poignante émotion; la *Chevauchée vers la gloire*, composée par M. Edouard Detaille pour l'abside du Panthéon; le *Panneau décoratif* que M. Henri Martin a peint pour la maison du



Migl (A. de). *Miss D.*

poète Rostand à Cambo; les *Etapes de Jacques Bonhomme*, vaste triptyque allégorique de M. William



Tattegrain (F.). *Les filets volés; saison du hareng*

Lappara; les *Fêtes d'Orange*, de M. Maignan; le *Faubourg*, de M. Jules Adler, peintre ordinaire de la vie du peuple parisien.

Les paysagistes abondent : il

convient de citer MM. Harpignies, Busson, Gosselin, Guillemet, A. Demont, Cachoud, Félix Bouchor, Désiré Lucas, Marcel Bain, Didier-Pouget, Cauvy, Buffet, Henri Dabadie, qui ont célébré les sites de France, la forêt, la plaine et la montagne. Les peintres de marine se nomment comme toujours : Francis Tattegrain, M<sup>me</sup> Virginie Demont-Breton.

M. Raoul du Gardier, analyste des élégances nautiques, M. Achille Zo, curieux descripteur de la bourgeoisie madrilène, M. Georges Bergès, spirituel émule de Zuloaga dans la peinture des actrices espagnoles, maquillées et poudrerisées, P.-M. Dupuy, dont la palette est riche et le coloris chaleureux, Henry d'Estienne, rival adroit de M. Caro-Delvaile, M<sup>me</sup> Hélène Dufau, qui a le sens de la décoration murale, Devambe, de Castro, exquis intimiste, Hoffbauer qui a quitté les panoramas guerriers pour les scènes de flirt américain, sont les représentants les plus caractéristiques de la peinture de mœurs de la vie contemporaine. M. Bouguereau est immuable, ses nus sont toujours irréprochables, mais n'ont point le frémissement de la vie. Et MM. Saint-Pierre, Perrault, Manny, Benner et Seignac sont les fidèles disciples de M. Bouguereau.

Les portraits de jolies femmes ne sont pas cette année moins nombreux que l'an passé. Les plus remarquables sont ceux de M<sup>me</sup> M. par M. Ernest Laurent, de M<sup>me</sup> D., par le vigoureux coloriste berlinois



Jamet (H.). *Le Devoir*



Baader (Louis). *Chacun son écol.*  
(Souvenir de la campagne d'Espagne 1808.)

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Camoreyt (J.). *Mareyeuses* (Hollande)

Félix Borchardt; ceux de M. Léon Félix, et de M<sup>lle</sup> Cécile Chauchet, les plus brillants et les plus séduisants ceux que signèrent ces prestigieux flatteurs, MM. Humbert, François Flameng, Paul Chabas, Willems, Bordes, Triquet, Marcel Baschet, et Jules Cayron.

Les exposants étrangers forment en 1905 une cohorte compacte. A leur tête il convient de signaler MM. Borchardt, Alexander Roche, George Aid, Sorolla, Carrera, Léon Félix, Parker, Duray, Zygmunt, Stefanicz, Cope, Adolf Robbo. MM. Sorilla et Carrera sont, aux *Artistes français*, les représentants de cette robuste école espagnole qui compte déjà Ignacio Zuloaga, Hermen Anglada, Evelio Toront et Castelucho.

Qu'il y ait au Salon une fâcheuse quantité d'anecdotes d'une composition et d'une inspiration banales, cela ne fait point de doute. L'histoire de France est, chaque année,

de Jeanne d'Arc à Napoléon I<sup>er</sup>, et de Roland aux farouches héros vendéens, le thème de multiples tableaux.

Formuler un jugement d'ensemble sur les milliers de toiles recueillies par le Grand Palais est un problème malaisé. Citons les envois de MM. Bail, Frank Lamy, Dawant, Didier-Pouget, Robert-Fleury, Saint-Germier, Henri Royer. Notons parmi les œuvres les plus intéressantes les ravissantes compositions de MM. Jamet : *Le Devoir*, Baader : *Chacun son écot*, A. Pinto : *Gaie chanson*, Furt : *La fête du Lion de Belfort*, Belle : *L'Absent*, Dawant : *La Revue de Bébeny*.

La section de statuaire est moins importante en 1905 qu'à l'ordinaire. Les noms notoires sont ici ceux de feu Bartholdi, de MM. Al-



M<sup>lle</sup> Achille Fould.  
*L'éternelle pomme.*

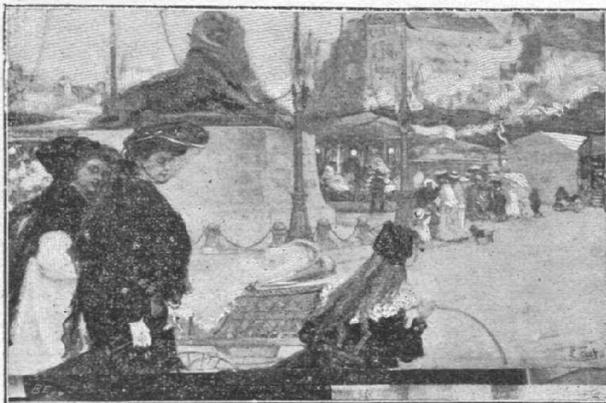
Rivière, ont eu du succès. La *Raison* se tient debout, dédaigneuse de la *Brute* qui brandit près de son visage un poing menaçant. Et la *Tragédie*, noblement sculpturale, offre la ressemblance exacte de M<sup>me</sup> Segond-Weber. La *Danse sacrée*, de M. Segoffin, ira sous peu de semaines orner les jardins de l'Élysée. Le sculpteur a dressé une image fougueuse de Bacchante qui danse frénétiquement en agitant ses cymbales. L'*Amour* de M. Michelet, les bustes de M. Boverie et Laporte-Blairsy, le buste du paysagiste *Grandsire*, par Philippe d'Arthèze, le *Printemps*, de M. Bellot, le svelte *Bacchus* de M. Carlès, le *Jour de Fête*, de M. Blondat, le *Samson vainqueur du lion*, de M. Becquet, la dramatique *Eternelle Victime* de M. Cordonnier, la pathétique

*Misère* de M. Roger Bloche, la *Tendresse humaine*, de M. Vital-Cornu, la *Victoire* de MM. Hannaux, sont du plus rare intérêt. Et nous n'aurions garde de négliger une



Pinto (A.). *Gaie chanson* (Finistère)

fred Boucher, Marqueste, Léopold Bernstamm, auteur du *Monument de Pailleron* qui sera édifié sous peu au parc Monceau. La *Tragédie* et la *Raison* de M. Théodore



Furt (P. L.). *La fête du Lion de Belfort*



Didier-Pouget. *Bruyères en fleurs; le matin*



Belle (Louis) *L'Absent*

catégorie de statuaires qu'on a le tort de reléguer trop volontiers au second plan : les animaliers ; on ne saurait imaginer, en effet, d'études plus serrées, plus frémissantes de vie musculaire que la *Cheyrette* de M. Gardet, les *Cormorans*, de M. Christophe, les *Vautours*, de M. Letourneau, et les *Chiens courants* d'un jeune, au talent souple et nerveux, M. Perrault.

“ LA FORCE DU PASSÉ ”

Après Maupassant et MM. Loti, Bourget, Bazin, le prix Vitet a été décerné par l'Académie française le 25 mai, pour la première fois, à une femme, à M<sup>me</sup> Daniel Lesueur. Le dernier livre de cet écrivain s'intitule *La Force du passé*. C'est un roman aux péripéties angoissantes. Gérard de Sebourg est en proie à deux amours, le premier, celui de M<sup>me</sup> Valtin, le rend presque criminel, le second, celui de sa propre belle-sœur Christiane le conduira à une infamie dont le sauve la mort de son enfant qui lui fait reprendre conscience.

Le livre est traversé par l'idylle qui conduit au mariage Christiane et Didier le Bray. Le côté curieux de cet ouvrage est que, composé sous une forme littéraire, il est néanmoins dramatique et mouvementé et constitue à la fois une lecture populaire et une lecture de lettré.

LES DIALOGUES DES BÊTES

Dans les *Dialogues des bêtes*, M<sup>me</sup> Colette Willy fait parler un chien, une chatte etc., qui échangent les réflexions les plus diverses et les plus philosophiques sur les êtres et les choses. M<sup>me</sup> Willy qui a su pénétrer l'âme obscure et tendre des bêtes, leur a fait parler un langage qui révèle chez nos frères inférieurs parmi les qualités

qui leur sont propres, pas mal de défauts empruntés aux humains.

LES DÉVOTES  
DE ROBESPIERRE

M. Henri d'Alméras dans les *Dévotes de Robespierre* a présenté la silhouette de Catherine Théot, surnommée la *Mère de Dieu* dont le rôle, durant la Révolution française, fut si curieux. On retrouvera dans ce livre quelques-uns des épisodes de cette époque, entre autres la *Fête de la Raison*.

LES INDISCRÉTIONS  
DE L'HISTOIRE

Le D<sup>r</sup> Cabanès, auteur du *Cabinet Secret*, continue ses investigations mi-médicales, mi-historiques dans le passé. Les *Indiscrétions de l'histoire* parlent de l'aspic de Cléopâtre, du coup de couteau de Charlotte Corday, de



Weismann (Jacques) M<sup>me</sup> K., pastel

la maladie de Napoléon III. Un chapitre traite des artifices de la toilette : fards et cosmétiques, teintures, poudre à poudrer, mouches, artifices dont quelques-uns ont résisté aux siècles et sont encore usités de nos jours.



Lefebvre (J.-J.) *Lady Godiva*

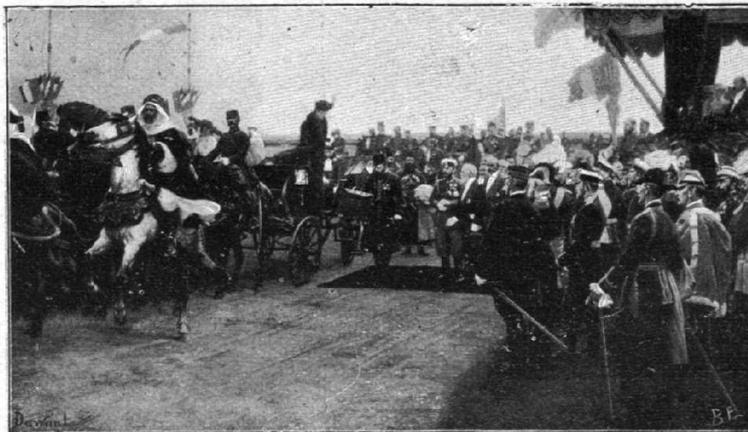
LA PASSÉ VIVANT

M. Henri de Régner, auteur entre autres, de ces volumes de poésie : *les Médailles d'argile*, *la Cité des eaux* et de ces romans : *la Canne de jaspe*, *les Vacances d'un jeune homme sage*, *les Rencontres de M. Bréot*, publie le *Passé vivant*, roman moderne où l'on voit Jean de François et M<sup>me</sup> de Jonceuse reprendre à deux cents années de distance une idylle brutalement interrompue qui réunit jadis deux ancêtres de ces jeunes gens.

Un type des plus singuliers de ce volume est celui de M. Lavereau, lequel, volontairement, sciemment, s'est évadé de son époque pour vivre tout entier par les collections, les recherches et les écrits personnels dans le xviii<sup>e</sup> siècle.

M. PAUL DUBOIS

M. Paul Dubois, directeur de l'École des Beaux-Arts, dont le remplaçant à la tête de cette institution M. Bonnat, avait été nommé récemment, est mort le 23 mai.



Davant (A.) *La revue de Béthény* (21 septembre 1901)

Membre de l'Institut, grand'croix de la Légion d'honneur, il était né à Nogent-sur-Seine en 1829. Il entra dans l'atelier de Toussaint en 1856.

Ses œuvres principales en sculpture sont le *Saint-Jean enfant*, le célèbre *Chanteur florentin*, l'*Eve naissante*, le *Courage militaire* et la *Charité*, le tombeau de Lamoricière et enfin en 1895 l'apparition de la Jeanne d'Arc destinée au parvis de la cathédrale de Reims. Il peignit de nombreux portraits.

Huit jours avant de succomber aux suites de la grippe infectieuse qui l'a emporté, Paul Dubois mettait la dernière main à une réplique de son groupe *Alsace et Lorraine* et terminait deux tableaux : les *Deux pigeons*, allégorie inspirée par la fable de La Fontaine et *Jeanne d'Arc à la tête des gens d'armes*.

#### MIROIRS ET MIRAGES

Madame Alphonse Daudet, veuve de l'illustre écrivain, a déjà publié deux volumes : *Impressions de nature et d'art* et *Journées de femmes*.



M<sup>me</sup> Alphonse Daudet, auteur de « *Miroirs et Mirages* ».

Son dernier livre intitulé : *Miroirs et mirages* est ainsi dédié : « A Léon Daudet et Lucien Daudet, à mes chers fils, compagnons de ma vie et de ma pensée ». C'est un mélange de courtes nouvelles et d'impressions. La première nouvelle qui est intitulée *Grand'mère*, est la plus importante. C'est la douloureuse histoire de deux vieux grands-parents, dont la fille est morte et qui sentent leur petite-fille s'éloigner d'eux, poussée par une belle-mère qui a remplacé la morte au foyer conjugal. Dans le chapitre intitulé : « Bibliothèques privilégiées », on lira le curieux récit d'un divertissement littéraire organisé jadis chez Alphonse Daudet, et où les maîtres écrivains de

cette époque furent amenés à répondre à ces questions : « Si l'on vous accordait à chacun seulement vingt livres pour y concentrer vos études, vos loisirs, lesquels choisiriez-vous ? » — « Quels sont les vingt volumes à ne pas lire, à bannir des bibliothèques privilégiées, malgré leur réputation de chefs-d'œuvre ? »



M. Bonnat, successeur à la direction de l'école des Beaux-Arts, de M. Paul Dubois. décédé le 23 mai.

#### LE TIMBRE DE DON QUICHOTTE

A l'occasion de l'anniversaire de Cervantès, l'auteur de l'immortel *don Quichotte*, on a émis en Espagne, pour la durée des fêtes, un timbre artistique, sur lequel étaient gravés les traits de Cervantès, ainsi que les principales scènes de son chef-d'œuvre.

#### LA FÊTE JACQUES CALLOT

Les dessinateurs humoristes ont donné le 17 mai, au Casino de Paris, une grande fête au bénéfice de leur caisse de secours et ils ont



Le timbre de Don Quichotte (Espagne, 8 mai).

placé cette fête sous la présidence de leur grand ancêtre Jacques Callot. Divers groupes avaient été organisés par des artistes : les *Horreurs de la guerre*, par M. Moreau-Vauthier, le campement des Bohémiens de MM. Pinchon de la Nézière et Avelot, la Halte des Bohémiens de MM. Lubin de Beauvais et Léonce Burret.

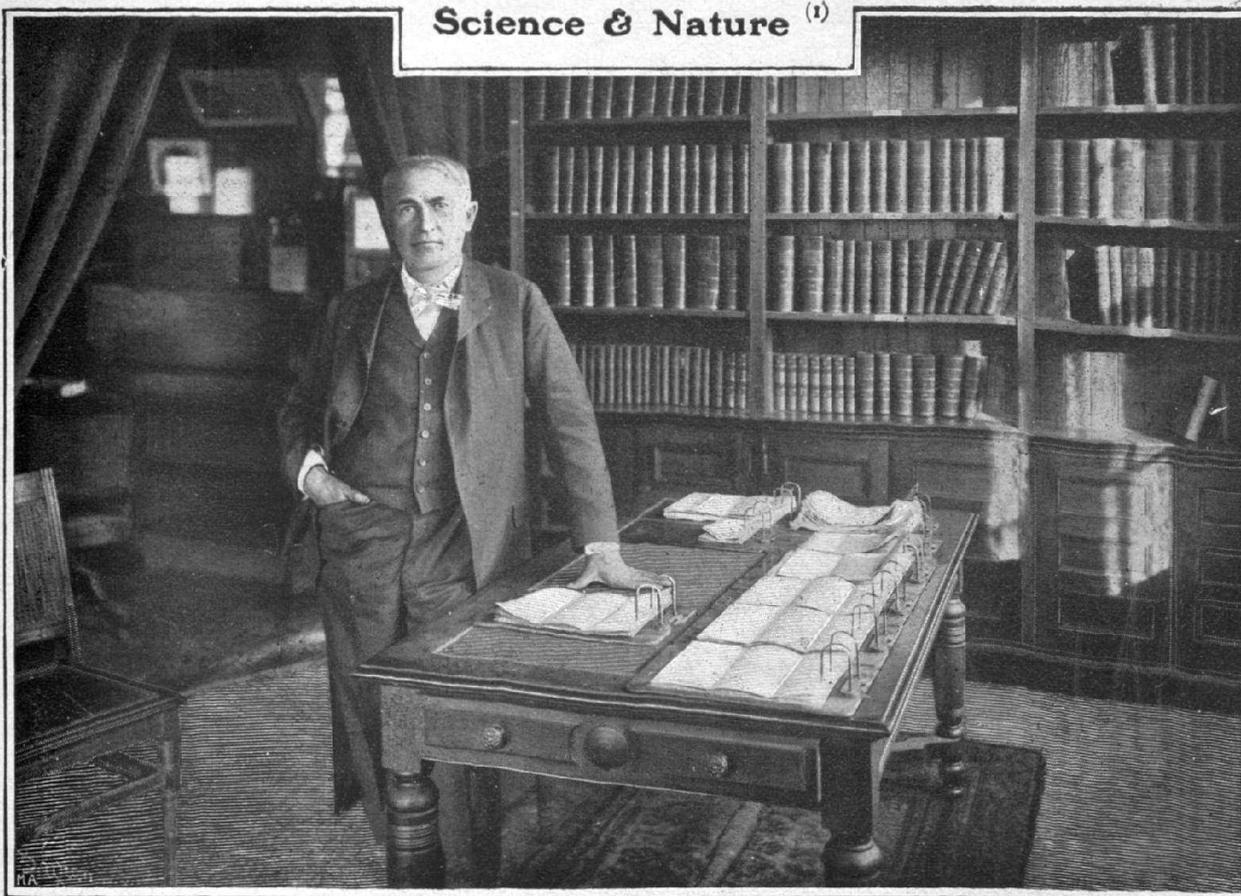
La prochaine fête organisée et qui aura lieu l'année prochaine sera, paraît-il, une fête Charlet où revivront les beaux costumes militaires de jadis.

#### LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Ph.-Emmanuel Glaser publie le mouvement littéraire de 1904 dans lequel est exposé le mouvement des livres, romans, poésies, etc., durant douze mois. Dans la préface que M. Paul Hervieu consacre à cet ouvrage, il dit : « Il y a certainement lieu de craindre que le nombre des lecteurs de livres diminue depuis que la multiplicité des périodiques, leurs images alléchantes, leur substance légère, sollicitent l'appétit de lecture et le rassasient, peut-être, à prix doux. » A la fin du livre on trouve un index bibliographique général qui montre à quel point a grossi encore, au cours de cette année, le flot toujours montant des publications.



La fête de Jacques Callot organisée par les dessinateurs humoristes, le 17 mai.



THOMAS EDISON DANS SON CABINET DE TRAVAIL

*Parmi les salles d'expériences sans nombre, véritable ville industrielle, qui constituent le "laboratoire" d'Edison, l'illustre savant s'est fait aménager une bibliothèque de plus de 60.000 volumes et il collectionne toutes les publications scientifiques du monde entier.*

## Je sais tout interviewe Edison

**Un rédacteur de *Je sais tout* prend à Edison l'interview la plus complète qui ait jamais été publiée sur l'illustre inventeur du phonographe, de la lampe à incandescence, du télégraphe duplex, etc., etc. — Edison raconte à notre collaborateur ses débuts comme directeur, rédacteur et imprimeur d'un modeste journal** ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



ÉCRIVANT un Américain, M. Jean Lorrain disait récemment : « Son visage est très jeune, il n'a pas une ride, les modelés n'en ont pas bougé, les traits sont fermes, accusés et d'une netteté que je lui envie. C'est une médaille sans bavures; chez lui, ni bajoues, ni engoncements, aucune des tares de nos quarantaines de Latins avachis. » Ces lignes

s'appliquent merveilleusement à l'illustre inventeur Edison; elles résument l'impression que l'on éprouve, que j'ai éprouvée moi-même, quand on se trouve pour la première fois en face de cet homme de génie.

Durant mon séjour à Orange (New Jersey), *Je sais tout* me chargea d'interviewer Edison. Et me voilà, le cœur me battant un peu, en route pour le laboratoire d'où sortirent tant d'inventions féeriques. Un tel homme a le

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

droit de se montrer peu accueillant ; on frémit à la pensée de lui voler une parcelle d'un temps si précieux. Aussi ne me fis-je point précéder d'une demande d'audience, et le tramway électrique me déposa, assez angoissé, je l'avoue, devant l'*Edison Laboratory*, sans que le maître fût prévenu de mon arrivée. « Au petit bonheur ! » telle doit être la devise des reporters. Le laboratoire est une véritable usine ; il comprend un groupe de constructions majes-

La porte, qui était entrebâillée, poussée, je me trouvai dans une vaste salle, encombrée de fourneaux de toutes dimensions, de tables couvertes de vases aux formes extravagantes, de cornues, flacons, filtres, etc., un décor de savant pour le Châtelet.

Assis familièrement sur une table, Edison bavardait en riant aux éclats. Il était entouré de cinq ou six de ses lieutenants, ses *boys* (garçons) comme il les appelle, quel que soit leur âge !



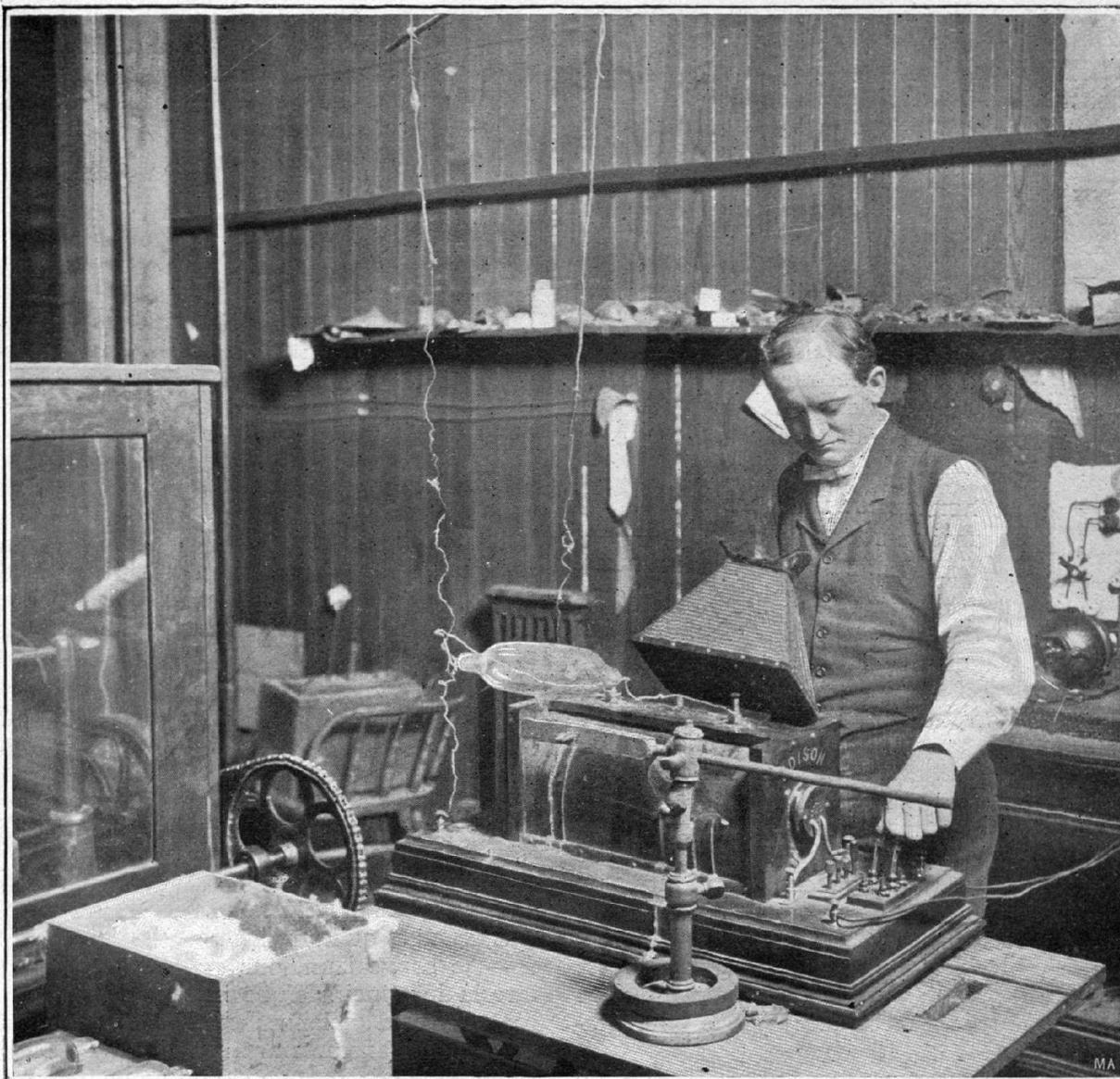
LA SALLE DE PRÉCISION

*C'est dans cette salle que l'on donne la dernière touche aux instruments et aux appareils, qui exigent d'être revus avec un soin minutieux et réglés avec une infinie précision.*

tueuses élevées au centre d'une prairie verdoyante, hérissée d'arbres touffus. Le paysage est d'un pittoresque délicieux ; cette nature luxuriante met, dirait-on, une coquetterie à entourer de toute sa grâce, de toute sa beauté, la science rivale.

L'édifice principal, qui compte trois étages, est long de plus de quatre-vingts mètres ; il est flanqué de quatre constructions d'un seul étage, longues de 30 à 35 mètres ; chaque année une nouvelle construction s'ajoute aux édifices déjà existants, et le laboratoire sera bientôt une petite ville.

Une chose me frappa tout d'abord : l'aspect juvénile des traits, bien que le corps, de taille moyenne, soit un peu alourdi par l'âge — Edison a cinquante-huit ans. — Le front est élevé, les yeux sont profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière ; cette physionomie si justement populaire dans le monde entier respire l'énergie ; on y trouve les caractéristiques non seulement de l'intelligence la plus ardente, mais aussi de la volonté la plus intrépide décelée par la lueur étincelante des prunelles. Le nez est droit, d'un dessin pur ; la bouche garde presque toujours un sourire



LA SALLE DES RAYONS X

*On aperçoit sur la gauche la machine à rayons X qu'Edison expédia à Buffalo-City, lorsque le président Mac-Kinley tomba sous les balles d'un assassin.*

tendre et gai. En raison de sa surdité, Edison tient constamment la main en cornet derrière l'oreille droite, ce qui a légèrement déformé cet organe.

Dès qu'il me vit, il sauta lestement en bas de la table, vint à ma rencontre et me tendit la main. Quand il apprit l'objet de ma visite, il sourit :

— Vous avez mon autorisation pleine et entière de venir ici quand vous voudrez recueillir les informations qui vous seront utiles et de photographier le laboratoire d'un bout à l'autre, dans tous les recoins. En attendant, venez...

Soudain, il se ravisa :

— Vous permettez? Un moment! Le temps de lire aux boys une histoire que l'on m'a racontée l'autre jour...

Il tira de sa poche une feuille couverte de caractères imprimés à la machine à écrire, et lut à ses aides un conte humoristique qui provoqua chez nous tous un accès de fou rire.

Un pareil accueil était encourageant. Rien ne saurait décrire la simplicité, l'affabilité naturelle d'Edison se préparant au supplice de l'interview dans l'étroit réduit qui touche la grande salle. Il n'y a là qu'une table et une chaise. L'inventeur y passe de longues journées à réfléchir, la tête dans ses mains. Jadis il s'y enfermait pendant des semaines entières.

Depuis peu, M<sup>me</sup> Edison a obtenu de son mari qu'il revînt chaque soir dans leur magnifique résidence de Llewelyn-Park, et elle lui a fait construire tout à côté un laboratoire.

— Voyons, me dit Edison, interrogez-moi.

Je posai une question brutale :

— Vos biographes content que vous fîtes vos débuts dans la vie comme homme d'équipe. Est-ce vrai?

— Voici la vérité: j'étais colporteur de journaux à l'âge de quatorze ans, lorsque l'idée me vint d'imprimer un journal dans un des wagons de l'express qui faisait le service entre Port-Huron et Detroit. A cette époque le voyage était long dans l'intérieur des États-Unis et les passagers restaient plusieurs jours sans nouvelles.

**E**DISON ACHÈTE UN MATÉRIEL PRIMITIF ET FONDE UN JOURNAL QUI SE RÉDIGE, S'IMPRIME ET SE VEND DANS UN TRAIN. LES DÉBUTS.

Je réussis à acheter une vieille presse et des caractères démodés. J'obtins l'autorisation d'installer mon imprimerie dans un wagon-fumoir et le *Weekly Herald* fut bientôt lancé. A chaque arrêt du train je recueilli les nouvelles, composant, imprimant et vendant moi-même mes feuilles. Au bout de peu de temps, j'eus 400 abonnés. Une fortune!

Malheureusement pour moi, après d'aussi brillants débuts, j'éprouvai le besoin de tenter quelques expériences chimiques, un flacon de phosphore provoqua l'incendie du wagon [et le *Weekly Herald* disparaissait. Il n'existe plus qu'un exemplaire de mes débuts; il est entre les mains de M<sup>me</sup> Edison qui vous le prêtera si cela vous amuse de le photographier.

La lecture de ce journal est divertissante; on y trouve ces deux notes savoureuses: « Dans quelques semaines chaque abonné aura son nom imprimé sur le journal. » — « Nous agrandirons incessamment notre format. »

Edison réfléchit un moment, songeant sans doute à l'heureux temps passé, aux rudes combats de la jeunesse que devaient suivre des victoires si triomphales, et il poursuit, nous donnant ce détail inédit:

— Je fus ensuite ouvrier dans une usine qu'infestaient des bandes de cancrelats. Je me signalai à l'attention de mes patrons en inventant un piège où les insectes étaient tués par une décharge électrique. Ce fut ma première trouvaille.

— Evidemment ce doit être celle qui vous est la plus chère... quoi qu'elle ait fait moins sensation que le phonographe, par exemple. A ce sujet je vous serais reconnaissant de me donner un renseignement : on dit dans

le public que vous détestez le phonographe.

— C'est faux. J'ai, au contraire, un grand plaisir à l'entendre. Assurément je hais les rengaines populaires, les chansons de café-concert, mais je ne me fatigue pas d'écouter au phonographe les symphonies de Beethoven, par exemple.

— Comment se fait-il que vous n'ayez jamais fait enregistrer votre voix dans le phonographe. Un « rouleau » pareil se vendrait au poids de l'or.

Edison secoua la tête, déclarant que le public se souciait fort peu d'entendre sa voix. Peut-être, plus tard, raconterait-il dans le phonographe comment il avait inventé cet appareil. Mais cela lui paraissait si enfantin!...

En attendant, il voulut bien me donner des explications sur cette invention, une des plus stupéfiantes qui aient jamais été conçues.

Ce fut le résultat du raisonnement basé sur une heureuse inspiration, sur cette part de hasard qui entre toujours pour quelque chose dans ces conceptions géniales. Edison s'occupait de perfectionner son télégraphe automatique à grande vitesse. Les expériences consistaient à faire passer rapidement sous une pointe d'acier des bandes métalliques portant en relief des lignes et des points. Il remarqua que le stylet, en vibrant au contact de ces lignes et points, produisait des sons particuliers, et nota ce fait sur son calepin, puis il n'y pensa plus, absorbé qu'il était par ses recherches relatives au téléphone.

C'est alors qu'intervint l'inspiration:

— Je songeai un jour qu'il y avait peut-être là le principe d'une *machine parlante*. Je me souvins d'anciennes expériences exécutées pour mon transmetteur télégraphique automatique, et je conclus que si l'on pouvait donner aux ondulations gravées sur la bande un arrangement convenable, on posséderait un diaphragme qui pourrait vibrer de façon à reproduire tous les sons désirés.

Il s'agissait maintenant de donner une forme à ces ondulations ou sillons. L'idée me vint qu'on pouvait les produire à l'aide des sons eux-mêmes; le principe du phonographe était trouvé. Dès le 24 décembre 1877 j'adressai ma demande de brevet qui ne me fut accordée par le Patent Office de Washington que le 17 février 1878.

— Il est regrettable que votre premier phonographe et votre première lampe à incandescence ne figurent pas dans vos collections. Pourquoi avez-vous permis qu'ils fussent transportés dans un musée de Londres?

Edison hausse les épaules.

— Il y a quelques années, confesse-t-il, je reçus la visite d'un Anglais qui me supplia



LA SALLE DU PHONOGRAPHE

*On voit au fond, sur la gauche, le réduit où s'enferme le grand inventeur et où personne autre que lui n'a le droit de pénétrer.*

de lui donner ces deux choses... Je n'ai pas eu le courage de refuser!...

— Combien de temps pouvez-vous passer sur une invention sans vous reposer ?

— J'ai passé jusqu'à cinq jours et cinq nuits sans dormir et en prenant presque tous mes repas sans m'asseoir. L'épreuve fut moins pénible que je ne l'eusse supposé. J'avais fini par m'habituer au manque de sommeil et

j'aurais pu parfaitement tenir deux jours de plus.

Dans ce laboratoire, il y a des hommes qui travaillent avec moi durant trois, quatre jours et autant de nuits sans prendre un instant de repos ; c'est une condition indispensable au succès d'un inventeur : il faut qu'il possède une énergie physique et morale à toute épreuve.

— Quelle est celle de vos inventions dont vous êtes le plus fier?

— La lampe à incandescence.

— Quels sont vos passe-temps favoris?

— La chimie et les expériences. En outre, j'aime à conduire un cheval et je commence seulement à goûter les joies de l'automobilisme.

Cette conversation terminée, je visitai en détail le laboratoire. Tout d'abord on est introduit dans une magnifique salle carrée de 33 mètres de côté sur une hauteur de plus de 13 mètres. Le long des murs courent deux galeries spacieuses où est disposée une magnifique collection de minéraux et pierres précieuses achetée à Paris il y a quelques années. Plus de soixante mille volumes sont rangés sur les rayons, sans parler des revues et journaux scientifiques que l'inventeur collectionne soigneusement depuis quarante ans.

Une sorte d'alcôve a été ménagée dans un coin de cette vaste pièce, près du bureau d'Edison; elle ne contient qu'une table et une chaise; c'est là qu'il prend souvent ses repas, surtout son lunch, que M<sup>me</sup> Edison lui expédie de sa maison d'habitation. Repas frugal disposé dans un modeste panier. Edison souffre de l'estomac et son médecin lui a prescrit un régime sévère.

Près de la bibliothèque se trouve le stock-room, pièce longue et étroite où sont emmagasinées toutes les matières destinées aux expériences. Le long des murailles s'échelonnent des milliers de petits tiroirs contenant les objets les plus disparates et portant les désignations les plus étranges : *dents, os, coquilles de moules, macaroni!*

Une des parties les plus intéressantes est le *Galvanometer Building*, salle immense éclairée par douze grandes fenêtres. Il n'est pas entré une parcelle de fer dans la construction; partout ce métal a été remplacé par le cuivre; le maître avait cherché à se soustraire à toute influence magnétique. Précaution inutile hélas! L'édifice était à peine terminé qu'une compagnie construisait un tramway électrique qui passait sous les fenêtres!

Là, je vis une des premières inventions d'Edison : une machine à voter. Grâce à cet appareil ingénieux, les membres d'une assemblée délibérante peuvent faire connaître leur vote par *oui* ou par *non* en faisant osciller une aiguille vers la gauche ou vers la droite. Impossible de dire le lendemain qu'il y a eu erreur! Un courant électrique décolore instantanément un papier empreint d'une composition chimique et enregistre le vote émis. Simultanément le même courant indique sur un cadran le nombre de *oui* et de *non* à mesure qu'ils se

produisent. Jamais cette invention n'a été utilisée.

Voici, à côté, les premiers modèles des grandes inventions d'Edison : les télégraphes *duplex* et *quadruplex*, le microphone, le mimeographe, etc., des pièces qui servirent à l'élaboration du premier phonographe : instruments acoustiques, modèles anatomiques de l'oreille, etc.

Dans une autre pièce, je remarque un énorme coffre-fort et un lit de camp sur lequel Edison s'étend parfois, l'après-midi, en fumant un cigare.

Nous voici dans la *X-ray-room* où l'on me montre la machine à rayons X qu'Edison expédia à Buffalo dès qu'il apprit l'assassinat de Mac-Kinley, afin qu'on pût déterminer la place de la balle.

Dans ces ateliers on fabrique les machines servant aux expériences. On y remarque la machine qui fabrique un phonographe en une seule opération. Ainsi il peut en partir cent par jour des mains d'un seul ouvrier.

Dans la chambre numéro 13 s'exécutent les expériences relatives au phonographe. On y voit des forêts d'embouchures, des milliers de cylindres...

— Nous ne nous laissons pas, me dit Edison, d'essayer de nouveaux cornets acoustiques, de nouveaux cylindres, de nouvelles embouchures. Nous ne nous arrêterons que lorsque nous croirons avoir atteint la perfection.

Durant sept mois de l'année dernière, il passa la plus grande partie de son temps dans un réduit obscur, poursuivant sans relâche ses expériences relatives au phonographe. Il me les a expliquées ainsi :

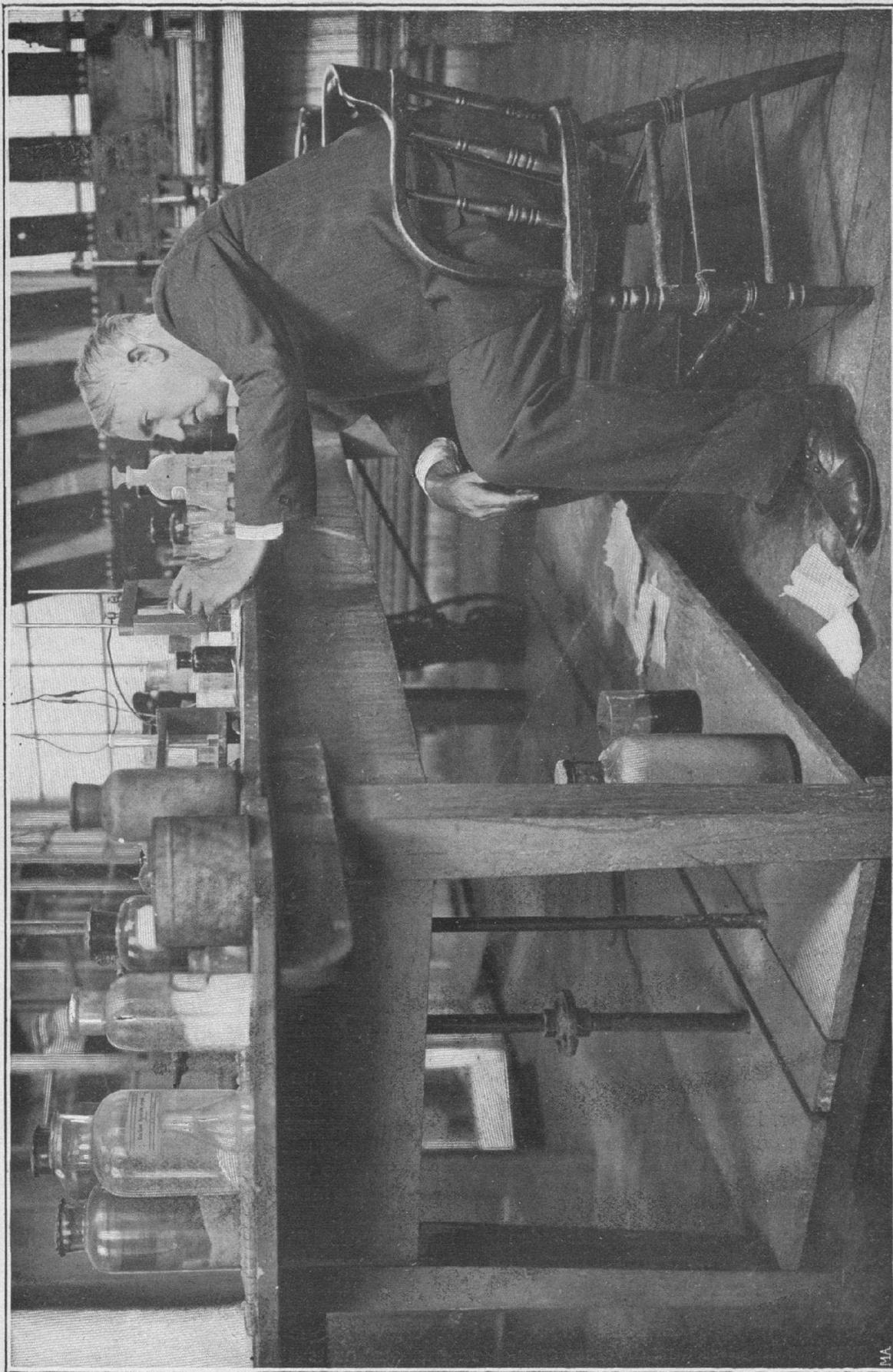
**E**DISON ESPÈRE ARRIVER BIENTOT AU PHONOGRAPHE IDÉAL QUI REPRODUIRAIT EXACTEMENT LA VOIX HUMAINE.

— Parmi les substances connues il n'en est pas une qui soit insensible aux vibrations du son. S'il était possible de trouver une substance absolument réfractaire à l'influence de ces vibrations et assez solide pour qu'on pût l'employer dans la construction mécanique, le problème serait résolu; on obtiendrait un phonographe qui reproduirait d'une façon parfaite les ondes sonores de la voix humaine et des instruments.

J'arrive ensuite dans le département du contentieux, confié à l'un des meilleurs avocats américains, M. Frank Dyer. Celui-ci m'explique sa besogne :

— Je prends tous les brevets de M. Edison et j'en défends la propriété. C'est une tâche considérable : il a déjà demandé plus de onze cents brevets, on lui en a accordé sept cents.

*" Je sais tout " interviewe Edison*



THOMAS EDISON AU TRAVAIL

*Après avoir réfléchi, seul pendant des heures, l'illustre savant commence ses expériences qui l'absorbent au point qu'il est arrivé parfois de les poursuivre assidûment pendant cinq jours et cinq nuits consécutives, en prenant à peine le temps de manger.*

Vous savez, en effet, qu'aux Etats-Unis comme en Allemagne il ne suffit pas de demander un brevet pour l'obtenir. Le brevet n'est accordé — ou refusé — qu'après une enquête minutieuse et fort longue. Il faut ajouter à ce chiffre deux mille brevets pris à l'étranger. Joignez à cela d'innombrables procès intentés aux contrefacteurs.

Parmi les brevets, j'en relève qui concernent

compagnies qui dépendent de Thomas Edison.

Entraînés par l'exemple, ceux-ci sont aussi des inventeurs. Leur cerveau travaille constamment à perfectionner par ces menus détails qui ont souvent tant d'importance les découvertes dont ils s'occupent et qui font l'objet de leur besogne quotidienne. Edison — sa gloire le lui permet — n'est pas jaloux de ses collaborateurs, au contraire; il favorise leur



LA SALLE DU CONTENTIEUX

*De nombreux employés, sous la direction d'un avocat, sont occupés à classer les pièces relatives aux multiples procès qu'Edison engage contre les contrefacteurs.*

la machine à écrire, l'enregistreur de votes, la plume électrique, la machine parlante, la machine à écrire des adresses, la façon de conserver les fruits, la fonte du fer, la fabrication du fil de fer, la locomotion électrique, la fabrication des vitres, les appareils à air comprimé, etc.

Un détail : Edison a pris successivement cent soixante-neuf brevets pour sa lampe à incandescence. Or, cet objet ne consiste qu'en une ampoule de verre et un fil de bambou carbonisé!

En outre, M. Dyer a une besogne supplémentaire motivée par les demandes d'ingénieurs et ouvriers attachés aux diverses com-

initiative personnelle et applaudit à leurs efforts.

Un ouvrier, un ingénieur ont-ils trouvé quelque chose? C'est le contentieux du Laboratoire qui s'occupe de prendre le brevet. Il y en a toujours plusieurs centaines en suspens.

A ces affaires viennent se joindre d'innombrables procès intentés dans tous les pays aux contrefacteurs.

Edison a pris déjà cent un brevets relatifs au phonographe et la série est loin d'être terminée. Les perfectionnements qu'il a apportés au télégraphe ont donné lieu à cent quarante-sept brevets. Que l'on songe aux tâtonnements, aux nuits d'insomnie et de travail fié-

veux qui ont précédé chacun de ces brevets, et il sera impossible de ne pas être frappé d'admiration et de respect devant cet homme prodigieux!

Edison ne recherche pas les hommages. Il accueille avec son bon rire si franc, si clair,

nité un peu plus de bien-être ou un plaisir inédit.

Mais rien ne sera lancé au hasard. Avec cet esprit méthodique et lumineux, pas d'échec à craindre, aucune de ces découvertes avortées qui apportent une espérance bientôt



LA SALLE DES AUDITIONS PHONOGRAPHIQUES

*Edison poursuit le perfectionnement de son phonographe. Il fait exécuter des morceaux de musique par un orchestre complet afin de surveiller de quelle façon le phonographe reproduira les morceaux.*

les demandes saugrenues des gens qui collectionnent les vieux crayons ou les plumes hors d'usage des grands hommes. Tout ce qui est à côté de la science et de ses travaux ne l'intéresse guère. S'il se reporte à ses inventions premières c'est pour tenter de les amener à ce degré de perfection définitive si difficile à obtenir.

Etant donné sa vigueur d'esprit, on peut s'attendre quelque jour à une nouvelle découverte sensationnelle qui apportera à l'humana-

détruite. Que de fois il se vit sur le chemin d'une invention grandiose que l'avenir ne devait pas réaliser! Nul n'en sut jamais rien et l'idée ne dépassa pas l'obscur réduit où le grand Thomas Alva Edison rêve, réfléchit, calcule, coordonne ses pensées, loin du bruit du monde et de toute agitation vaine. Bientôt il compte venir faire un voyage à Paris et nous pourrons contempler de près les traits de cet homme illustre et bienfaisant.

On ne saurait mieux terminer cet article



EDISON JOURNALISTE

*L'unique exemplaire qu'on ait gardé du journal fondé par Edison à l'âge de quatorze ans.*

que par la déclaration que me fit Edison concernant la différence qu'il faut faire entre la découverte et l'invention.

Une découverte, d'après lui, c'est une «grat-ture d'ongle » (*sic*); il n'y attache aucune importance. Au contraire l'invention procède d'une suite de travaux méthodiques raisonnés, aidés par la faculté inventive qu'Edison possède lui-même à un si haut degré.

La chance, le hasard, font naître la découverte; le labeur seul, opiniâtre, acharné, fait éclore l'invention, permettant de tirer un

résultat pratique de l'observation d'un phénomène naturel.

Cette distinction est piquante, émanant du roi des inventeurs, de cet Américain prodigieux qui poussa si haut le génie de sa race que cet homme paisible et doux, à la bouche souriante, aux yeux aigus, au masque de bonté et d'énergie, est un poète en action dont chaque œuvre marque un bienfait pour l'humanité, une étape nouvelle dans la voie éblouissante du Progrès.

VICTOR FORBIN.

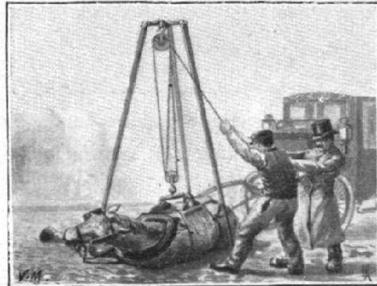


UN APPAREIL POUR RELEVER  
LES CHEVAUX TOMBÉS

C'est un dispositif très ingénieux qui a valu à ses inventeurs une haute récompense de la Société d'assistance aux animaux. Il se compose d'un trépied portatif en fer, servant de support à un moufle à deux poulies auquel est attaché une large sangle en toile.

Quand on veut relever un cheval tombé, on passe la sangle sous l'animal et on la fixe ensuite au crochet de la poulie inférieure. Il suffit alors de tirer sur la chaîne du moufle et d'exciter légèrement le cheval : en quelques secondes, il est debout.

diminué d'une tête depuis cette époque. Une légende s'attache à ce troupeau de Chartley : la nais-



Appareil portatif pour relever les chevaux tombés

LES DERNIERS BŒUFS  
SAUVAGES DE L'EUROPE

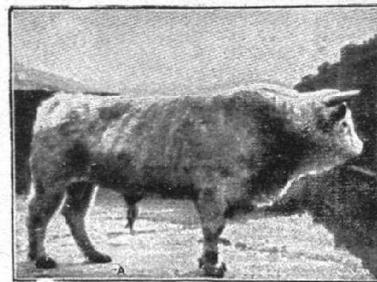
La vente du fameux troupeau de Chartley, acheté le 3 mai par le richissime duc de Bedford, intéresse au plus haut point le monde scientifique. Les douze bœufs blancs qui le composent comptent parmi les rares survivants de la seule race de bœufs sauvages existant encore en Europe.

On ne les trouve plus qu'en Ecosse, d'où leur nom scientifique de *bos scotiens*.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, ils étaient encore fort nombreux, notamment dans la forêt de Needwood. Une bande fut capturée et répartie en plusieurs troupeaux, qui, chose curieuse, n'ont ni augmenté, ni

sance d'un veau noir porte malheur à la famille seigneuriale qui possède le troupeau.

Ces bœufs, dits de Chillingham, paraissent descendre en ligne directe de l'*urus*, gigantesque bovidé



Bœuf blanc du troupeau de Chartley vendu le 3 mai

qui existait encore au moyen âge dans les forêts d'Europe et dont l'espèce est totalement éteinte.

LE NOUVEAU BASSIN  
HOUILLER DE LORRAINE

En 1900, un ingénieur des mines concluait, à la suite d'études approfondies, au prolongement du bassin houiller de la Sarre suivant un axe atteint de Sarrebruk à Pont-à-Mousson.

Des sondages furent alors opérés, et en août 1904, le terrain houiller était rencontré beaucoup plus tôt que l'on n'osait l'espérer, à une profondeur de 680 mètres.

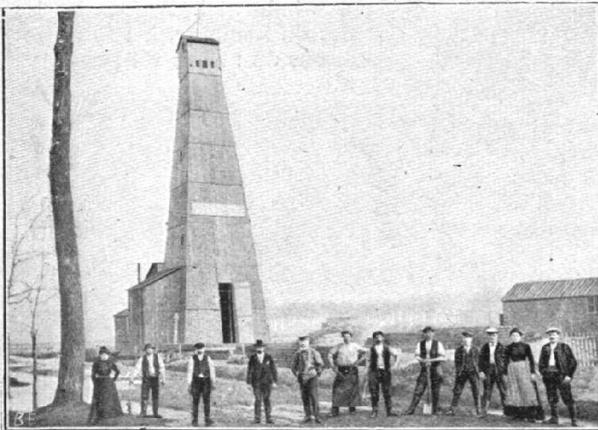
Ce premier résultat acquis était des plus satisfaisants. Il n'était pas suffisant; il restait à découvrir les points où la houille devait se trouver en couches épaisses et exploitables.

Douze sociétés furent formées, et l'on découvrait à Pont-à-Mousson même, les couches de houille. On peut affirmer aujourd'hui que la France possède un bassin houiller de plus.

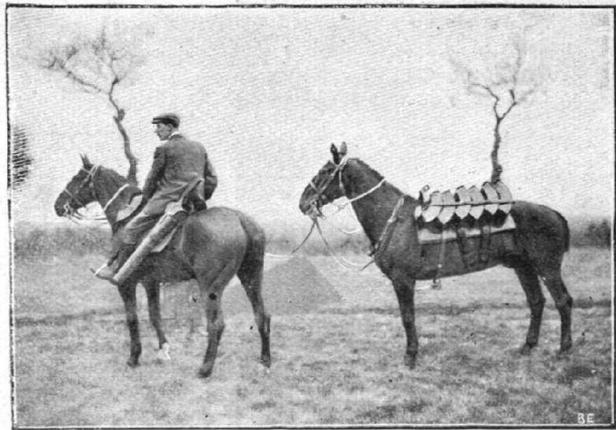
LA MITRAILLEUSE  
PORTATIVE

Le canon automatique "Rexer", inventé par un officier danois, vient d'être adopté par plusieurs armées européennes. C'est une arme supérieure à tous les systèmes de mitrailleuses inventées jusqu'à ce jour.

A proprement parler, c'est plu-



Le nouveau bassin houiller de Lorraine découvert à Pont-à-Mousson



La mitrailleuse portative Rexer; le cheval qui suit le cavalier porte 8.000 cartouches

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

tôt un fusil qu'un canon. Il est si léger qu'un homme peut le porter en bandoulière. Il pèse quatre fois moins qu'un "Maxim" et peut tirer quinze coups à la seconde.

300 cartouches peuvent être tirées sans que le canon s'échauffe. En outre, un trépied sur lequel l'arme repose permet à l'homme de tirer sans toucher le canon.

Sur la pression d'un ressort, le "Rexer" cesse d'être un canon automatique, et l'on peut s'en servir comme d'une carabine ordinaire, en visant soigneusement.

#### LA PLUS GRANDE BOBINE DE RUHMKORFF DU MONDE

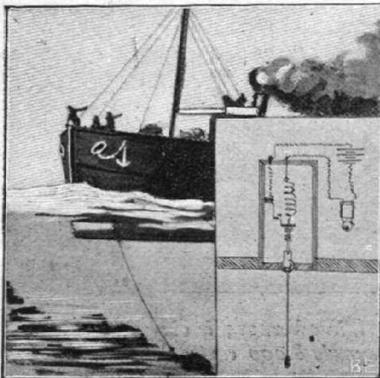
Cette bobine a été construite à Paris pour le compte de la marine impériale russe. Elle est installée sur l'un des cuirassés de la flotte de l'amiral Rodjestvinsky, pour le service de la télégraphie sans fil. Elle donne des étincelles de quatre-vingts centimètres de longueur. Réduites à trente centimètres, elles représentent une véritable chenille de feu. Condensées par les bouteilles de Leyde que l'on aperçoit sur l'appareil, les étincelles continues deviennent détonnantes avec un bruit strident rappelant celui de la foudre.

La longueur de la bobine est de 1<sup>m</sup>50. Le fil fin enroulé qui la constitue a un développement total de 75 kilomètres.

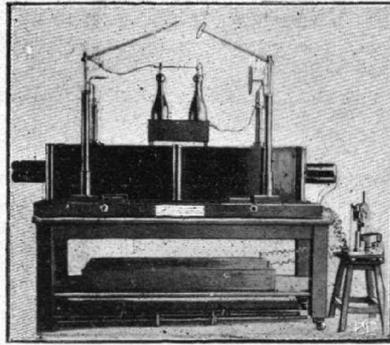
#### LE BÉTON ARMÉ EN NOUVELLE-CALÉDONIE

L'emploi du béton armé s'étend aux pays les plus lointains. L'un des exemples les plus récents nous est fourni par la construction de la nouvelle cheminée d'usine des établissements de l'artillerie coloniale à Nouméa.

Le procédé employé là-bas est fort ingénieux et fait honneur à l'esprit inventif de nos officiers du



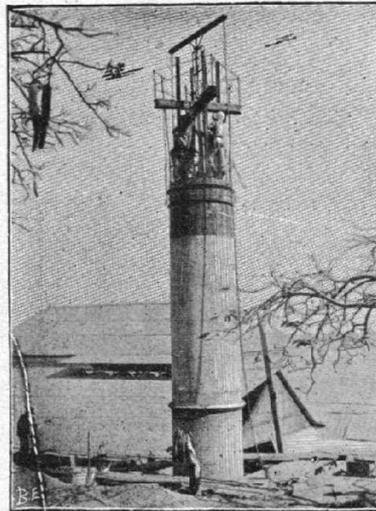
Avertisseur électrique prévenant le pilote des obstacles dangereux.



La plus grande bobine de Ruhmkorff du monde installée sur un des cuirassés de la flotte russe.

génie qui n'avaient à leur disposition que des moyens très restreints et les engins les plus rudimentaires.

On préparait à l'aide de moules en bois des anneaux ou rondelles de béton armé d'un mètre de



Cheminée en béton armé construite par des officiers du génie à Nouméa

hauteur, qui, une fois secs, étaient hissés successivement et mis en place à l'aide d'un appareil élévatoire qu'on voit sur notre photographie. Celui-ci s'élevait lui-même à mesure de l'avancement du travail.

La cheminée en question ne mesure pas moins de 30 mètres de hauteur, 1<sup>m</sup>80 de diamètre à la base et 1<sup>m</sup>20 en haut.

#### SIGNAL D'ALARME POUR NAVIRES.

La catastrophe du *Sully* remet à l'ordre du jour la question des moyens les plus pratiques et les plus efficaces pour empêcher les navires de toucher sur les récifs ou les écueils ignorés.

Quelle que soit la perfection des cartes marines, il est, en effet, presque impossible d'y enregistrer toutes les pointes de roches ou aiguilles sur lesquelles la sonde a pu glisser lors des reconnaissances sous-marines. En outre, dans les lointains parages, les cartes n'existent pas toujours et l'on ne peut alors, à défaut de pilote, n'avancer qu'à la sonde, avec d'infinies précautions.

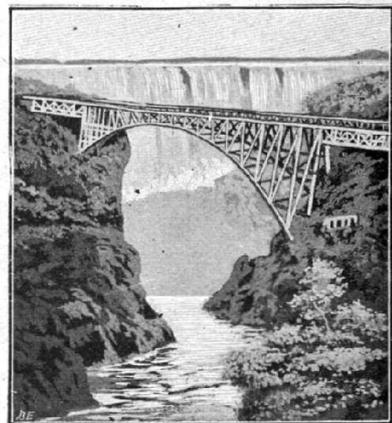
Tous ces inconvénients paraissent devoir être supprimés ou au moins fort atténués, par l'emploi de l'avertisseur électrique automatique figuré sur notre dessin et sur le croquis schématique qui l'accompagne.

En un point de la coque situé à l'avant du navire, est disposé un cylindre débouchant à l'extérieur et fermé par un couvercle qui laisse passer un tube muni d'une douille. Cette douille renferme un ressort en spirale supportant une longue tige de contact. Dès que l'extrémité de cette tige rencontre un obstacle, une oscillation se produit, le ressort se tend, et ce mouvement forme un circuit électrique qui fait retentir une sonnette d'alarme. Tout aussitôt le pilote peut renverser la marche et changer la direction du navire.

#### LE PONT LE PLUS HAUT DU GLOBE

On sait que la ligne en construction du Cap au Caire, franchit le Zambèze un peu en aval des admirables chutes qui, à l'égal de celles du Niagara, sont une des grandes merveilles du monde.

Le pont jeté, en cet endroit, pour le passage du chemin de fer, constitue une autre merveille, au point de vue industriel. Il franchit les gorges du Zambèze, à 122 mètres au-dessus du niveau du fleuve, en



Pont du Zambèze franchissant le fleuve à 122 mètres au-dessus du niveau

une seule travée métallique d'une hardiesse surprenante et dont la mise en place, dans un pays dépourvu de toute ressource, est un véritable tour de force qui fait honneur aux ingénieurs anglais chargés de sa construction.

LA « HOUILLE BLANCHE »  
AU BRÉSIL

Les nombreuses et importantes chutes d'eau de la Cordillère des Andes devaient naturellement jouer un rôle important dans une région où le charbon est cher et les moyens de communication difficiles.

Un syndicat américain s'est déjà constitué pour capter la force hydraulique des chutes de Sapucaia, à 75 kilomètres de Rio-de-Janeiro et appliquer cette force de 100.000 chevaux aux transports, à l'éclairage et à l'industrie de la capitale. D'autres projets du même genre sont en voie d'organisation, de sorte que, dans peu d'années, le Brésil s'américanise à la façon des États-Unis, et qu'on n'y verra plus qu'éclairage, tramways et chemins de fer électriques. Adieu, le pittoresque ! Les mules et les muletiers passeront au domaine de la légende..

UNE NOUVELLE  
ESPÈCE DE GIRAFE

Les zoologistes apprendront avec intérêt qu'un explorateur, le capitaine H. C. B. Philips, haut fonctionnaire britannique, a découvert dans l'intérieur de la Nigérie une nouvelle espèce de girafe qui diffère des espèces déjà décrites par la forme de sa tête, par la position de ses cornes, par la distribution de ses taches et par la nuance de sa robe, qui est d'un marron clair.

Le spécimen capturé par le capitaine Philips est une jeune femelle, qui a reçu le nom d'Amélia ; elle n'a que quatorze mois ; sa valeur est estimée à 30.000 francs ; c'est du moins le prix qu'en offrit une maison allemande, dès que le vapeur *Akabo* eut débarqué, le 8 avril dernier, le gracieux animal sur un quai de Plymouth.

La jeune bête a pris place dès le lendemain dans les collections du Jardin Zoologique de Londres.

LES OMNIBUS AUTOMOBILES  
DE LONDRES

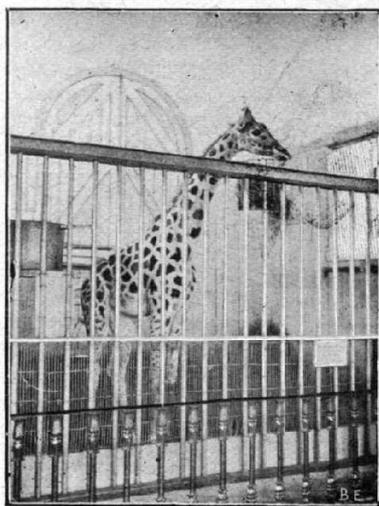
En attendant que Paris soit enfin doté des omnibus automobiles qu'on lui promet, Londres a déjà inauguré un service de ce genre avec des véhicules du type repré-



Capitation de la force hydraulique  
au Brésil

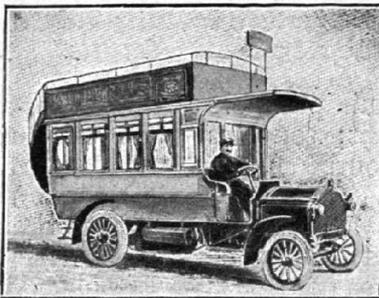
senté dans notre dessin. La voiture a conservé les mêmes dispositions générales que l'ancien omnibus à chevaux du modèle bien connu de la capitale anglaise.

Un avant-train supporte le mécanisme abrité par un auvent et à



Nouvelle sorte de girafe qui vient  
de prendre place au Jardin Zoologique  
de Londres.

l'arrière duquel se tient le chauffeur. La position de ce dernier, au « rez-de-chaussée » de la voiture facilite beaucoup la manœuvre, dans les voies encombrées de la cité, et permet de mieux garantir le chauffeur contre les inter-péries.



Omnibus automobile anglais  
d'un modèle très pratique

LA VITESSE D'UN GRAND  
« RAPIDE » INTERNATIONAL

L'un des principaux trains internationaux est l'*Orient-Express* qui quitte la gare de l'Est, à Paris, à 7 h. 8 du soir et qui met environ 60 heures pour gagner Constantinople, où il arrive, deux jours et demi après, à 10 h. 39 du matin.

Ce train pourrait aller beaucoup plus vite si son allure du début se maintenait sur toute l'étendue du parcours ; mais sa vitesse très convenable de Paris à la frontière (74 kilomètres à l'heure), n'est déjà plus que de 62 kilomètres, en Allemagne. Elle tombe à 54 kilomètres en Autriche, à 47 kilomètres en Serbie, pour se réduire à 33 kilomètres sur le parcours bulgare et remonter péniblement à 39 kilomètres sur le réseau turc jusqu'à Constantinople.

Et dire que si la vitesse française était conservée sur tout le trajet, l'*Orient-Express* irait facilement de Paris à Constantinople en 40 h. au lieu de 60 !

LE NOMBRE DES ÉTOILES

Combien y a-t-il d'étoiles au ciel?... d'étoiles visibles, bien entendu ; car le nombre des autres est infini. M. Newcomb a eu la patience d'en dresser un nouveau catalogue qui donne jusqu'à la sixième grandeur, c'est-à-dire pour l'ensemble de toutes les étoiles visibles à l'œil nu, un total de 7.647.

Jusqu'à la neuvième grandeur, les relevés de M. Newcomb donnent un total de 630.000 étoiles et jusqu'à la dixième grandeur, le chiffre formidable de 2.311.000 étoiles.

LA MORILLE CULTIVÉE DANS  
LA COMPOTE DE POMMES

Voilà, certes, un mode de culture vraiment nouveau et original. C'est celui essayé avec succès, par M. Molliard, et dont M. Gaston Bonnier a rendu compte à l'une des dernières séances de l'Académie des sciences.

Jusqu'à présent, on n'est guère parvenu à cultiver les morilles et ces délicieux champignons sont surtout récoltés à l'état sauvage.

M. Molliard est arrivé à les faire pousser en ensemençant, avec des cultures Pasteur, de la terre mélangée de compote de pommes. L'application pratique de cette curieuse méthode consistera à semer du « blanc » de morille, dans de la terre mêlée à des débris de pommes, à des fruits blets ou inutilisables.



LES HIÉROGLYPHES ÉTRANGES

Une nuit, sous la fenêtre du cottage de Hilton Cubitt, un inconnu dessina à la craie un grand nombre de petits danseurs qui avaient des aspects différents. (Page 579.)

## LES DANSEURS

par CONAN DOYLE

Le romancier Conan Doyle est un des auteurs les plus illustres et les plus populaires de tous les pays de langue anglaise. — Cette renommée, Conan Doyle la doit principalement, sinon exclusivement, à la création d'un personnage : le policier Sherlock Holmes, qui est précisément le héros de l'étrange et terrible nouvelle dont nous avons la bonne fortune de donner la primeur en français à nos lecteurs. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



HOLMES était assis depuis plusieurs heures silencieusement; son dos long et mince était courbé sur un bocal de chimie dans lequel il mélangeait des produits d'une odeur nauséabonde toute particulière. Sa tête était penchée sur sa poitrine et il représentait, à mes yeux, l'image d'un grand oiseau maigre au plumage gris, à la huppe noire.

— Dites-moi, fit-il, tout à coup, qu'est-ce que vous pensez de ceci, ami Watson?

Et lançant sur la table une feuille de papier, il se remit à ses analyses chimiques.

Je regardais avec étonnement des hiéroglyphes ne présentant aucun sens.

— Mais, Holmes, c'est un dessin d'enfant, m'écriai-je.

— C'est là votre idée?

— Quelle autre chose cela pourrait-il être?

— Voilà ce que voudrait bien connaître M. Hilton Cubitt, de Riding Thorpe Manor (Norfolk). Cette première énigme m'est parvenue par le premier courrier, et lui-même va m'arriver par le premier train. Voilà un coup de sonnette, Watson, je serais très étonné si ce n'était pas lui.

Un pas lourd se fit entendre sur l'escalier et, un instant plus tard, un grand monsieur au visage rouge et imberbe fit son apparition. Ses yeux clairs, ses joues colorées démontraient que sa vie s'était passée loin des brouillards de Baker Street; il semblait apporter avec lui les effluves de la brise marine si forte, si fraîche, si vivifiante. Après nous avoir donné à chacun une poignée de mains, il allait s'asseoir quand son regard tomba sur la feuille de papier aux signes bizarres que je venais d'examiner et que j'avais laissée sur la table.

— Eh bien, monsieur Holmes, qu'est-ce que vous avez pu en tirer? s'écria-t-il.

— C'est certainement un objet plutôt curieux, lit Holmes. Au premier aspect, on dirait le dessin d'un enfant. Il y a là un certain nombre de personnages bizarres dansant sur le papier où ils sont dessinés. Pourquoi accorderiez-vous de l'importance à une chose si grotesque?

— Je n'y attacherais aucune importance, mais c'est ma femme qui s'en préoccupe. Elle en est effrayée à en mourir, elle ne dit rien, mais je lis la terreur dans ses yeux. Voilà pourquoi je veux aller au fond des choses.

Holmes leva la feuille pour la mettre en pleine lumière. C'était une page enlevée à un carnet. Les signes étaient faits au crayon comme il suit :



Holmes l'examina pendant quelque temps avec soin et la plaça dans son portefeuille.

— Cela promet d'être une affaire très intéressante et peu ordinaire, dit-il. Vous m'avez donné quelques détails dans votre lettre, monsieur Hilton Cubitt, mais je vous serai très obligé de les répéter à mon ami le Dr Watson.

## LE MARIAGE DE M. HILTON CUBITT. QUEL ÉTRANGE SECRET DÉTENAIT SA FIANCÉE?

— Je ne suis pas un narrateur, dit notre visiteur en serrant et desserrant nerveusement ses mains puissantes; vous me ferez compléter ce qui ne vous paraîtra pas clair. Je commencerai mon récit au moment de mon mariage l'année dernière. A cette époque, venu à Londres pour le jubilé, j'étais descendu dans une pension de famille à Russel Square, où

Parker, le pasteur de notre paroisse, était également descendu. J'y rencontraï une jeune fille américaine; elle s'appelait Patrick — Elsie Patrick. — Nous ne tardâmes pas à devenir bons amis, et avant la fin du mois, j'étais aussi épris d'elle qu'un homme peut l'être. Nous nous mariâmes tranquillement chez un registrar et nous rentrâmes ensuite à Norfolk. Vous pensez peut-être, monsieur Holmes, qu'un homme appartenant à une bonne et ancienne famille est fou de se marier de cette façon, sans connaître le passé de sa femme ou de sa famille; mais si vous l'aviez vue et connue cela vous eût aidé à comprendre.

Elsie fut très franche, et je ne puis dire qu'elle ne m'ait pas laissé libre de me retirer, si je le voulais. « J'ai été mêlée, me dit-elle, à une société qui m'a été très pénible dans ma vie, je désire l'oublier. Je voudrais bien n'avoir jamais à revenir sur un passé très douloureux pour moi. Si vous m'acceptez, Hilton, vous pouvez être sûr que votre femme n'a personnellement à rougir de rien, mais vous devrez vous contenter de sa parole et lui permettre de garder le silence sur tout ce qui s'est passé avant qu'elle vous appartienne. Si ces conditions sont trop dures, alors retournez dans le Norfolk et abandonnez-moi à la vie triste dans laquelle vous m'avez trouvée. » Je lui répondis que j'acceptais ces conditions et j'ai toujours tenu parole.

Nous voilà mariés depuis un an, et nous avons été très heureux. Il y a un mois, à la fin de juin, je vis pour la première fois des signes d'orage. Un jour, ma femme reçut une lettre d'Amérique dont je remarquai le timbre d'origine. Elle devint pâle, la lut, et la jeta au feu. Elle n'y fit depuis aucune allusion et moi pas davantage, car une promesse est une promesse. Depuis lors, elle n'a pas une heure de tranquillité. Son visage exprime toujours la frayeur, on dirait qu'elle craint l'avenir. Elle ferait mieux de se fier à moi, car elle verrait que je suis son meilleur ami; mais jusqu'à ce qu'elle parle, je ne peux rien dire.

J'arrive maintenant aux détails bizarres de mon histoire. Il y a environ une semaine — c'était mardi de la semaine dernière — j'ai trouvé dessinés à la craie, sur le rebord d'une fenêtre, un grand nombre de bonshommes dansant, semblables à ceux qui sont sur ce papier. Je supposai qu'ils étaient l'œuvre du garçon d'écurie, mais il jura n'y être pour rien. Ils avaient été tracés pendant la nuit. Je les fis effacer et ce fut après cette opération seulement que j'en parlai à ma femme. A ma grande surprise, elle prit la chose très sérieusement et me supplia, si on en trouvait d'autres, de les lui laisser voir. Rien ne se passa pendant une

semaine; hier matin, je trouvai cette feuille dans le jardin, sur le cadran solaire. Je la montrai à Elsie qui s'est aussitôt évanouie. Depuis ce moment, elle a le regard d'une personne qui vit dans un rêve, à moitié inconsciente, les yeux fixes de terreur.

La première chose que je vis, le lendemain, fut un nouveau groupe de bonshommes dessinés à la craie sur la porte en bois noir de la cabane à outils qui se trouve à côté de la pelouse, juste en face de nos fenêtres.

J'en ai pris une copie exacte que voici :

Et il déplia un papier qu'il posa sur la table. Voici une reproduction de ces hiéroglyphes :



— Parfait! dit Holmes. Continuez, je vous en prie.

— Après en avoir pris copie, je les effaçai, mais, deux matins après, une nouvelle inscription apparut. En voici le fac-similé :



Holmes se frotta les mains et se mit à rire tout joyeux.

« Nos matériaux s'accumulent rapidement, » dit-il.

Trois jours plus tard un nouveau message était placé sous une pierre sur le cadran solaire. Le voici : Les caractères sont, comme vous le voyez, exactement pareils au dernier. Après cela, je résolus de faire le guet, je pris mon revolver et m'installai dans mon cabinet d'où l'on voit la pelouse et le jardin. Vers deux heures du matin, j'étais assis dans l'obscurité, près de la fenêtre, tandis que le clair de lune brillait au dehors, lorsque j'entendis des pas derrière moi; j'aperçus ma femme en robe de chambre; elle me supplia d'aller me mettre au lit. Je lui dis franchement que je désirais savoir qui nous jouait de pareils tours. Elle me répondit que c'était là une plaisanterie sans importance, dont je ne devais pas m'inquiéter.

## LE VISITEUR NOCTURNE DE RIDING-THORPE MANOR.

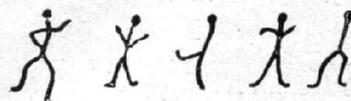
Tout à coup, comme elle parlait, je vis à la lueur de la lune, pâlir son visage et sa main se serra sur mon épaule. Quelque chose remuait dans l'ombre, près de la cabane à outils. J'aperçus une forme sombre qui se traîna dans le coin et s'assit devant la porte de cette cabane. Saisissant mon revolver,

j'allais m'élancer au dehors, quand ma femme jeta ses bras autour de moi et me retint avec des efforts convulsifs. J'essayai de la repousser, mais elle s'attachait à moi désespérément. Enfin je fus libre, mais quand j'ouvris la porte, et que j'eus atteint la cabane, l'homme avait disparu! Il avait cependant laissé une trace de sa présence, car sur cette porte se trouvait encore une série de danseurs semblable à celle qui avait déjà paru deux fois; je les ai reproduits sur ce papier. J'ai parcouru toute la propriété sans trouver d'autres traces de l'individu; ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, malgré tout, il a dû rester, car le lendemain matin, lorsque j'examinai la même porte, j'y trouvai une nouvelle ligne de bonshommes sous la précédente.

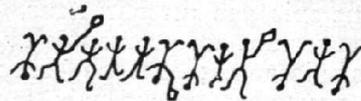
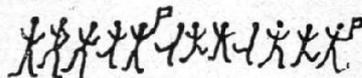
— Avez-vous aussi ce nouveau dessin?

Oui; il est très court, mais j'en ai pris une copie que voici.

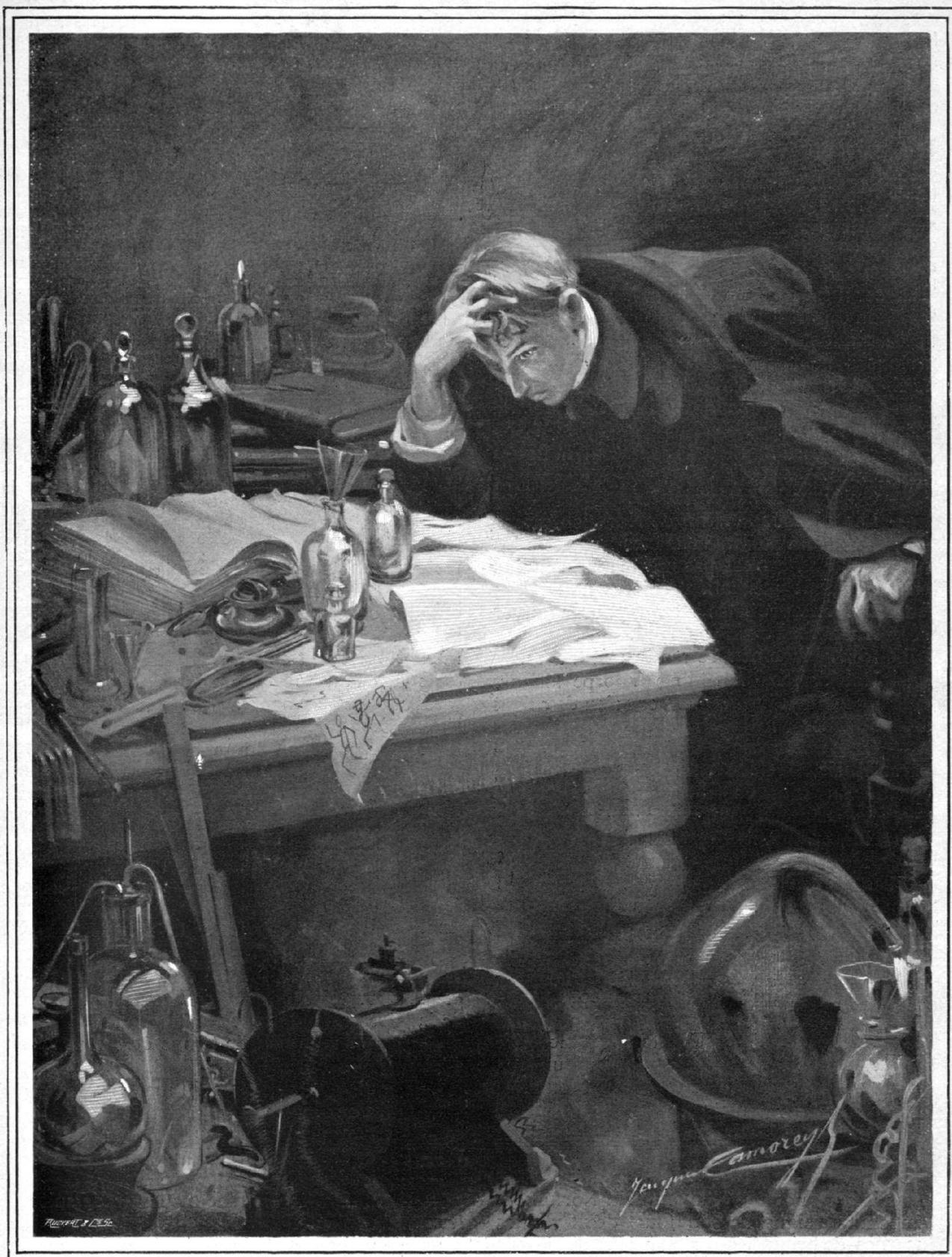
De nouveau, il retira un papier. La nouvelle danse avait cette forme :



Le large dos de Hilton Cubitt avait à peine disparu de la porte que mon ami se précipita vers la table, y étala les papiers sur lesquels étaient dessinés les petits personnages et se plongea dans des calculs inextricables. Je le contemplai pendant deux heures, couvrant de chiffres et de lettres des feuilles blanches; il était si absorbé dans son travail qu'il avait évidemment oublié ma présence. Parfois, quand il était sur la bonne voie, il se mettait à siffler et à chantonner tout en travaillant; à d'autres moments, il paraissait intrigué, son front se creusait de rides, ses yeux devenaient vagues. Enfin, il bondit de sa chaise en laissant échapper un cri de triomphe et se promena dans la pièce en se frottant les mains. Le soir du second jour arriva une lettre de Hilton Cubitt, tout était tranquille là-bas, mais, ce matin-là, il avait trouvé une longue inscription écrite sur le piédestal du cadran solaire. Il en adressait la copie ci-dessous :



Holmes se pencha quelques instants sur cette fresque bizarre et tout à coup se leva brusquement en poussant un cri de surprise et d'inquiétude. Ses traits dénotaient une angoisse poignante :



SHERLOCK HOLMES AU TRAVAIL

Holmes était assis depuis plusieurs heures silencieusement; son dos long et mince était courbé sur un bocal de chimie..... sa tête était penchée sur sa poitrine, et il représentait l'image d'un grand oiseau maigre au plumage gris, à la huppe noire. (Page 578, col. 1.)

— Nous avons laissé l'affaire aller assez loin ! dit-il. Y a-t-il un train qui puisse nous amener ce soir à North-Walsham ?

Je feuilletai l'indicateur ; le dernier venait de partir.

— Alors, nous déjeunerons de bonne heure et nous prendrons le premier demain matin. Notre présence là-bas est urgente. Ah ! voici le télégramme attendu !... Un instant, madame Hudson, il y aura peut-être une réponse. Non, tout est comme je pensais !... Ce messenger rend encore plus nécessaire notre présence là-bas, car il est indispensable de faire connaître à Hilton Cubitt dans quel guépier il est tombé.

Descendus en gare de North-Walsham, nous avions à peine indiqué où nous allions que le chef de gare se précipita vers nous.

— Vous êtes sans doute les détectives de Londres ? dit-il.

Un soupçon d'inquiétude passa sur la figure de Holmes.

— Qui vous le fait croire ?

— L'inspecteur Martin, de Norwich, vient de descendre. Au fait, vous êtes peut-être les médecins ? Elle n'est pas morte ou du moins elle ne l'était pas aux dernières nouvelles ; vous arriverez peut-être à temps pour la sauver et la conserver pour l'échafaud.

Le front de Holmes se rembrunit encore.

— Nous allons à Riding Thorpe Manor, dit-il, mais nous ne connaissons rien de ce qui a pu s'y passer !

— C'est une terrible affaire ! dit le chef de gare. M. Hilton Cubitt et sa femme ont reçu chacun un coup de feu. Elle l'a tué et s'est suicidée ensuite, disent ses domestiques. Il est mort, lui, et, quant à elle, son état est désespéré. Mon Dieu ! mon Dieu ! une des plus vieilles et des plus honorables familles du comté de Norfolk !

Sans perdre son temps en paroles inutiles, Holmes sauta dans une voiture et, pendant le trajet de sept milles, il garda un silence obstiné. Je l'ai rarement vu plus préoccupé. Il avait été inquiet pendant tout le voyage, et j'avais remarqué l'attention toute particulière qu'il avait apportée à la lecture des journaux du matin, mais, devant la réalisation soudaine de ses craintes, il resta absolument affaissé. Il s'était enfoncé sur son siège et demeurait abimé dans ses rêveries.

Enfin, la raie violette de la mer du Nord se détacha sur la côte verdoyante du Norfolk, et le cocher désigna de son fouet deux vieilles lucarnes de briques qui s'élevaient au-dessus d'un bouquet d'arbres.

— Voilà le manoir de Riding Thorpe, dit-il.

Comme nous approchions du portail, je remarquai, à côté de la pelouse du tennis, la

sombre maisonnette servant à abriter les outils et le cadran solaire posé sur le piédestal, qui avaient joué un rôle si étrange. Un petit homme tiré à quatre épingles, aux manières vives et alertes, à la moustache cirée, descendait d'un dog-cart. Il se présenta comme étant l'inspecteur Martin, de la police de Norfolk, et il parut très étonné quand il apprit le nom de mon ami.

— Le crime a été commis cette nuit à trois heures du matin, monsieur Holmes ; comment avez-vous pu l'apprendre à Londres et vous trouver ici en même temps que moi-même ?

— Je le prévoyais... et j'arrivais avec l'espoir de l'empêcher.

L'inspecteur Martin eut le bon sens de laisser mon ami agir à sa façon et se contenta de noter avec soin les résultats de l'enquête. Le médecin de la localité, veillard à cheveux blancs, venait précisément de quitter la chambre de M<sup>me</sup> Hilton Cubitt et déclara que ses blessures, tout en étant graves, n'entraîneraient pas fatalement la mort. La balle avait traversé le cerveau, et sans doute, la victime resterait longtemps avant de reprendre connaissance ; il n'osait, d'ailleurs, se prononcer et déclarer si on avait tiré sur elle, ou si elle-même s'était blessée. Le coup avait certainement été tiré de très près. On n'avait trouvé dans la chambre qu'un seul revolver dont deux balles seulement avaient servi. Quant à Hilton Cubitt, il avait eu le cœur traversé par le projectile, il était impossible de dire lequel des deux avait fait feu sur l'autre, car le revolver gisait à égale distance du mari et de la femme.

## LA SUBTILE ET ADMIRABLE ENQUÊTE DE L'ILLUSTRE SHERLOCK HOLMES.

— A-t-on dérangé le cadavre ? demanda Holmes.

— Nous n'avons touché qu'à la femme ; il était impossible, blessée comme elle l'était, de la laisser étendue sur le plancher.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici, docteur ?

— Depuis quatre heures du matin.

— Qui vous a envoyé chercher ?

— La femme de chambre, M<sup>me</sup> Saunders.

— Est-ce elle qui a donné l'alarme ?

— Elle et M<sup>me</sup> King, la cuisinière.

— Nous ferons bien de recueillir de suite leur déclaration.

Le vieux hall, aux lambris de chêne, aux fenêtres démesurées, ne tarda pas à présenter l'aspect d'un cabinet d'instruction. Holmes s'assit dans un antique fauteuil, ses yeux scrutateurs brillaient au milieu de sa figure

anxieuse. Je lisais dans son regard l'intention bien arrêtée de consacrer sa vie à l'éclaircissement de ce mystère, jusqu'au moment où il réussirait à venger la mort de notre client dont il n'avait pu sauvegarder l'existence. L'inspecteur Martin, le vieux médecin à cheveux blancs, moi-même et un solide policeman du village composaient ce groupe étrange.

Les deux femmes firent leur récit avec clarté, elles avaient été réveillées au milieu de leur sommeil, par le bruit d'un coup de feu, suivi, une minute après, d'un deuxième. Elles couchaient dans deux chambres distinctes se communiquant; M<sup>me</sup> King s'était précipitée chez sa compagne; toutes deux étaient descendues ensemble. La porte du cabinet de travail était ouverte et une bougie allumée se trouvait sur la table. Leur maître était étendu au milieu de la pièce, la face contre terre: il était mort. Près de la fenêtre, était allongée sa femme la tête contre le mur; sa blessure était horrible à voir; tout un côté de la tête était couvert de sang! Elle respirait péniblement et était incapable de proférer une parole. Le corridor et la pièce étaient remplis de fumée et de l'odeur de la poudre. La fenêtre était certainement fermée; sur ce point, les deux femmes étaient très énergiques. Elles avaient aussitôt fait prévenir le médecin et la police, puis, avec l'aide du groom et du garçon d'écurie, elles avaient transporté leur maîtresse dans sa chambre où les deux époux avaient, pendant la nuit, partagé le même lit. M<sup>me</sup> Cubitt était vêtue de sa robe, son mari n'avait que sa robe de chambre par-dessus ses vêtements de nuit. Rien n'avait été dérangé dans le cabinet de travail. Elles n'avaient jamais soupçonné une cause de dissentiment entre le mari et la femme et considéraient le ménage comme très uni.

Tels étaient les faits établis par les témoignages des domestiques. De plus, il résultait de leurs déclarations à l'inspecteur Martin que les portes étaient fermées à l'intérieur et que personne n'avait pu s'enfuir de la maison. Elles avaient enfin affirmé, à Holmes, qu'elles avaient senti l'odeur de la poudre dès le moment où, ayant quitté leurs chambres, elles étaient arrivées sur le palier.

— J'attire votre attention tout spécialement sur ce détail, dit Holmes en s'adressant à son collègue officiel, et maintenant, c'est le moment, à mon avis, de commencer l'examen minutieux de l'appartement.

Le cabinet de travail était une petite pièce garnie, sur trois de ses faces, d'une bibliothèque; un bureau se trouvait en face d'une fenêtre donnant sur le jardin. Notre attention

fut d'abord attirée par le cadavre du malheureux Hilton Cubitt, étendu sur le sol. Le meurtrier devait lui faire face au moment où il avait tiré, car le projectile, après avoir traversé le cœur, n'était pas sorti. La mort avait dû être instantanée; aucune marque de poudre ne se voyait sur ses mains ou sur sa robe de chambre, tandis que, d'après l'examen médical, la femme en avait quelques traces sur la figure, mais aucune cependant sur les mains.

— Cette différence est sans importance, dit Holmes, tandis que le contraire pourrait tout expliquer. A moins d'un défaut dans la fabrication de la cartouche, qui ait pour effet de projeter la poudre en arrière, on peut faire feu à différentes reprises sans en porter la marque. Vous pouvez, maintenant, je pense faire enlever le cadavre. Vous n'avez pas extrait la balle reçue par la jeune femme, n'est-ce pas, docteur?

— Non; avant qu'on puisse le faire, il faudra une sérieuse opération. Voyez, il y a encore quatre cartouches dans le revolver, deux seulement ont été tirées, et comme il y a deux victimes, cela fait bien le compte.

— On le dirait tout au moins, dit Holmes, mais comment expliquerez-vous cette troisième balle qui a manifestement frappé dans cette fenêtre?

### IL Y AVAIT UN TROISIÈME ACTEUR AU DRAME DE LA NUIT.

Il s'était tout à coup détourné, et son doigt effilé désignait un trou qui avait traversé la fenêtre à quelques pouces du bas.

— Pardieu! s'écria l'inspecteur, comment avez-vous vu cela?

— Uniquement parce que je l'ai cherché!

— C'est merveilleux! dit le médecin, vous êtes dans le vrai, monsieur. Si un troisième coup a été tiré, c'est qu'une troisième personne devait se trouver là. Mais laquelle? Et comment a-t-elle pu s'enfuir?

— Voilà le problème que nous avons à résoudre, dit Sherlock Holmes. Vous vous rappelez, inspecteur Martin, que les domestiques ont affirmé avoir senti l'odeur de la poudre en sortant de leur chambre, et que j'ai fait une remarque sur l'importance réelle de ce détail?

— Oui, monsieur, mais j'avoue que je ne la voyais pas.

— Eh bien, je voulais dire qu'au moment où les coups de feu ont été tirés, la fenêtre et la porte de l'appartement étaient ouvertes, sans quoi l'odeur de la poudre ne se fût pas répandue aussi rapidement dans la maison; pour cela, il fallait un courant d'air. Mais la

porte et la fenêtre ne sont, à mon avis, restées ouvertes que très peu de temps

— Comment le prouver?

— Parce que la bougie n'a pas coulé.

— Étonnant! s'écria l'inspecteur, étonnant!

— Étant donc certain que la fenêtre était ouverte au moment du drame, je me suis dit qu'un troisième personnage devait être mêlé à l'affaire, qu'il avait dû se tenir à l'extérieur, tirer à travers la fenêtre ouverte. Un coup de feu, dirigé de l'intérieur sur cette personne, avait donc pu faire un trou à la fenêtre. J'ai regardé et j'ai constaté que mes prévisions étaient justes.

— Mais comment la fenêtre a-t-elle été trouvée fermée à l'intérieur?

— La première idée de la femme aura été sans nul doute de la fermer; mais que vois-je?

Sur le bureau était posé un élégant sac à main en peau de crocodile avec une montre en argent. Holmes l'ouvrit et en sortit le contenu. Il y avait vingt billets de la Banque d'Angleterre de cinquante livres sterling chacun, liassés par une bande de caoutchouc.

— Il faut saisir cet objet comme pièce à conviction, dit Holmes en tendant le sac et les billets à l'inspecteur. Et maintenant, essayons de faire la lumière sur cette troisième cartouche qui, évidemment, d'après l'aspect du bois de la fenêtre, a été tirée de l'intérieur. Je voudrais bien entendre à nouveau M<sup>me</sup> King, la cuisinière.

— Vous avez déclaré, dit-il en s'adressant à celle-ci, que vous avez été réveillée par le bruit d'une violente détonation. Voulez-vous dire par là que la première entendue par vous était plus forte que la seconde?

— Il m'est difficile de préciser car j'ai été réveillée en sursaut, mais cette détonation m'a paru très forte.

— Ne pensez-vous pas que c'était comme deux coups de feu tirés simultanément!

— Je ne pourrais l'affirmer.

— Cela devait être pourtant... L'examen de cette pièce nous a donné tout ce que nous avions à recueillir; si vous voulez bien, inspecteur Martin, nous allons nous rendre dans le jardin pour voir si nous pouvons y découvrir quelque indice nouveau.

Une plate-bande s'étendait sous la fenêtre du cabinet. Nous jetâmes tous une exclamation en approchant. Les fleurs avaient été piétinées, et le terreau était couvert de larges empreintes d'un pied d'homme, à l'extrémité particulièrement longue et effilée. Holmes fouilla le gazon et le feuillage comme un chien qui guette un oiseau blessé. Tout à coup il poussa un cri de satisfaction et ramassa un petit cylindre de cuivre.

— Je le pensais bien! dit-il. Le revolver avait un éjecteur et voici une troisième cartouche. Je crois cette fois, inspecteur Martin, que nos recherches sont complètes.

La figure de celui-ci dénotait une immense stupéfaction des découvertes successives faites de main de maître par Holmes. Au commencement, il avait montré quelque velléité de mettre en avant sa position officielle, mais il était désormais rempli d'admiration et prêt à suivre, à la lettre, toutes les instructions que Holmes voudrait bien lui donner.

— Tout d'abord, je désire savoir s'il y a dans les environs une auberge du nom d'Elrige?

Les domestiques furent questionnés sur ce point; aucun d'entre eux n'en avait entendu parler. Seul, le garçon d'écurie se rappela qu'un fermier de ce nom habitait à quelques milles dans la direction d'East Ruston.

— Est-ce une ferme isolée?

— Oui, très isolée, monsieur.

— Peut-être n'a-t-on pas encore entendu parler des événements de cette nuit!

— C'est possible, monsieur!

Holmes réfléchit un instant, puis un sourire étrange glissa sur ses lèvres.

— Sellez un cheval, mon garçon, dit-il, vous allez porter un mot à cette ferme.

Il tira de sa poche les papiers sur lesquels étaient dessinés les bonshommes dansant, et il les plaça en face de lui sur le bureau où il se mit à écrire. Enfin, il donna au garçon d'écurie une note, en lui recommandant de la remettre en mains propres et surtout de ne répondre à aucune des questions qui pourraient lui être posées. Je vis l'enveloppe de la lettre écrite en caractères très irréguliers ne ressemblant en rien à l'écriture si précise de Holmes. Elle était adressée à M. Abe Slaney, ferme Elrige, East Ruston, Norfolk.

— Je pense, observa Holmes à M. Martin, que vous ferez bien de demander une escorte par télégramme, car, si mes prévisions sont exactes, vous aurez un individu fort dangereux à conduire à la prison du comté.

Quand le jeune homme fut parti avec la note, Sherlock Holmes monta au salon en déclarant que sa tâche était terminée, et que nous n'avions plus qu'à nous distraire en attendant le dénouement. Le docteur était parti voir ses malades, et je restai seul avec Holmes et l'inspecteur.

— Je vais pouvoir, j'espère, vous faire passer une heure d'une manière aussi intéressante qu'instructive, dit Holmes, s'asseyant près de la table et plaçant devant lui les dessins des bonshommes. Pour vous, inspecteur, je dois d'abord vous faire part des circonstances toutes particulières dans lesquelles

M. Hilton Cubitt est venu me rendre visite à Baker Street.

Il raconta brièvement les faits.

— J'ai ici, devant moi, continua-t-il, ces élucubrations extraordinaires qui pourraient faire sourire, si elles n'avaient pas été le prélude de cet horrible drame. Je suis très au courant de toutes les sortes d'écritures secrètes. L'objectif de ceux qui ont inventé ce système était sans doute d'empêcher de croire qu'il s'appliquait à un message, et de faire plutôt supposer que ces signes étaient seulement des dessins faits par des enfants. Supposant toutefois qu'ils se rapportaient aux lettres d'un alphabet, j'appliquai les règles qui permettent de déchiffrer les écritures secrètes et la solution ne fut pas difficile.

**C**OMMENT ON DÉCHIFFRE UNE MYSTÉRIEUSE ÉCRITURE. — UNE AMUSANTE LEÇON.

Le premier message qui me fut soumis était tellement court qu'il me fut impossible de trouver autre chose que la signification du signe :



Comme vous le savez, la lettre E est la plus fréquemment employée de l'alphabet anglais, et sa prédominance est tellement marquée qu'on la trouve dans les phrases les plus courtes ; or, sur les quinze signes qui composaient le premier message, cinq étaient semblables ; il était donc raisonnable de conclure qu'ils correspondaient à la lettre E. Il est vrai que tantôt le signe portait un drapeau, tantôt, il n'en portait pas ; mais, à la manière dont les drapeaux étaient disposés, je me doutai qu'ils n'étaient employés uniquement que pour diviser les mots dans les phrases. J'émis donc cette hypothèse que la lettre E était représentée par le signe :



C'était là la grosse difficulté. Après E, l'ordre d'emploi des lettres est peu marqué en anglais et la prédominance de certaines lettres qui apparaît dans une page entière, peut être absolument modifiée dans une courte phrase. D'ordinaire, l'ordre d'emploi des lettres est par ordre numérique, le suivant : T.A.O.I.N.S. H.R.D et L, mais T.A.O et I peuvent être mises sur le même pied. C'eût été un travail trop long d'essayer chaque combinaison jusqu'à la solution. J'attendis donc une autre épreuve. A sa seconde visite, M. Hilton Cubitt

me remit deux petites phrases, puis un message qui, ne contenant pas de drapeau, me sembla être un mot unique.

La difficulté n'était pas encore vaincue. Une idée heureuse me permit de découvrir d'autres lettres. Je pensai que ces demandes devaient venir de quelqu'un ayant eu autrefois des rapports d'intimité avec la jeune femme et que, par conséquent, si je découvrais un mot ayant deux E séparés par un groupe de trois lettres, ce mot pourrait correspondre au mot « Elsie », prénom de la jeune femme. Je trouvai que cette combinaison terminait la phrase dans trois espèces différentes.

Dès lors, mon travail était facilité. A l'aide de réflexions psychologiques autant que de déductions graphologiques, je découvris le mot *never* (jamais) et je fut bientôt en mesure de reconstituer le premier message :

AM HERE ABE SLANEY (1).

J'avais obtenu un tel nombre de lettres que je pouvais espérer découvrir le second message, qui, avec mes découvertes précédentes, donnait le résultat suivant :

A. ELRI.ES. (2)

La phrase ne pouvait présenter de sens qu'avec un T et un G qui manquaient (2), et je pensai que c'était là le nom soit de l'auberge, soit de la maison où était descendu le correspondant inconnu.

L'inspecteur Martin et moi avions écouté avec le plus vif intérêt le récit des résultats surprenants obtenus par mon ami, malgré de telles difficultés.

— Et alors, que faites-vous, demanda l'inspecteur.

— J'avais toute raison de croire que *Abe Slaney* était un Américain, puisque *Abe* est une contraction américaine du mot « Abel », et qu'une lettre portant le timbre de ce pays avait été le point de départ de toute l'affaire. Les allusions de la jeune femme à son passé, son manque de confiance envers son mari, tout semblait confirmer cette hypothèse. Je télégraphiai donc à mon ami Wilson Hargreaves, de la police à New-York, qui s'est parfois servi de mes connaissances en matière de crimes. Je lui demandai si le nom *Abe Slaney* lui était connu. Voici sa dépêche : « Le gredin le plus dangereux de Chicago. » Le soir même, où je recevais cette réponse, Hilton Cubitt m'adressa le dernier message de Slaney.

L'addition d'un P et d'un D compléta le

(1) Suis ici, *Abe Slaney* (*Abe Slaney est le nom du signataire*).

(2) Chez Elriges (*Note du traducteur*).

message sur lequel on pouvait lire la phrase suivante :

ELSIE. RE. ARE TO MEET THY GO. (1)

Ceci m'attestait que le gredin avait passé de la persuasion aux menaces et, connaissant les bandits de Chicago, je compris qu'il ne tarderait pas à les mettre à exécution. Je partis tout de suite pour Norfolk avec mon collègue et ami le Dr Watson ; mais, malheureusement, le crime avait été commis.

— Mais l'assassin ? fit l'inspecteur.

— Tenez, dit Holmes, le voilà précisément qui monte l'avenue.

**L'**ASSASSIN, PRIS AU PIÈGE, RACONTE LA MYSTÉRIEUSE HISTOIRE D'ELSIE PATRICK.

Un homme, en effet, se dirigeait vivement vers la porte. Il était grand et beau ; son teint était bronzé, il était vêtu d'un complet en flanelle grise et coiffé d'un chapeau de panama, portait une barbe noire embroussaillée sous un grand nez aquilin.

Nous attendîmes en silence pendant une minute — une de celles qui font époque dans une existence. — Enfin, la porte s'ouvrit et l'homme entra. En un instant Holmes lui appuya sur la tempe un revolver et Martin emprisonna ses poignets dans les menottes. Ce fut fait avec tant de rapidité et d'adresse que l'individu fut mis hors d'état de nuire avant même qu'il se fût rendu compte de ce qui se passait. Ses yeux noirs lançaient, sur chacun de nous, des regards furieux, puis il se mit à rire bruyamment.

— Eh bien, messieurs, vous l'emportez ! Je me suis attaqué à plus fort que moi. Je venais ici pour répondre à une lettre de M<sup>me</sup> Hilton Cubitt. Ce n'est pas elle, n'est-ce pas, qui m'a tendu ce piège ?

— M<sup>me</sup> Hilton Cubitt est gravement blessée et elle est aux portes de la mort.

L'homme laissa échapper un cri de douleur qui retentit dans toute la maison.

— Alors, s'écria-t-il, qui donc, m'a écrit ce billet ?

Et il le lança sur la table.

— Moi, dans le but de vous faire venir ici !

— Vous l'avez écrit ? Mais personne sur terre, à part la bande du *Joint*, ne connaît le secret des hommes qui dansent. Comment avez-vous pu l'écrire ?

— Ce qu'un homme peut inventer, un autre homme peut le découvrir, dit Holmes. Savez-vous qu'on a fortement soupçonné M<sup>me</sup> Hilton Cubitt de l'assassinat de son mari, et que c'est seulement ma présence ici qui a

(1) Elsie prépare-toi à paraître devant Dieu ! (Note du traducteur).

pu la sauver ? Le moins que vous lui devez, c'est d'établir, à la face de tous, qu'elle n'est en rien responsable, directement ou indirectement, de cette fin tragique.

— Je ne demande pas mieux ! dit l'Américain. Tout d'abord, je dois vous dire que j'ai connu cette jeune femme quand elle était encore enfant.

Nous formions, à Chicago, une bande de sept malfaiteurs, et le père d'Elsie était notre chef. Ce fut lui qui inventa cette écriture qui pouvait passer pour un gribouillage d'enfant si l'on n'en avait pas la clef. Elsie fut initiée à notre vie, mais ne put la supporter ; comme elle avait quelque argent gagné honnêtement, elle prit la fuite et vint à Londres. On l'avait fiancée avec moi : elle m'aurait sans doute épousé si j'avais consenti à changer de profession, car elle ne voulait avoir aucun rapport avec notre bande. Ce fut seulement après son mariage que je découvris le lieu de sa retraite, je lui écrivis et ne reçus aucune réponse. Alors je partis et, comme elle n'avait pas fait attention à mes lettres, je plaçai des messages là où elle ne pouvait manquer de les voir.

Voilà un mois que je suis ici. J'ai vécu là-bas dans cette ferme où j'avais une chambre au rez-de-chaussée et pouvais ainsi m'absenter la nuit sans que personne le sût. J'ai fait l'impossible pour enlever Elsie. Je savais qu'elle lisait mes messages, car une fois, elle écrivit une réponse au-dessous de l'un deux. La colère m'emporta et je commençai à la menacer. Elle m'écrivit alors une lettre me suppliant de partir. Elle ajouta qu'elle descendrait à trois heures du matin pendant le sommeil de son mari, pour me parler par la fenêtre, si je consentais ensuite à la laisser en paix. Elle vint donc et apporta avec elle de l'argent, qu'elle voulut m'offrir. Je devins fou ; je lui saisis le bras et j'essayai de l'attirer à travers la fenêtre. A ce moment, son mari entra, un revolver à la main. Il tira et me manqua, je ripostai aussitôt et il tomba. Je m'enfuis à travers le jardin, et, comme je partais, j'entendis la fenêtre qui se ferma derrière moi. Voilà la pure vérité, messieurs, toute la vérité.

Un cab était arrivé pendant le récit de l'Américain. Deux policemen en uniforme se trouvaient à l'intérieur. L'inspecteur Martin se leva et posa la main sur l'épaule de son prisonnier :

— Il est temps de partir, dit-il.

L'Américain Abe Slaney fut condamné à mort à la session des assises de l'hiver, à Norwich ; mais sa peine fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

CONAN DOYLE.



INTERVIEW DE LA PRINCESSE DE COBOURG, PAR SÉVERINE

*C'est dans le salon d'un grand hôtel de Paris, où elle s'est installée après son évasion, que S. A. la Princesse de Cobourg a été interviewée, au nom de "Je sais tout", par M<sup>me</sup> Séverine*

## Je sais tout interviewe S. A. la Princesse de Cobourg

**La Princesse Louise de Cobourg, fille du roi des Belges, qui fut internée, comme folle, sur l'ordre de son mari, et qu'une commission de célébrités médicales vient de déclarer saine d'esprit, donne elle-même pour la première fois à notre éminente collaboratrice Séverine, un récit exact de ses malheurs et de son évasion** ❧ ❧



La science française a prononcé sur le cas de l'Altesse qui vint, fugitive, se mettre sous la protection de Paris, sous l'égide de la compassion universelle, après six années de réclusion parmi les fous.

S'en souvient-on? De l'aventure, d'abord. La rencontre au Prater : « Elle », en son été, isolée, sans tendresse parmi toutes les adulations, et triste infiniment sous le voile du sourire; « Lui », mûri avant l'âge, sérieux et passionné, portant le cœur d'un paladin d'autrefois sous

l'uniforme d'un lieutenant d'aujourd'hui, et dédaigneux des frivoles amours. Le cheval indompté, et que le cavalier mâte, croise le landau princier. Un doux visage se tourne, le jeune homme lève les yeux, un regard s'échange — et c'en est fait d'« Eux » pour jamais!

Si le dénouement tarde, par scrupules de conscience, habitude de la vertu, frayeur d'orienter l'autre vers les destins tragiques, il survient cependant... Résultat : la fuite à Nice, le duel du comte avec le prince (où le premier très fort aux armes, commence, au

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.



LA VILLA DE LINDENHOF, OÙ LA PRINCESSE FUT INTERNÉE

*C'est dans cette villa que la princesse Louise fut condamnée à vivre, entre un médecin et une gouvernante, chargés de la surveiller; il lui était interdit de recevoir des visites, de correspondre avec les gens qui s'intéressaient à elle, de sortir sans être accompagnée, espionnée. Nous la voyons sur cette photographie, au milieu entre ses deux gardiens.*

pistolet, par tirer en l'air; puis, au sabre, ménage ostensiblement l'adversaire; pour en finir l'égratigne à la main — d'où accroissement de haine) l'accusation d'avoir fait de fausses traites, qui devait entraîner, et entraîne en effet, le retour des fugitifs, brûlant de confondre la calomnie... et, alors, le piège se refermant sur les naïfs : Geza Mattachich dégradé, jeté dans un cachot, Louise de Cobourg réputée folle et internée.

Six ans, six siècles de silence! Par-ci, par-là, une petite note officieuse dans les journaux, pour annoncer des adoucissements au sort de l'un, pour déplorer que ne s'améliorât pas la santé de l'autre...

Ensuite, comme un coup de foudre, la nouvelle de l'évasion : gracié, le chevalier fidèle, après deux ans de guet, délivrant la princesse captive; tous deux arrivant à Paris pour y trouver asile; Louise de Cobourg réclamant, obtenant de la Cour de Vienne de soumettre sa raison à l'examen d'arbitres choisis parmi nos aliénistes les plus éminents.

Or, la voici libre officiellement, délivrée de toute crainte, affranchie de l'atroce cauchemar qui pesa sur elle d'un poids si lourd — et si longtemps!

Il n'est au pouvoir de personne (et c'est bien là ce qui fait la gravité du crime) de lui rendre la période de jeunesse perdue irrémédiablement. Nulle compensation morale ou matérielle, aucune revanche, aucun dédommagement, ne sauraient prévaloir contre l'irréparable... On l'a frustrée d'une part de sa vie, peut-être la plus précieuse.

Quelle impression en peut-elle ressentir? Quelles réminiscences, quels espoirs, quelles rancunes, peuvent agiter ce cœur meurtri, emplir ce cerveau tant surmené, tant discuté, de leurs confuses et contradictoires hantises? Justifie-t-elle, en quoi que ce soit, les rapports des docteurs autrichiens, allemands, et du chirurgien-major belge — un médecin militaire — qui émirent, à son propos, de si abracadabrantes réflexions? Nie-t-elle toujours avoir possédé, en la personne de Philippe de Cobourg « les bases d'une heureuse vie de famille »? Continue-t-elle à donner cette preuve péremptoire d'aliénation de « considérer son internement comme une grande injustice »? S'obstine-t-elle encore, à ne point reconnaître que n'avoir pas la mémoire des dates, lire les journaux « s'occuper de littérature » c'est témoigner de débilité cérébrale, « s'amuser à des futilités,



le salon quelconque où la fille aînée du roi des Belges a réfugié tout ce qui reste de sa grande situation et de sa haute fortune.

Ce qui m'y frappe, tout d'abord, c'est la profusion de fleurs qui dissimule l'indigence luxueuse, l'impersonnalité des logis de passage. Une énorme touffe de gui enrubanné, souhait de Noël, se mêle aux pendeloques du lustre. Sur le guéridon de milieu, des lilas, des boules de neige, font touffe, dans une vaste jardinière. Sur la con-



**NE CRIE PAS! SOIS BIEN SAGE!**

*Toutes les nuits, Kiki jappait à la moindre alerte. Mais, le soir de l'évasion, la princesse Louise lui dit : « Ne crie pas, ne remue pas, sois bien sage! Sans ça tu me ferais du mal! » Et Kiki ne bougea pas. (Page 594.)*

sans faire quoi que ce soit de sérieux »? Enfin continue-t-elle à « manquer d'intelligence », suivant l'expression des arbitres, en se dérochant à partager leur enthousiasme pour le prince, leur maître, dont les vertus et la munificence les emplissaient, eux, d'admiration?

Pour le savoir, il n'était que d'aller à elle, d'apprendre de sa bouche la vérité sur les faits et sur ses sentiments. J'ai donc demandé audience à M<sup>me</sup> la princesse Louise de Cobourg.

Et me voici à l'hôtel Westminster, dans

sole, sur la table de travail, séparées par espèces comme font les véritables amateurs, dans une foule de petits vases, des tulipes,

**AUX ÉCOUTES**

*Ainsi la princesse Louise demeura appuyée à la porte de sa chambre, écoutant ce qui venait de l'autre côté : la liberté ou une aggravation de malheur!*

des jacinthes, des myosotis, des anémones, mettent en résumé tout le printemps.

Il entre aussi, joyeux, vainqueur, par les deux fenêtres donnant sur la rue de la Paix. Brouhaha des voitures, caquet des passantes, heurt des harnais, glissement des autos, tout ce dont est composé le souffle du Paris élégant, monte, par ondes sonores ou murmurantes, bat de l'aile contre les vitres.

Et le soleil éclaire mille choses intimes, charmantes, auxquelles les lourdauds spécialistes de là-bas, qui en déduisent la démente, ne devaient certainement rien comprendre. Outre les branches de sapin, fixées au mur, dont l'odeur saine évoque la forêt, la montagne, et le large espace, outre la simple cage où deux inséparables se becquètent et gazouillent, outre les écharpes légères, les coussins disparates jetées par-ci, entassés par là, ce n'est, où que le regard se puisse poser, que portraits d'amis, puis souvenirs, bibelots d'actualité éphémère qui, ne livrant pas leur secret au profane, n'en sont que plus chers à l'initiée.

Ils représentent une heure de jadis, au temps de l'insouciance; ou quelque minute de trêve, en plein drame...

Les fonctionnaires scientifiques s'y méprisent solennellement, acceptèrent la légende de la princesse, jonchant de fleurs son parquet, pour leur chuchoter tout bas, comme Ophélie, ses doléances amoureuses; créèrent la légende de la princesse, « collectionnant des objets absolument sans valeur, par exemple des rognures de papier, des boîtes, enveloppes ».

Elle seule savait quelle main avait touché ces pauvres riens; devinait, par intuition, à quelle place, respectueusement, passionnément, s'était posée la bouche qui ne savait pas mentir et lui avait promis de la délivrer...

**L**A PRINCESSE LOUISE DE COBOURG EST UNE SENTIMENTALE ET UNE INDÉPENDANTE, ÉPRISE DES CHOSES D'ART.

Sur la table de travail, à droite, est une image d'homme jeune, mûri prématurément par la souffrance, puis une petite carte sous verre représentant deux gamines accoutrées à la mode de l'Empire — les deux princesses de Belgique, Louise et Stéphanie — en leur minuscule voiture; enfin, double médaillon dans un même cadre, une face de basset à longs poils, à longues oreilles, une face de bull-dog, des figures d'honnêtes chiens sans doute disparus.

L'ambiance n'est pas d'une mondaine, mais d'une sentimentale et d'une indépendante éprise de choses d'art. Une phrase d'un des fameux rapports me revient à l'esprit : « Presque toujours les soussignés trouvèrent

ses appartements encombrés de gravures, pièces de musique, livres et accessoires de toute espèce qui gisaient pêle-mêle, de sorte que ces appartements ressemblaient plutôt à un atelier d'artiste abandonné. »

Un atelier d'artiste! Fi, l'horreur! Comment soutenir encore que cette patricienne n'était pas folle?

Une porte, en angle avec la fenêtre de droite, s'ouvre : la princesse Louise apparaît. Elle est grande, de port réellement majestueux. Et cependant, sous l'aisance souveraine due à l'éducation, on la devine timide, rendue presque craintive par l'excès du malheur.

Ce qui charme, de prime abord, c'est la grâce hospitalière, confiante, de son accueil. Celle-là ne doit pas aimer à demi, et ne doit pas savoir haïr. La main qu'elle tend — la main délicieusement jolie, étroite et fine, aux ongles comme des bijoux — a l'étreinte nette et loyale, mais sans rudesse. La voix ne contient que des inflexions câlines ou mélancoliques, encore adoucies par l'accent natal, le parler tranquille des bords de la Seyne.

Le visage est long, comme l'affectionnaient les primitifs; une moue de bonté donne un attrait infini au sourire, qui découvre des dents éblouissantes. Les yeux mordorés, sont pailletés d'étincelles comme la pierre d'aventurine. Mais, plus que tout, ce qui attire l'attention et fixe la sympathie, c'est, dans l'opulente chevelure châtain cendré, les deux larges mèches blanches qui attestent le supplice.

Je pense à la noble déclaration d'Albert Sudekum, le député socialiste, qui la cacha dans sa demeure après avoir aidé à la fuite : « Faut-il qu'une femme soit abandonnée à une destinée cruelle, simplement parce qu'elle est princesse? Poser la question, c'est la résoudre. »

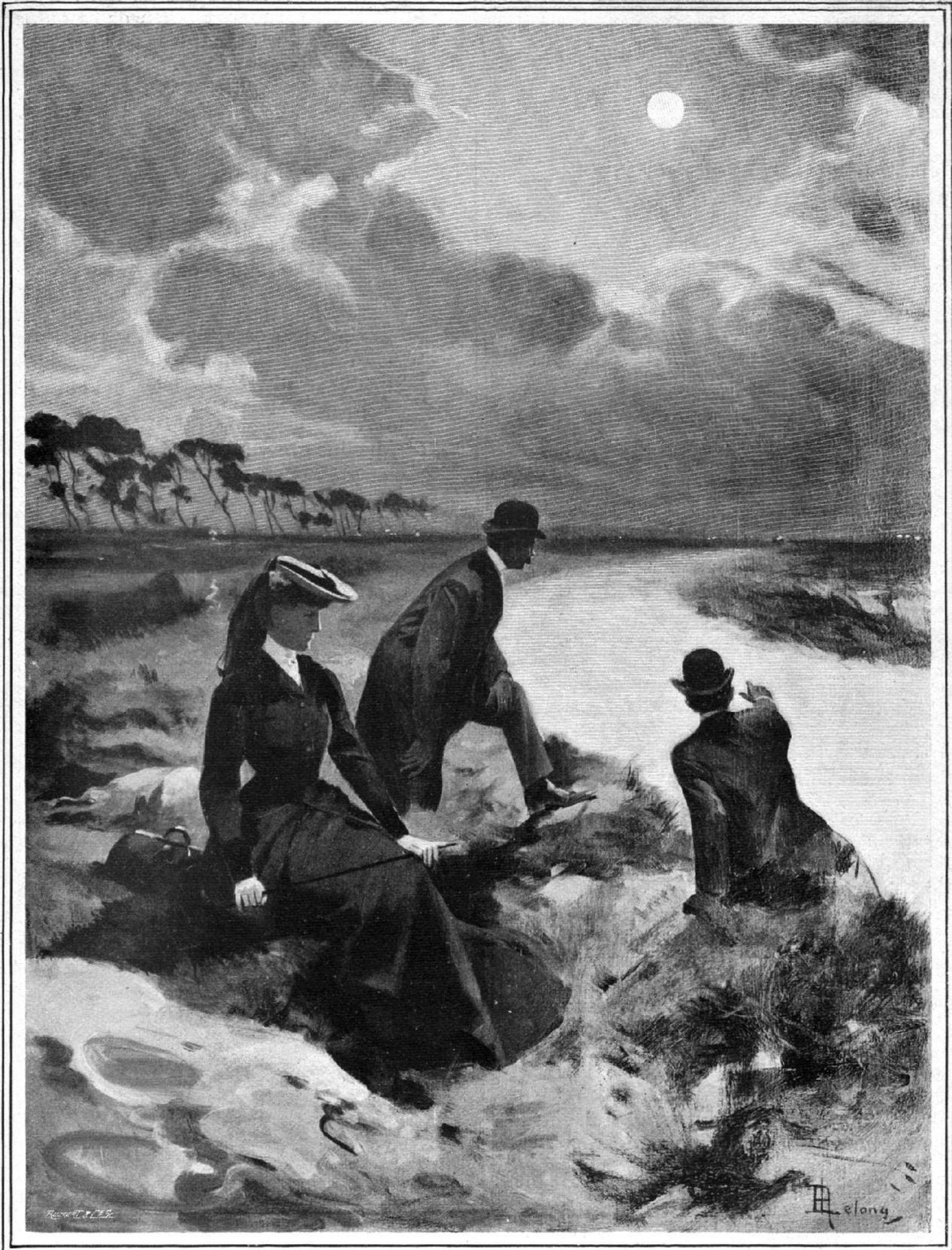
En effet, la politique n'a rien à voir en ceci. Il n'y faut envisager que la monstrueuse iniquité dont fut victime une créature humaine.

Et laquelle fut vraiment plus à plaindre? Ecoutez-la parler de son enfance :

— Notre mère, oui, était une sainte, quoique d'inexorable sévérité. Quant à notre père, nous ne le connaissions pour ainsi dire pas. Stéphanie et moi, chaque matin, nous pénétrions en cérémonie, dans sa chambre, pour lui baiser la main. A peine nous regardait-il... Si bien que, la porte refermée, nous nous sauvions à toutes jambes.

— Somme toute, Altesse, une triste jeunesse?

— Très triste. Aussi lorsque la reine Marie-Henriette me fiança à quinze ans, me maria à dix-sept au prince Ferdinand-Marie-Auguste-Raphaël-Philippe de Saxe-Cobourg et Gotha,



**LA FUITE DE LA PRINCESSE**

*Il faisait un clair de lune superbe, trop beau! on voyait comme en plein jour... Oh! cette station dans la nuit, la pensée d'être capturée de nouveau, rendue à l'enfer... (Page 595.)*



#### APRÈS LA LIBÉRATION

*La princesse Louise de Cobourg, dans cet hôtel parisien où elle s'est réfugiée, parmi les fleurs et les oiseaux qu'elle aime, passe une grande partie de son temps à écrire.*

petit-fils par sa mère, la princesse Clémentine, du roi Louis-Philippe, et frère du prince régnant de Bulgarie, ignorante au delà de ce qu'on peut imaginer des obligations matrimoniales, j'acceptai volontiers, encore qu'il eût atteint la trentaine, le compagnon d'existence qui s'offrait à moi.

— Et le lendemain?

— Le lendemain, tout était fini entre nous, moralement, du moins. Car, si sur les instances de ma mère, je renonçai à lutter contre la destinée, si j'ai à mon actif vingt années de résignation muette, de devoir subi, de fidélité conjugale, il n'en est pas moins vrai que mon impression première est demeurée ineffaçable. C'était l'incompatibilité absolue, en tout, pour tout.

— Le prince n'avait pas su se faire aimer?

— Ah ne profanez pas ce mot! Il ne saurait être prononcé en rien de ce qui le concerne, ni surtout en rien de ce qui nous concerne, lui et moi.

Elle reste songeuse un moment, absorbée. Ses doigts, d'un mouvement lent, égrènent comme à un chapelet, les perles de son sautoir. Puis elle reprend :

— L'amour! Peut-être s'est-il vengé... Pour m'étourdir, j'ai ri de lui : j'ai flirté. Comme auparavant du mariage, j'étais ignorante de la passion. J'aimais qu'on m'aimât, sans plus réfléchir, par divertissement. C'était un jeu cruel, je le conçois aujourd'hui. J'ai peut-être, à mon insu, fait du mal, causé des peines sincères. Je le regrette. Il a fallu que je fusse épurée à la flamme, moi aussi, pour prendre la vénération de l'amour...

Je n'ose l'interroger. Elle devine ma pensée, incline gravement sa belle tête lasse.

— Oui. Comme vous dites en France : à



#### LA PRINCESSE A PARIS

*Ou bien, elle lit les journaux. Ecrire! Lire! S'occuper de littérature. N'est-ce pas cela qui dénote aux yeux des aliénistes autrichiens la débilité cérébrale dont on l'accusa?*

la vie, à la mort!... Pour moi, le comte Geza Mattachich a tout risqué, a tout perdu : son titre, son grade, sa liberté, son honneur (cela

on y reviendra), sa fortune (son beau-père l'a déshérité). Pouvais-je lui répondre autre chose après quatre ans de séparation, quand nous

nous retrouvâmes au bois de Koswig, que : « Rien n'est changé? » Et, depuis, il m'a délivrée!

— Vous aviez beaucoup souffert, Altesse?

— Certes, autant qu'un être humain peut souffrir. J'ai eu le choix cependant, quand, à Agram, le 9 mai 1898, MM. les conseillers de gouvernement Bachrach et Hinterstoisser, assistés du chef de la police viennoise, me vinrent arracher de mon lit. Ou être reconnue saine d'esprit, et rentrer au palais, réintégrer le domicile conjugal; ou être déclarée folle, et s'en aller parmi les fous. J'ai préféré cela.

— Pourtant...

— Evidemment, ce fut horrible! La première nuit surtout, à Dœbling, j'entendais hurler les « agités »; et, la tête dans les mains, me serrant les tempes, je me répétais : « Attention! Il s'agit de garder ta raison intacte, toute ta raison!... » Sait-on que c'est par les journaux, uniquement, que j'appris la seconde union de ma sœur Stéphanie, et le mariage de ma fille?... Se doute-t-on, même faiblement, des pièges qui me furent tendus, des intrigues dont je fus l'objet, des ignominies dont nous fûmes victimes? Le docteur Pierson désintéressait de mon sort, par des mensonges, ma sœur Stéphanie. On allait dire au prisonnier, dans son cachot, que je me consolais avec le directeur de l'asile! On venait me dire, à moi, qu'il se consolait avec la femme d'un des fournisseurs de la prison, cette dévouée Maria Støger que voilà, qui a adouci la captivité du comte en lui parlant de moi, à la forteresse de Møellersdorff;



UNE VISION DE LA RUE DE LA PAIX

*Brouhaha des voitures, glissement des autos, tout ce dont est composé le souffle du Paris élégant, bat de l'aile contre les vitres au travers desquelles la Princesse aime à laisser errer sa vue et sa pensée.*

qui a contribué intelligemment et vaillamment à mon évasion, qui ne nous quittera plus, ni elle, ni son petit garçon.

Je regarde M<sup>me</sup> Støeger. Elle ne sait guère plus de dix mots français, mais entend son nom. Et ses yeux se fixent sur la princesse avec une véritable adoration.

— Bonne! fait-elle en joignant les mains, madame la Princesse, bonne, bonne!

Et cela semble aussi l'avis du chien Kiki, perdu dans les coussins, qui, de son museau frais, quémande une caresse.

## RÉCIT VÉCU.

— L'évasion? Oh! madame, si vous voulez me la conter vous-même! On a dit tant de choses inexactes.

— Hé bien! écoutez... J'avais été transférée de Dœbling (où l'on tua mon chien, « par erreur », le basset dont le portrait est là; où l'on me sépara de ma dame d'honneur, la comtesse Fugger, qui m'était attachée) à Pukersdorff; de Pukersdorff à Lindenhof, où je végétais sous l'autorité du docteur Pierson, sous l'espionnage de M<sup>lle</sup> de Gebauer. J'y étais environ depuis trois ans, quand le 10 ou 11 octobre 1902, pendant la promenade en voiture dans la forêt de Koswig, un cycliste nous croisa. C'était le comte Mattachich... Nous ne nous étions pas revus depuis le 9 mai 1898, jour de notre double arrestation. De saisissement, je faillis m'évanouir, et ce trouble n'échappa point à mes geôliers.

— Alors?

— Alors, leur surveillance, leurs menaces ne purent empêcher une seconde rencontre, à la même place, quelques jours plus tard, et une courte entrevue. Mais, dès cet instant, on redoubla de rigueur. Et près de deux ans s'écoulèrent encore sans que nous puissions nous rejoindre! Enfin, le 28 juillet 1904, à l'exposition de Dresde, dans une des salles, nous nous retrouvâmes face à face. En brèves ripostes, nous convinmes des moyens de correspondre, et d'un accord pour la fuite. C'est alors que je fus envoyée, non sans peine (car l'arrivée de Mattachich avait failli faire tout changer), aux bains d'Elster, au Wettiner-Hof.

— C'était utile?

— Indispensable! Lindenhof était trop surveillé. A la station thermale, plus de liberté régnait. Relative, bien entendu. Car, tous les soirs, j'étais enfermée à clef; et, un gardien était de permanence, toute la nuit, dans le couloir, devant ma porte. Mais on avait gagné le sommelier. Quand il apportait son plateau, par un imperceptible signe de l'index (on pouvait écou-

ter aux portes, ou guetter aux serrures) je l'avisais que, sur la table où il allait déposer sa charge, dans le *Figaro illustré*, il y avait une lettre à prendre. Sinon, c'était lui qui m'indiquait le dépôt fait, au même endroit, d'une missive à mon adresse. Or, le temps pressait, je devais repartir le 5 septembre. Enfin, un billet m'avisa, le 30 août, que c'était pour le soir.

— Quelle émotion!

— Bien pire que vous ne l'imaginez, car ce fut remis au lendemain. Et, le lendemain, voilà qu'ayant remarqué, sur la serrure de ma chambre, des traces de cire (nous avions pris l'empreinte pour faire faire une clef) on la changea, cette maudite serrure!

— Oh!

— C'était jouer de malheur! Mais il était écrit que nous réussirions. Un ami de Geza Mattachich, M. Joseph Weitzer, s'était implanté comme touriste, ouvertement, dans l'hôtel. Pour l'aider, ils n'étaient que le sommelier, un autre, de modestes gens: ceux-là seuls, toujours, eurent pitié de moi. Le comte et Marie Støeger, trop connus, agissaient au dehors. Le 31, je fais, comme d'habitude, une partie de tennis; je prétexte de me laver les cheveux et de faire la sieste, pour gagner les deux heures nécessaires à quelques petits préparatifs; je déjeune, impassible, avec la Gebauer; je m'habille tout de blanc, parce que j'ai le cœur en fête; je vais à la promenade, à la musique, puis au théâtre, entendre (que le hasard a donc de l'esprit!) *l'Enlèvement au sérail* de Mozart; à onze heures, je rentre, on soupe, je dis au revoir à tout le monde... et me voilà à une heure du matin, avec cette même robe, tenez, brune à broderies, ce petit sac, cette canne, ce manteau, appuyée ainsi contre la porte de ma chambre, et écoutant, éperdument, ce qui vient de l'autre côté: la liberté, ou une aggravation de malheur!

— Altesse, par grâce, ne bougez pas!

— Et pourquoi donc?

— Pour que l'un des magiciens qui collaborent à *Je sais tout*, M. Dampol, fixe cette réminiscence émouvante.

— Oh! Croyez-vous?

— Je le requiers instamment de votre obligeance.

— Alors je vais vous conter, entre temps, l'histoire de mon chien Kiki. Il est, comme ceux de sa race, assez volontiers indocile, exhubérant et tapageur. Et toutes les nuits, au moindre bruit, il jappait, donnait l'alerte. Mais il a partagé mes angoisses, c'est un camarade avisé et sûr. Je lui dis: « Il ne faut pas remuer ni crier. Reste-là bien sage, pauvre

ami. Sans ça, tu ferais du mal à maîtresse. Tu entends : bien sage! Sois tranquille, je te renverrai chercher. » Comme ça...

— Ne bougez plus, Altesse!

— Encore!

— C'est fini.

— Et Kiki non plus ne bougea pas! Une main gratta imperceptiblement au battant; la clef remaniée ouvrit, les gonds huilés tournèrent. « Retirez vos chaussures, Madame! » me souffla à l'oreille l'homme de peine. J'obéis. Je descendis, mes souliers à la main, tout l'étage. En bas, au rez-de-chaussée, dans une chambre, étaient réunis le comte, Weitzer, un troisième. On sauta par la croisée et l'on s'en fut à travers la campagne.

— La poignante aventure!

— Il faisait un clair de lune superbe, trop beau! On voyait comme en plein jour. Au rendez-vous fixé pour la voiture, que devait amener Maria Støeger, nous attendimes une heure. Oh!

cette station dans la nuit, la pensée d'être capturée de nouveau, rendue à l'enfer!

— C'eût été atroce!

— Cependant, je n'avais que peu d'inquiétude, je sentais que l'heure était venue... La

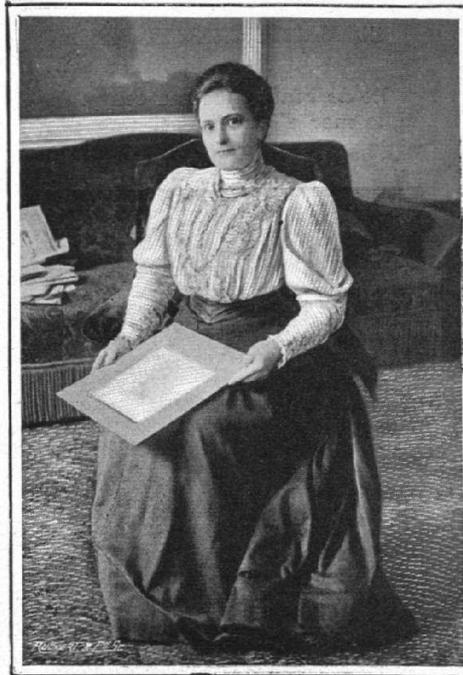
voiture arriva. On s'en fut déjeuner à Hof, en Bavière, de Hof à Banberg, de Banberg à Berlin, où le député socialiste Sudekum nous

donna asile quelques jours. Puis nous recourûmes à l'automobile pour gagner Magdebourg, Brunswick. Mais comment franchir la frontière, alors que signalés rigoureusement?... A Hildesheim, nous montâmes dans l'express de Paris, par Cologne et Verviers. Les deux conducteurs de train ne s'y trompèrent pas. Le Belge dit, avec un grand air de mystère et un bon rire : « Quelle histoire! Si le Roi savait ça! Mais c'est pas moi, bien sûr, qui irai le lui dire! » Le Français cligna de l'œil, malin, la physionomie entendue, et murmura confidentiellement : « Je sais qui est là, je l'ai bien reconnue! Mais qu'elle dorme tranquille... Pauvre femme, elle a assez souffert! »

Dans la longue robe d'intérieur, toute blanche, qu'elle est allée revêtir, la princesse se penche pour embrasser le petit Støeger.

Et quelque chose de brillant, d'impalpable, choit, roule sur le front de l'enfant. Est-ce une larme, est-ce une goutte d'eau, tombée des frêles aigrettes du lilas?

SÉVERINE.



MARIA STØEGER, LA DÉVOUÉE DAME DE COMPAGNIE DE LA PRINCESSE

*C'est elle qui a aidé la Princesse dans sa fuite et lui a apporté le secours d'un de ces dévouements admirables que l'atlesse infortunée n'a trouvés que chez les simples.*



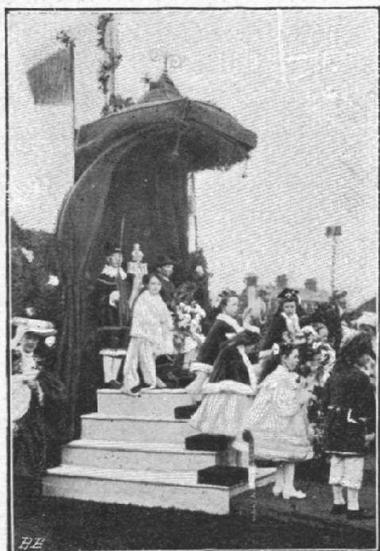
LE FIDÈLE KIKI

*Lequel ne quitte jamais sa maîtresse, l'a distraite pendant sa captivité, et ne l'a jamais trahie!*

## LE 1<sup>er</sup> MAI DANS LES PROVINCES ANGLAISES

Le May Day est une des fêtes populaires les plus chères au public anglais. Le premier jour du mois des fleurs, les enfants sont conduits à la campagne ou dans les parcs publics, et tout ce petit monde, sous la surveillance des maîtres d'école et des parents, rivalise de gaité et d'entrain.

Des danses ont lieu autour du *May Pole*, un mât très élevé, orné



*Une fête originale en Angleterre : la Reine de Mai (1<sup>er</sup> mai)*

de rubans et de guirlandes de verdure.

La Reine de Mai, titre qui échet cette année à Miss Elsie Cockram (à Kuntsford), est conduite solennellement sur un trône d'où elle assiste, entourée de sa cour, aux danses publiques et au défilé qui les suit.

## LES CONTROLEURS D'OMNIBUS

Une physionomie bien parisienne, celle du contrôleur d'omnibus, est sur le point de disparaître. Sur deux lignes déjà des essais ont été faits pour la suppression de cet emploi.

Les conducteurs assumeront désormais la tâche de la recette, sans contrôle.

## UN PARLEMENT EN PLEIN AIR

L'île de Man, située au centre de la mer d'Islande, est une des régions les plus pittoresques de

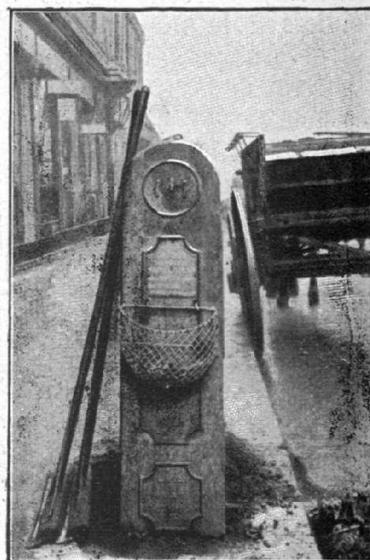


*Une physionomie parisienne qui va disparaître : le contrôleur d'omnibus*

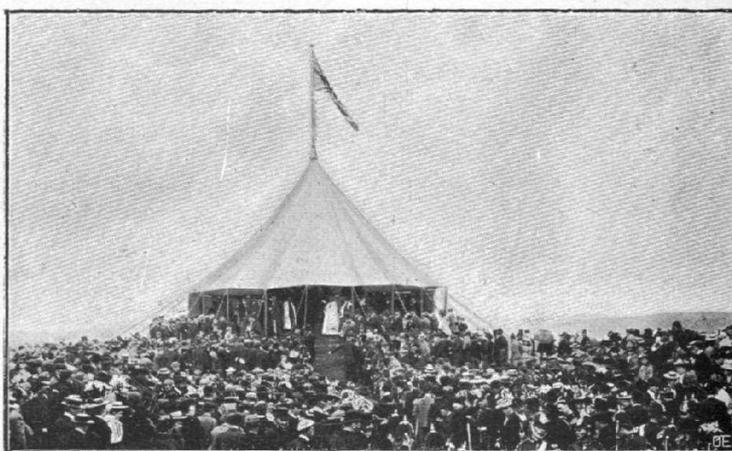
l'Europe, tant pour ses sites merveilleux que pour les vieilles coutumes de ses habitants, presque tous de pure race celtique.

On ignore généralement que les Manxois ne font partie de l'empire britannique qu'à un titre nominal. Ils ne sont pas représentés au Parlement de Westminster, ne sont pas soumis à l'impôt et se gouvernent eux-mêmes. Ils ont un parlement qui est bien le plus petit de l'Europe et du monde.

Cette assemblée, appelée la Cour de Tynwald, se réunit une fois l'an pour promulguer les lois nouvelles. Cette unique séance se tient



*Système employé à Londres pour éviter les accidents causés par les épluchures de fruits.*



*Séance annuelle du Parlement en plein air de l'île de Man*

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

sur un tertre artificiel, construit avec de la terre fournie par les douze paroisses de l'île.



M. Clémentel, ministre des Colonies, à l'inauguration du nouvel hôpital de Villefranche (2 mai).

#### CONTRE LA FACHEUSE GLISSADE

En France, à Paris surtout, l'écorce d'orange, négligemment éparpillée par petits morceaux sur les trottoirs, est un des ennemis que redoute le piéton affairé.

Plus pratiques que nous, plus soucieux de l'intérêt général, les Londonniens ont adopté depuis longtemps un système que nous ne pouvons que recommander chaudement à nos municipalités françaises.

Aux carrefours les plus fréquentés de la capitale anglaise se dressent des bornes de bronze munies, à hauteur d'hommes, de filets métalliques où le passant est

invité à déposer les épiluchures de fruit au lieu de les laisser tomber sur les dalles des trottoirs.

#### M. CLÉMENTEL A VILLEFRANCHE

Le 2 mai, M. Clémentel, ministre des Colonies, a inauguré le le nouvel hôpital mixte de Villefranche, un des plus magnifiques monuments de ce genre qui aient été construits. Il a inauguré à Mongins un monument à la mémoire du commandant Lamy, tué au Tchad en 1900.

#### NOUVELLE APPLICATION DU TELEPHONE

Dans la première semaine de mai, la police londonnienne a procédé à un essai intéressant. Des guérites à téléphone ont été installées sur plusieurs points de la capitale, mais surtout dans les quartiers déserts et dans le voisinage des grands parcs.

L'accès de ces cabines est public. Quiconque croit utile de recourir aux services de la police, soit pour annoncer un grave accident, soit pour faire arrêter un malfaiteur, pénètre dans la guérite et se met en communication avec le poste le plus voisin. Cinq minutes ne se sont pas écoulées que plusieurs agents sont sur les lieux.

C'est un premier essai. Avant peu, chaque carrefour important dans les faubourgs londonniens, et même dans la banlieue, sera pourvu d'un édicule semblable.

#### LA CATASTROPHE DU BOULEVARD SÉBASTOPOL

Le 11 mai une formidable explosion a détruit la chaussée du boulevard Sébastopol sur une longueur de plus de 500 mètres. De

larges trous se creusèrent au milieu du trottoir. Dix minutes après les secours étaient organisés par les



Guérites à téléphone installées à Londres pour prévenir la police

pompiers et le service des ambulances. On tira des excavations béantes vingt personnes gravement blessées, vingt autres personnes ont reçu des contusions. Cette explosion est due au gaz.

Les travaux faits précédemment en vue du Métropolitain sont la cause de cet accident qui a motivé une enquête détaillée, la sécurité des voies de la capitale étant en jeu.

#### LES CONSEILS GÉNÉRAUX

Le 1<sup>er</sup> mai, s'est ouverte dans toute la France la session de Pâques des Conseils généraux.

Presque tous les Conseils ont émis des vœux concernant la discussion en cours à la Chambre, sur la séparation des Eglises et de l'Etat.



L'explosion du boulevard Sébastopol (11 mai)



Les pompiers et le personnel des ambulances coopérant au sauvetage des blessés



Sauzat, un des assassins de la rue Houdon (4 mai).

**LE CRIME DE LA RUE HOUDON**

Les nommés Nury, Sauzat, Thriot et Blandiot, dans la nuit du 3 au 4 mai, ont assassiné, 14, rue Houdon, la tenancière d'un petit débit sis à cet endroit. Ils ont tous trois été arrêtés. Un Anglais qui avait négocié 11.500 fr. de titres dérobés à la marchande sera jugé à Londres.

**LES ELECTIONS**

Le 14 mai, M. le docteur Castané, républicain radical, a été élu député de Valenciennes.

Le 21, M. Chautemps, député radical, a été élu sénateur de la Haute-Savoie; M. Vion, progressiste, a été élu député de Péronne.

**LE "FORT D'USSEAU"**

Un garde-chasse nommé Roy, du village d'Usseau près Châtellerault, qui était sous le coup d'un mandat d'amener pour tentative de meurtre, s'est enfermé le 6 mai dans sa maison, fusillant quiconque essayait d'approcher.

Il a successivement blessé grièvement un greffier, deux gendarmes et un sergent du 32<sup>e</sup> d'infanterie.

Pendant la nuit du 13 au 14 mai, le lieutenant Lefrançais et sept sapeurs du génie ont fait sauter avec de la mélinite un pan de mur de la maison de Roy.

Celui-ci, qui avait pris la fuite après l'explosion, a été arrêté par les paysans et conduit, à moitié assommé, à la prison de Châtellerault.

**LE COMLOT**

Les capitaines Tamburini et Volpert, ainsi que MM. Hansen, Vrinat et Mayer ont comparu le 8 mai devant le 9<sup>e</sup> chambre correctionnelle.

Les deux premiers étaient accusés de « propositions faites et non

agréées de former un complot », les trois autres, ainsi que le capitaine Tamburini et M. Buneau, en fuite, de détention illicite de munitions de guerre.

Après l'audition des témoins, pour la plupart des officiers, l'avocat du capitaine Tamburini a demandé au tribunal de se déclarer incompetent, afin que l'affaire fût portée devant le jury ou devant la Haute-Cour.

Le tribunal s'est déclaré compétent et les débats ont été renvoyés à quinzaine.

**LA REINE DE L'ALIMENTATION**

M<sup>lle</sup> Jeanne Boucher a été choisie le 14 mai pour remettre au roi Alphonse XIII des fleurs au nom des vendeuses de la Halle.

**LE BARON ALPHONSE DE ROTHSCHILD**

Le baron Alphonse de Rothschild, l'aîné de la branche française de la célèbre famille, est mort le



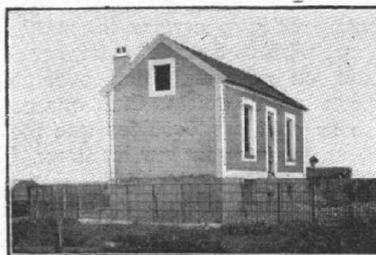
La reine de l'alimentation, M<sup>lle</sup> Jeanne Boucher (élue le 19 mai).

26 mai, à l'âge de soixante-dix-huit ans, dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, après une courte maladie.

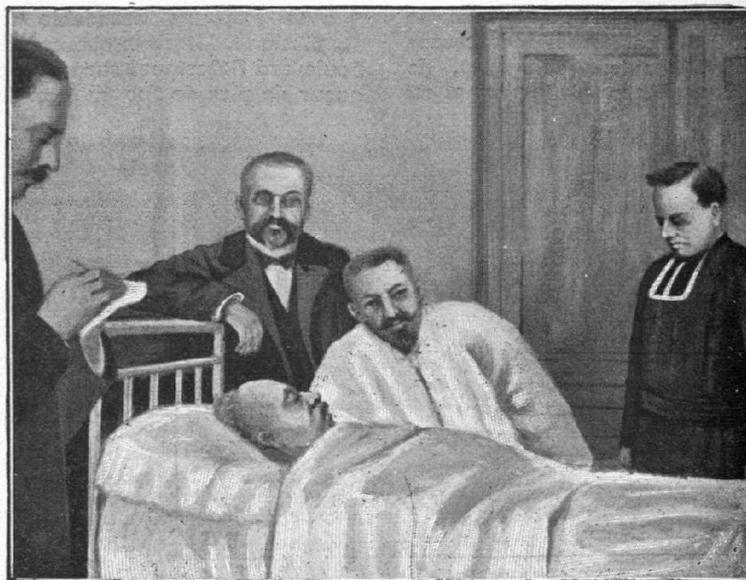
Les obsèques ont été célébrées le 29 mai avec simplicité.

**GRÈVE DE GARDIENS DE LA PAIX**

Les gardiens de la paix de la ville de Lyon, à la suite d'un conflit avec le préfet, se sont mis en grève le 19 mai et ont abandonné leur service qu'ils ont repris le 24 mai.



L'affaire du complot : la maison de Courbevoie où avaient été découvertes les cartouches.



Roy, le garde-chasse d'Usseau, étendu sur son lit d'hôpital après l'explosion de sa maison.

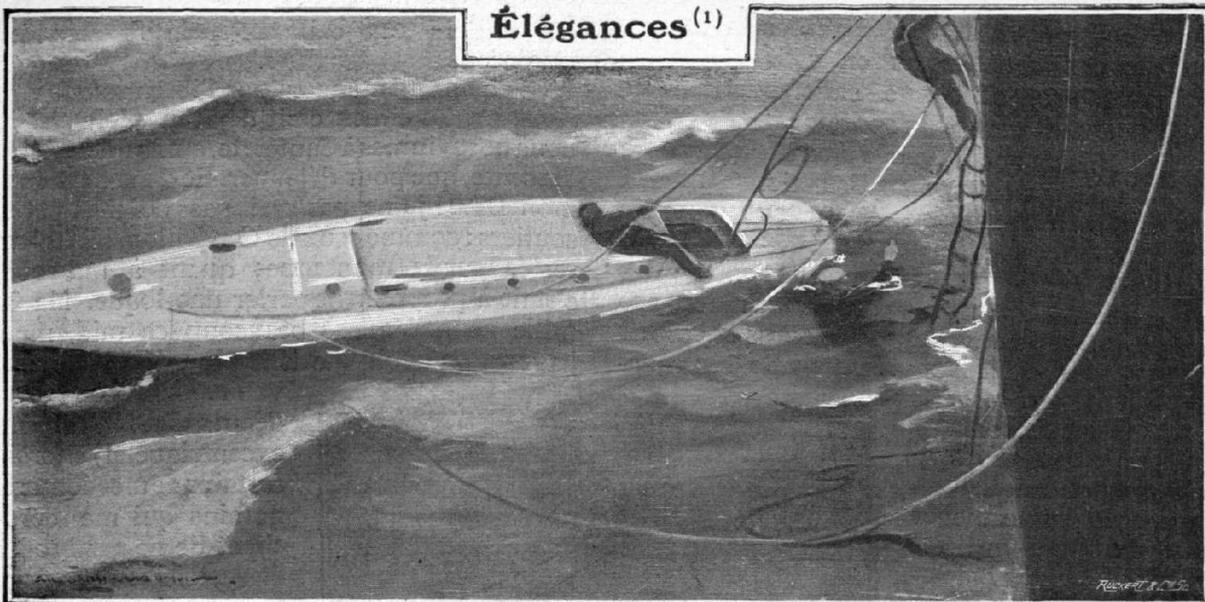


Tableau de Johanson.

M<sup>me</sup> DU GAST TOMBE A LA MER

*Etaient-ce mes gants baignés d'huile ou mes muscles fatigués, mais le Camille fila sous mes pieds, je n'eus pas la force de me hisser à l'échelon supérieur, je tombai à l'eau... (Page 604.)*

## A deux doigts de la Mort

par Madame Camille du Gast

**M<sup>me</sup> Camille du Gast, l'héroïne de la course Alger-Toulon, celle que les Américains ont proclamée la plus grande sportswoman du monde, explique pourquoi le sport la passionne et raconte les sensations qu'elle a éprouvées, quand elle est tombée à la mer. M<sup>me</sup> du Gast se dit prête à affronter de nouveau la Méditerranée en canot automobile.**



**J'**AVOUE aujourd'hui éprouver une certaine appréhension. Je n'ai pas l'habitude d'écrire des articles et j'ai horreur surtout de parler de moi. « Le moi est haïssable », a dit Pascal, et sous prétexte que je suis la modeste héroïne, — la langue française ne met que ce mot-là à mon service, — de deux ou trois aventures, je vais bientôt passer pour une sorte de Tartarin féminin, qui n'a pas chassé le mouflon ni la panthère, mais accompli des exploits que je suis, sans doute, la seule à ne pas prendre au sérieux.

Tant d'hommes ont accompli des prouesses

plus importantes ! Mais il paraît que comme femme je détiens quelques records : je n'ai pas de fausse modestie, mais je confesse sincèrement n'avoir pas cru conquérir la gloire en conduisant une automobile de course ou en gouvernant, entre Alger et presque Toulon, un canot dont le moteur rendait bien.

Ce sont des événements imprévus qui m'ont donné de l'importance, si j'ose le dire ; par hasard, j'ai conservé tout mon sang-froid dans des circonstances difficiles, mais je n'en conçois pas d'orgueil. Ce sang-froid, tout simplement m'a fait plaisir : c'est grâce à lui peut-être que je ne suis pas restée au fond de la Méditerranée.

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels

Lutter contre la mer en colère ou lutter contre des concurrents en course, c'est la même chose, c'est une satisfaction de la même essence, c'est du sport.

Et l'on sait que j'aime le sport.

Je l'aime pour les rares satisfactions d'amour-propre qu'il me donne et surtout pour les rares émotions qu'il procure.

J'aime le combat, j'aime lutter contre des adversaires de bonne foi, j'aime courir la chance de sensations nouvelles, où le corps et l'esprit sont tendus, où il faut se servir de ses muscles et de son cerveau pour ne pas succomber. J'aime le danger qu'on affronte et auquel on échappe. J'aime mener une machine qui est l'esclave parfois indocile de ma volonté, j'aime diriger un cheval qui se défend, j'aime lutter contre la mer qui s'exaspère, j'aime surtout, moi, femme, triompher de fatigues qu'un homme supporte avec peine et montrer qu'avec de la volonté et de l'énergie, une femme, une faible femme, peut arriver à réaliser des prouesses. Mais vous allez penser que j'en tire vanité : c'est mal me connaître. Toute jeune, je ressentais le même plaisir à des luttes identiques et mon amour du sport ne date pas d'hier.

Ma première performance m'a valu une scène terrible. C'était à Cauterets, je crois, et j'avais seize ans. Il y avait eu un grand gala et je sortais du casino en toilette de soirée vers trois heures du matin, quelle horreur ! Le jour commençait à poindre et quelqu'un proposa une excursion dans la montagne.

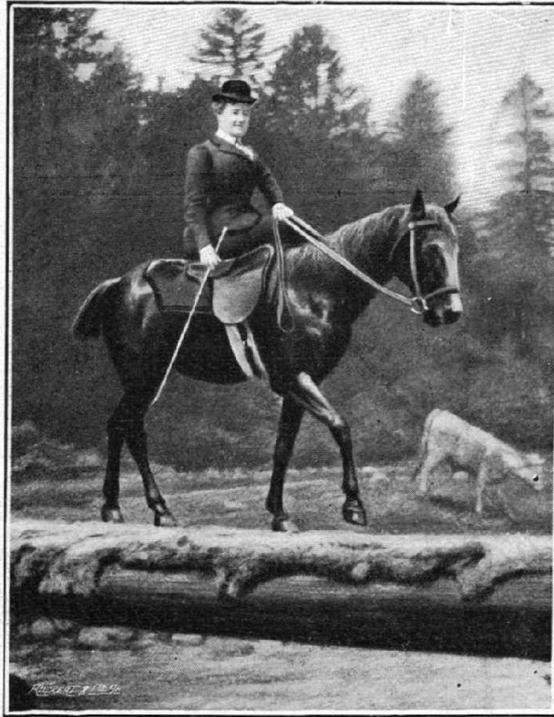
**L**A VOCATION SPORTIVE DE M<sup>me</sup> DU GAST. UN RAID DANS LA MONTAGNE. UNE PROUESSE ÉQUESTRE. UNE DESCENTE DU CIEL EN PARACHUTE.

J'hésitai à peine et parmi des amis en habit, la jeune fille que j'étais, en robe de soirée et en souliers de satin, gravit sans défaillance

les sentiers aux cailloux pointus des pics pyrénéens.

Le soleil que nous avions l'intention de voir lever sur les cimes était déjà en plein ciel et nous ne revînmes à Cauterets, après une terrible descente, que pour déjeuner. Et dans quel état, mon Dieu ! je ne parlerai pas de mes petits souliers : comme ceux de Cendrillon, ils étaient restés sur la montagne ; quant à ma robe, c'était à proprement parler une loque. Ma famille ne goûta pas beaucoup ce raid, mais j'avoue en avoir gardé le plus délicieux souvenir.

Ce sont là mes débuts dans la carrière excentrique, si j'en crois certains de mes contemporains qui me reprochent de ne pas broder éternellement des pantoufles au métier de Pénélope. D'ailleurs ce n'est pas exclusivement de ma faute. Très jeune on m'a fait monter à cheval ; et de mener un animal qui n'était pas commodetous les jours, j'ai pris plaisir à manifester mon énergie et voici où cela m'a menée : on m'a défiée, un jour, de passer un gave des Pyrénées sur un tronc d'arbre, en selle sur un cheval de manège, et quel cheval ! Je n'ai pas hésité, j'ai dirigé ma bête sur le pont improvisé, je n'étais pas très rassurée ; mais il faut croire que la monture avait bon pied, puisque les



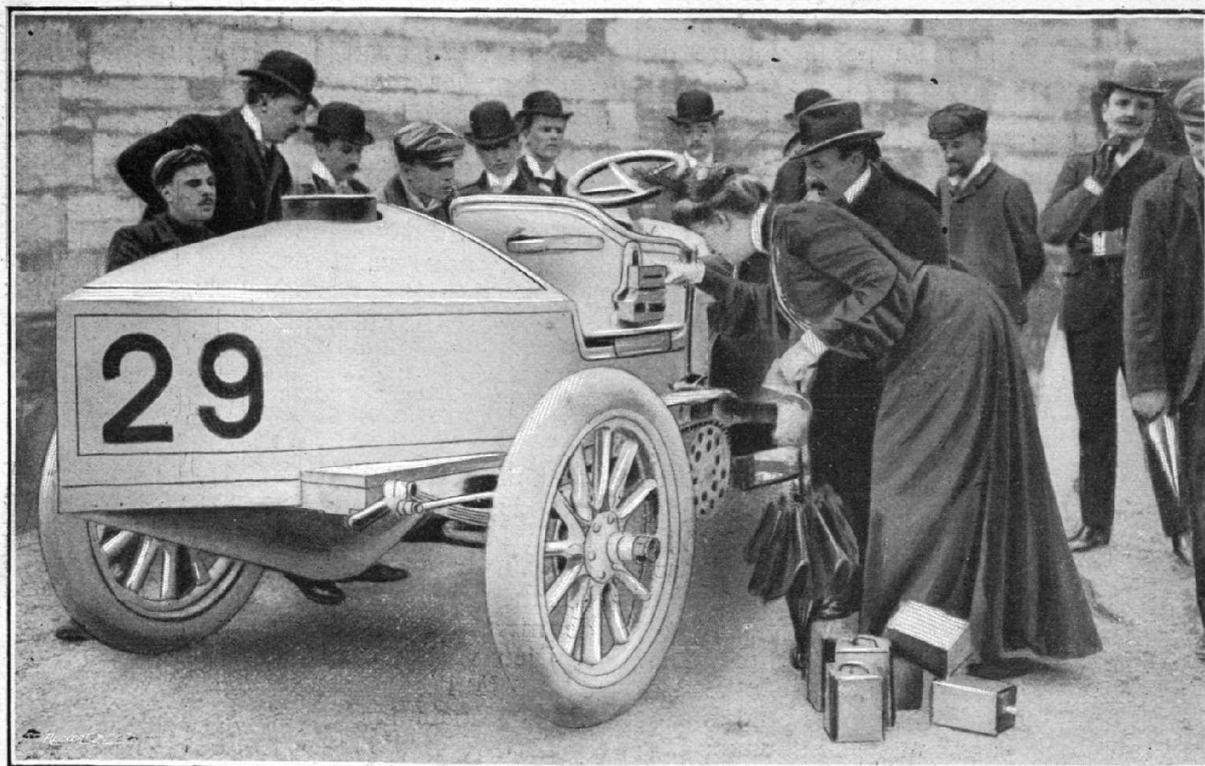
UNE PROUESSE ÉQUESTRE

*M<sup>me</sup> du Gast, en selle sur un cheval de manège, n'hésita point à passer, un jour, un gave des Pyrénées sur un tronc d'arbre. (Page 600).*

photographes de mes amis eurent tout le loisir de faire manœuvrer leur kodak.

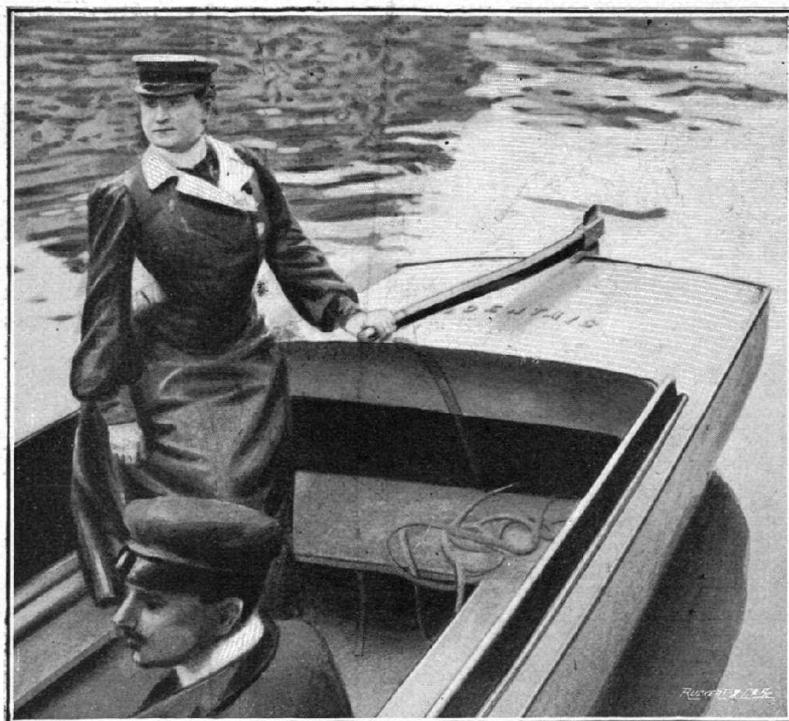
J'ai toujours eu de la chance, et lorsque M. J. Capazza m'a offert de monter en ballon avec lui, je n'ai pas hésité.

Dame ! l'aéronautique était un sport que j'ignorais totalement. Mais cela aurait été trop simple de monter en ballon comme tout le monde, dans une petite nacelle, faire des effets de guide-rope sur les cheminées d'une ville de province et descendre tranquillement, sagement, dans une plaine où l'on ne risque pas d'attraper la bonne contravention pour pénétrer dans une propriété privée. Capazza avait mieux à m'offrir : une expérience en parachute. Il s'agissait tout sim-



AVANT LA COURSE PARIS-MADRID

M<sup>me</sup> du Gast a pris part aux grandes épreuves automobiles de ces dernières années. Dans la fameuse course Paris-Madrid, elle aurait pu se classer dans les premiers, mais elle s'arrêta pour soigner l'un de ses rivaux, victime d'un accident mortel. (Page 602.)



A LA BARRE

Cette photographie a été prise le jour où M<sup>me</sup> du Gast a passé son examen de conductrice de canot automobile.

plement de crever le ballon à 4.000 mètres et de voir si on aurait les membres en bon état en arrivant sur le sol. Capazza semblait tellement sûr de lui que je devenais sûre de moi, j'ai tiré la corde de déchirure à 4.000 mètres sans hésiter et j'ai eu la surprise de me retrouver intacte sur la terre ferme quelques minutes après. Trois fois, j'ai renouvelé l'expérience et je dois ajouter que j'eus plus de mérite la troisième fois, car à la deuxième tentative, nous faillîmes bien nous noyer.

Mais je vous assure que c'est très agréable de dégringoler du ciel en parachute ! Et s'il me fallait choisir, je préférerais sans hésitation recommencer l'expérience du ballon que monter à bicyclette, car à bicyclette, j'ai une peur bleue de me faire écraser, et si j'y suis montée,

c'était bien pour faire comme tout le monde.

Enfin l'automobile est venu ! Ma première voiture fut une honnête petite voiture qui ne devait rien à personne et que je soignais moi-même. Je suis allée partout avec cette voiture dont je savais tous les secrets et dont le moindre écrou m'était connu. Elle faisait six chevaux, et toute seule avec une femme de chambre, je suis allée à Cauterets et de Cauterets à Nice. Il fallait remettre de l'eau toutes les heures et de l'essence toutes les deux heures, mais elle semblait me garder une reconnaissance des soins que je lui prodiguais à l'étape, car jamais elle ne m'a laissée en route.

Entre nous, j'ai fait une bêtise le jour où j'ai pris une machine plus forte, car nulle ne fut plus docile que la première. J'ai couru Paris-Berlin, je me suis classée vaguement, j'ai couru Paris-Madrid et ce jour-là, sans les accidents dont furent victimes tant de mes pauvres compagnons de route, peut-être serais-je arrivée dans les tout premiers. Mais à voir tant de voitures brisées le long des arbres du chemin, j'ai pensé qu'il y avait tout de même quelque chose de mieux à faire que gagner une épreuve, et, sans arrière-pensée je suis descendue de ma voiture pour soigner inutilement les victimes.

#### **D'**ALGER A TOULON EN CANOT AUTOMOBILE. M<sup>me</sup> DU GAST RACONTE SES IMPRESSIONS DE COURSE SUR LA MÉDITERRANÉE.

C'est l'automobile qui m'a conduit au canot. La première fois que j'ai piloté un petit bateau à moteur, ce n'était pas sans appréhension, je vous assure. Je n'ai pas peur de grand'chose, mais la mort qui me serait la plus désagréable serait la noyade. Le *Marsouin* n'était pas dangereux, il n'allait pas très vite, mais il était prudent presque autant que celle qui le dirigeait, il n'a pas connu les saisons glorieuses, mais il a fait régulièrement ses petits parcours : il ne fallait pas lui en demander davantage.

Cette année la *Turquoise* a été construite pour battre des records qu'elle n'a pas battus et le *Camille* pour gagner une course qu'il a presque gagnée.

Je n'ai aucun amour-propre personnel, mais j'adorais mon bateau ; rien ne m'empêche de dire qu'il était sans doute le mieux construit pour triompher et qu'il s'en est fallu d'un rien pour que sa victoire fût tout à fait acquise.

Ah ! cette course Alger-Toulon ! Je me souviens des trois nuits passées à Maisons-Laffitte à mettre au point un bateau inachevé, et du départ avant les essais, pour Marseille,

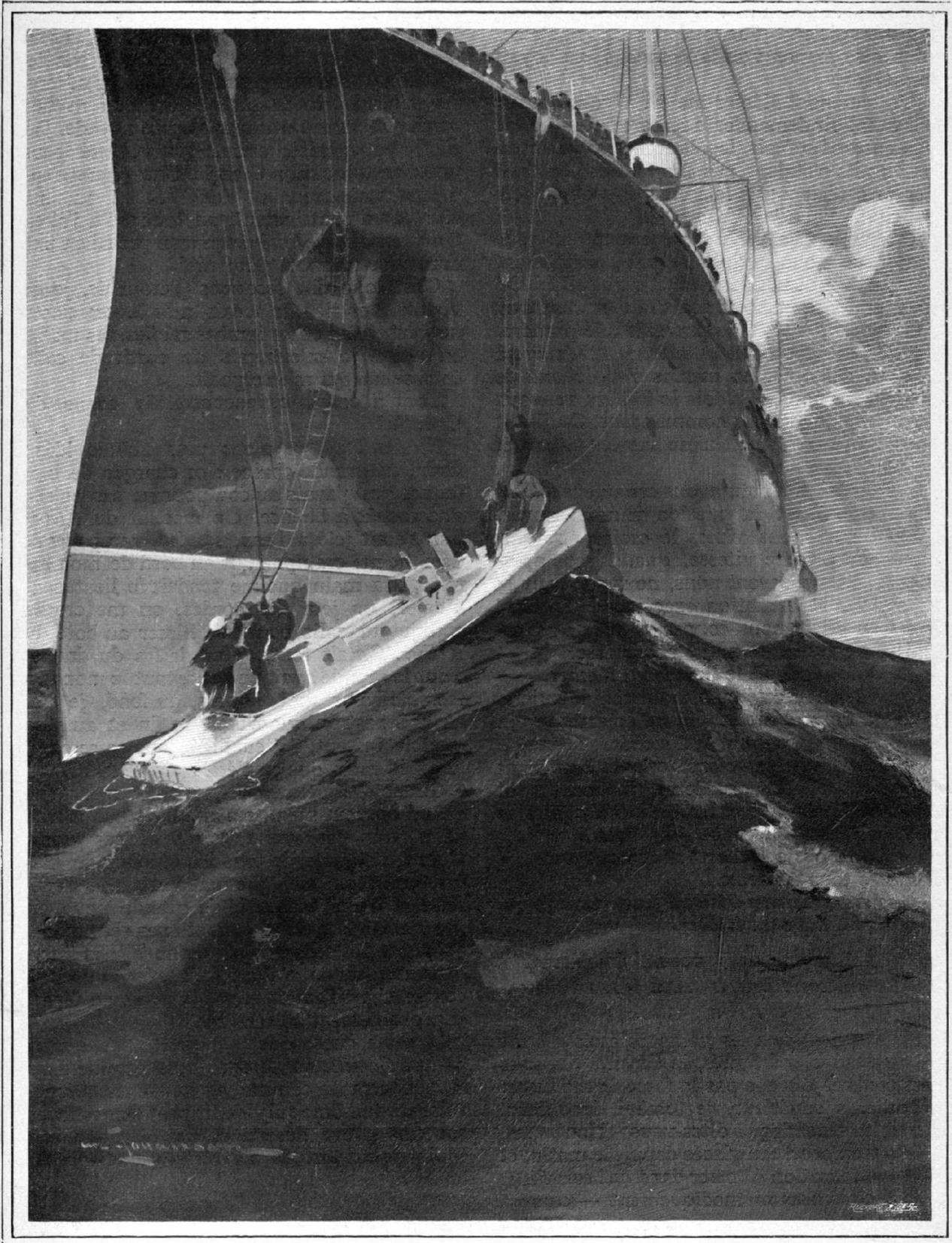
et de ma rencontre à Toulon avec le lieutenant Menier que je ne connaissais pas et qui, officier au *Hoche*, avait pu obtenir une permission pour mener mon « petit navire » sur la Méditerranée, et de l'embarquement du canot à la dernière minute à bord du *Bastia*, où avaient séjourné quatre mille moutons, et de ce voyage de trente-six heures sur le pont de ce bateau à marche plutôt lente.

Alger nous valut des heures plus heureuses, des fêtes, des banquets, des ovations : il y avait trois nuits que je ne dormais guère et je ne dormis pas davantage là-bas. Enfin le départ fut décidé et je sortis du port derrière mon compagnon, ce brave contre-torpilleur le *Dard* qui m'amatelotait.

La mer était calme, et nous étions souriants quand nous dépassions les rivaux de la coupe de la Méditerranée. Peu à peu, le flot devint un peu plus fort et deux de nos mécaniciens commencèrent à donner des signes de mal de mer imminent. Bon vent, bonne mer ! A Dieu vat ! Le phare de Mahon pointait et c'était là l'essentiel ; le *Fiat X* nous avait précédé, mais le *Mercédès C. P.* avait trois quarts d'heure de retard ; nous étions seconds à moitié chemin, et nous pouvions espérer dans le golfe du Lion battre notre principal adversaire pour peu que la Méditerranée nous fut complice.

A Mahon, j'ai connu toute la gloire de l'accueil espagnol, on m'a offert une voiture, un cocher, un valet de pied, deux genêts d'Espagne, une maison tout entière, des bouquets, des bals, des réceptions, des fruits, — qu'on avait tort de lancer des fenêtres, — des écharpes, des étoffes et des fleurs. Je ne savais où me mettre. Et puis la griserie s'en mêlait : on avait le tort de m'appeler « Vénus triomphante » et je finis par croire que ça m'a porté la guigne, comme à Annibal, à Capoue. Mais enfin, l'heure vint du départ et pour la dernière étape qui nous semblait facile, nous fimes provision dans l'île Baléare, de gaité et de bonne humeur.

Le départ eut lieu à trois heures du matin, le vent n'était pas méchant, la mer se montrait bonne fille et mon désir était que le flot se manifestât pour que le *Camille* fit preuve de toutes ses qualités nautiques et battre le *Fiat X*. A six heures du matin, les vagues commencèrent à grossir et mes mécaniciens à ne pas être à leur aise. Le lieutenant Menier prit la direction du moteur, arrangea les accumulateurs et le bateau tint tête au gros temps. D'ailleurs, vers dix heures, le vent faiblit et le *Camille* commença à passer ses adversaires. Par signaux, on apprit que le *Fiat* était embarqué et à cinq heures, le *Kléber* passa le long de nous en



UN EPISODE DE LA COURSE ALGER-TOULON. LE CROISEUR « KLÉBER » ACCOSTE LE « CAMILLE »  
« A vous, Madame, à vous! » cria le lieutenant Menier, et, cramponné à une amarre, il luttait contre le flot  
qui chassait le canot...  
« Allez donc, ou je lâche tout et nous sommes flambés tous les deux. (Page 604.)

sonnant le rigodon, le *Mercédès* avait pris la remorque. Mais la mer était redevenue grosse, les mécaniciens plus malades ne voulaient plus faire manœuvrer la pompe, l'eau noyait le moteur.

Le lieutenant Menier me dit à voix basse : « Il va falloir demander la remorque ! » — « Oh ! pas encore ! » Mais, les hommes avaient entendu ; ils n'étaient pas des marins, c'étaient des mécaniciens ; ils laissèrent le moteur et le bateau s'en alla à la dérive.

Deux fois déjà le *Dard* nous avait offert la remorque, nous l'avions refusée, maintenant il fallait lui demander protection et aide. On nous en lança un bout, mais la mer était trop forte et nous ne pûmes parvenir à le prendre. Le *Kléber* s'approcha et mit une baleinière à la mer. Dix fois, les marins s'efforcèrent de venir vers nous, dix fois le flot les renvoya vers leur navire. Le commandant Caujie fit alors remonter la baleinière sur ses palans et prit du large.

A ce moment, nous avons cru que le *Kléber* laissait au *Dard* la mission de nous sauver, mais quand nous vîmes le croiseur revenir sur nous à toute vitesse, quand nous aperçûmes l'étrave devant nous, nous avons eu la sensation, la sensation exacte que le grand vaisseau allait nous couper en deux : « C'est fini ! » dis-je malgré moi à voix basse.

— Oui ! répondit le lieutenant Menier.

Mais déjà le croiseur faisant machine arrière, arrivait doucement et quinze amarres et dix échelles tombèrent sur le *Camille*.

« Allez les mécaniciens ! cria le lieutenant Menier... A vous, madame, à vous ! » et cramponné à une amarre, il luttait contre le flot qui chassait le canot. J'hésitais...

— Allez, ou je lâche tout et nous sommes flablés tous les deux.

Je saisis le dernier échelon d'une échelle qui pendait au flanc du *Kléber*.

**M**ADAME DU GAST TOMBE A LA MER. A AUCUN MOMENT ELLE N'A LA SENSATION QUE TOUT EST FINI

Mais étaient-ce mes gants baignés d'huile ou mes muscles fatigués, le *Camille* fila sous mes pieds et je n'eus pas la force de me hisser à l'échelon supérieur, je tombai dans l'eau. Terrible sensation, dites-vous ? Non pas, j'étais trempée d'eau glacée depuis le matin, et j'ai eu la sensation d'entrer dans de l'eau tiède. Je levais les bras méthodiquement — comme

on m'avait appris à la piscine — mais je rencontrais la coque du *Camille*.

Alors, oui, alors j'ai eu peur, non pas eu peur de mourir, mais la peur de mourir bêtement, entre deux bateaux qui allaient m'écraser, de mourir de cette mort qui m'était particulièrement désagréable : la noyade. J'ai serré les épaules, crispé ma volonté pour lutter de toute mon énergie. Une vague m'entraîna, mon capuchon était revenu sur ma tête, et un petit instant, un tout petit, j'ai eu l'impression que les événements prenaient une mauvaise tournure pour moi.

C'est long dix secondes ! J'étouffais, je ne voyais plus rien, je tenais mes lèvres closes nerveusement et les jambes raidies, les mains en coupe, je m'efforçais de sortir de cette épaisse eau qui m'étreignait.

Tout à coup, je rencontrai la coque du *Camille* !

Et dès lors, je n'eus plus qu'une idée : tenir une grande chaîne d'or chargée de breloques que j'avais au cou pour ne pas qu'elle s'accrochât à l'hélice. Un matelot du *Kléber* qui s'était jeté à l'eau, *Poulon*, me poussait déjà ; je me cramponnais au bord de mon bateau ; à la main que me tendait le lieutenant Menier, on jeta des cordes, on me crocha comme un colis pour me hisser au bord du *Kléber*. C'était tout, c'était la fin du drame. Tout le monde avait eu peur, tout le monde a tremblé pour moi ; jamais, au fond, je n'ai eu la sensation que c'était la fin et au plus terrible instant, j'ai eu l'idée que ça se compliquait mais que ça n'était pas définitif.

Goethe dit quelque part, qu'on ne meurt que quand on veut bien. Je n'ai même pas mérité de n'avoir pas voulu, je n'y ai pas pensé. Quand, entourée de tous les officiers du *Kléber*, grée tant bien que mal d'une jupe d'opérette et d'une casquette de grande tenue, on m'a demandé quelles étaient mes sensations, j'ai répondu, sans vouloir étonner mes interlocuteurs, qu'on n'avait qu'à réorganiser la course Alger-Toulon, et que je serais au départ et probablement à l'arrivée.

La seule chose que je regrette, c'est mon pauvre *Camille* qui, à cette heure, traîne dans la Méditerranée comme un corps sans âme, vaisseau-fantôme qui viendra peut-être échouer sur une grève déserte et prouver que son équipage eut tort de n'avoir pas confiance en lui.

CAMILLE DU GAST.



## ECHARPES NOUVELLES

Se font en plumes d'autruche des teintes les plus vives : rose de Chine, bleu bleuets ou vert



*Toilette de dîner ou de petite soirée. Jupe à trois volants en linon brodé, petit boléro à manches courtes.*

salade. Très difficiles à porter, et avantageant peu le teint, demandent à être assorties à chaque toilette et ne restent un peu harmonieuses que sur du blanc.

On voit aussi tous les autres genres d'écharpes; la souple écharpe de crêpe de Chine, terminée par deux longs effilés, et qui s'enroule si élégamment autour des bras au premier dîner en plein air, l'écharpe de guipure soutenue par un laiton que masquent des « chichis » de mousseline de soie, l'écharpe de tulle blanc ou noir, etc.; elles sont légion, toujours gracieuses et très féminines.

## OMBRELLES

Se portent immenses, très profondes, de nuances invraisemblables; se doublent souvent aussi d'une nuance différente, s'incrustent de dentelles comme les toilettes qu'elles accompagnent, se rudent de façons compliquées, ont une allure assez lourde et pas toujours gracieuse. Sont plus élé-

gantes lorsqu'elles sont complètement assorties à la robe. Manches de jade, d'onyx, de cornaline, de Sèvres ou de Saxe, de cristal pointillé d'or.

## LA MODE EN ESPAGNE

Il est entendu qu'en Espagne on porte des chapeaux semblables à ceux de nos Parisiennes, et qu'il ne faudrait pas tirer de notre photographie la conclusion, qu'au delà des Pyrénées, la mantille, la cé-



*La mode en Espagne : Jeunes filles de la cour se rendant aux courses de laurieux, coiffées de la mantille nationale.*



*Les ombrelles se portent grandes et profondes, ornées d'une ruche et assorties à la robe.*

libre mantille de Carmen, seule est de mode!

Mais cette mantille, blanche pour les jeunes filles, et le plus souvent d'admirable dentelle, d'une finesse



*Costume tailleur en cachemire double gris-souris. Jupe à plis; petite veste courte à basques arrondies, lisérées de drap blanc. Gilet de peau de Suède, du même ton de gris.*

de dessin extraordinaire, est en honneur pour les courses de taureaux. On la vit également, portée par les dames de la cour, lors des fêtes superbes qui furent données le 8 mai en l'honneur de l'anniversaire de l'immortel Cervantès.

On doit féliciter les Espagnols de conserver la jolie tradition de la mantille qui encadre si joliment le visage et ajoute au pittoresque des fêtes, bals et cérémonies.

## LE DERBY DE CHANTILLY

Le Derby fut particulièrement brillant cette année. On y constata le triomphe des robes princesses, des petites vestes très ajustées, des boléros collants, et en général de tous les modèles moulant étroitement les formes. Profusion de broderies anglaises, de toiles et de linons brodés, de plumetis, de mousselines incrustées, de toutes les dentelles et les guipures, depuis la Valenciennes jusqu'au précieux Venise et à l'in-

(1) L'ensemble des « memento » publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Petit plateau de crin blanc, légèrement fendu et relevé sur le côté. Nœud de tulle blanc et aigrette blanche très enlevée.

trouvable vieux Cluny. Chaque toilette est un chef-d'œuvre de luxe et de patience.

Le blanc domine; de-ci, de-là, quelques nuances criardes, bleu, Versailles ou rouge Solférino, jettent une note vive.

Les chapeaux restent tout petits ou deviennent immenses, affectent des silhouettes pleines de style, se surchargent de fleurs et de plumes, celles-ci défrisées suivant une mode nouvelle.

#### MARIAGE PRINCIER

Celui du prince héritier d'Allemagne avec la grande-duchesse Cécile de Tecklembourg-Schewerin qui soucieuse, avant tout, de rester jolie femme, a commandé à Paris une partie de ses toilettes.

Pour entrer à Berlin elle portait une merveilleuse toilette de mousseline de soie feuille de roses toute brodée de roses et de ruban, serpentant sur une incrustation de point d'Angleterre.

Longue traîne royale et petit mantelet de gaze et de liberty. La haute taille souple de la grande-duchesse se prête merveilleusement au luxe de ces toilettes de gala.

#### GILETS ET CRAVATES DE SUÈDE

Sont forts élégants, avec les costumes tailleur, bleu, noir ou gris mélangés. En principe, se font en véritable peau de suède naturelle, gris ou suède par conséquent. On les imite aussi en drap, drap fin léger et presque aussi souple que la peau: Les nuances vont alors jusqu'au ton terre-cuite ou capucine qui sont très à la mode.

Si la cravate n'est pas accompagnée d'un gilet, la ceinture qui le remplace est d'un tissu semblable.

#### NOTES MASCULINES

Ces messieurs reviennent au plus pur second Empire.

La jaquette nouvelle, lancée par quelques élégants au Derby de Chantilly, est une résurrection presque parfaite de l'habit à la française. Basques très évidées, taille très longue, un seul rang de boutons.

Gilet très fantaisie.

De la même époque, les pantalons à sous-pieds, qui font quelques tentatives — timides encore il faut



Le nouveau smoking: long, ajusté par derrière et pouvant se fermer devant par un bouton.

en tissu clair, tabac ou gris.

Quand au smoking, selon la mode américaine, il doit se porter très long, légèrement ajusté par derrière et pouvant se fermer, devant, par un bouton.

#### L'EXPOSITION CANINE

L'Exposition canine s'est ouverte le 22 mai, sur la terrasse des Tuileries, avec son succès accoutumé. On y a revu les splendides races de chiens qui font chaque année l'admiration des visiteurs: chiens de berger, du mont Saint-Bernard, lévriers, sloughis, dogues, etc.

Mais le chien à la mode est le colly, dont les longs poils si beaux ont des nuances superbes, et qui constitue par excellence le chien de luxe, auquel il faut l'épais tapis du « home » tiède, ou les coussins de la victoria et de l'automobile.



Chapeau Watteau, en paille violine, garni de mousseline de soie du même ton, et de têtes de plumes blanches.

l'avouer — pour remplacer la guêtre.

La redingote se porte ouverte,



L'exposition canine: le chien à la mode est le « colly ». Ceux que représente cette photographie sont d'une beauté particulièrement remarquable.



L'AMAZONE AU BOIS

Le costume de l'amazone a perdu son immuabilité classique. Le melon remplace le chapeau haut de forme, la jaquette peut ne pas être de la même nuance que la jupe.

## L'Élégance dans les Sports

Les sports constituent la meilleure hygiène, mais convient-il encore de les pratiquer avec une double élégance : celle du geste et celle du costume. Il y a des règles imposées par la mode moderne pour l'automobilisme, le yachting, l'équitation, la chasse, le tennis, le football, la bicyclette, etc. La véritable élégance, selon Brummel, consiste à ne pas se faire remarquer



QUAND Théodore de Banville, dans son *Traité de prosodie*, arriva au chapitre : « Les licences poétiques, » il se contenta d'écrire cette phrase courte et significative : « Il n'y en a pas ! » De même, on peut inscrire en tête de cet article l'axiome suivant : « Il n'y a pas de sports inélégants... » Le tout est d'avoir la *manière*, comme disait plaisamment le prince d'Aurec.

Il s'agit d'être doublement élégant : par le costume et par le geste. L'un n'est pas plus facile que l'autre, et l'un est la conséquence

de l'autre. Si vos muscles sont bien assouplis et bien entraînés, vous, Monsieur, vous perdrez cette « pointe de ventre » qui fait la désolation de votre tailleur et à laquelle vous devez le renflement disgracieux de votre gilet ; sur vos hanches, Madame, la jupe collera impeccablement ; la torture des corsets aux armatures moyenâgeuses deviendra vaine : le corsage de votre costume dessinera cette lyre harmonieuse que les poètes modernes ont chantée. Ajoutez à cela un fournisseur pas trop maladroit, des essayages consciencieusement exécutés et subis avec résignation et

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

M. X... et M<sup>me</sup> Z... deviendront Apollon et Diane, habillés l'un, à Londres, l'autre, rue de la Paix par de divins artistes, respectueux de l'éternelle Beauté.

Le sport contraint à une élégance sobre et saine. Essayez donc de faire du foot-ball ou

Impossible également de faire du sport avec ces bottines trop étroites, ces souliers cruels qui donnent aux martyrs volontaires qui les endurent une démarche sautillante et douloureuse d'oiseau blessé. Les chaussures devenant rationnelles, le pied, à l'aise, gagnera en esthétique et s'éloignera de plus en plus de ce moignon idéal auquel aspirent les Chinoises.

### S PORTS INÉLÉGANTS : ÉQUIPEMENT DE L'AUTOMOBILISTE.

On fit sur les fourrures, les lunettes menaçantes des adeptes de l'automobile, de cinglantes parodies :

Lorsqu'avec ses enfants, vêtu [de peaux de bêtes, etc.

La chauffeuse surtout fut l'objet de la réprobation générale : « Comment une jolie femme peut-elle avoir le courage de s'affubler de la sorte ? Sur ses cheveux d'or et d'ébène, elle met, soit le voile vert des Anglaises de vaudeville, soit un capuchon hermétique en odieuse toile grise. Ses yeux sont cachés par d'effroyables lunettes ; un cache-poussière de teinte neutre l'enveloppe complètement. Vous aviez une créature délicieuse il y a quelques minutes ; vous avez maintenant devant vous un monstre auquel on ne saurait assigner ni sexe, ni âge ! »

Ne perdons pas de vue qu'il faut d'abord, que la chauffeuse évite la poussière, le vent, la pluie, la boue. Son costume doit répondre au but cherché. Après tout, le plus ravissant, le plus impalpable chapeau, fait de quelques

brins de paille et de deux fleurs, n'en a pas moins été exécuté pour protéger la tête contre les intempéries ; les gants sont là pour mettre les mains à l'abri, et il convient que l'automobiliste ait un costume de protection.

Mais il peut être exquis, ce costume ! La beauté, pour être pratique, n'en est pas moins



#### L'ALPINISTE

*Sur les pics neigeux, l'alpenstock en mains, l'alpiniste avec son voile, son costume simple et rationnel, met une jolie note d'élégance.*

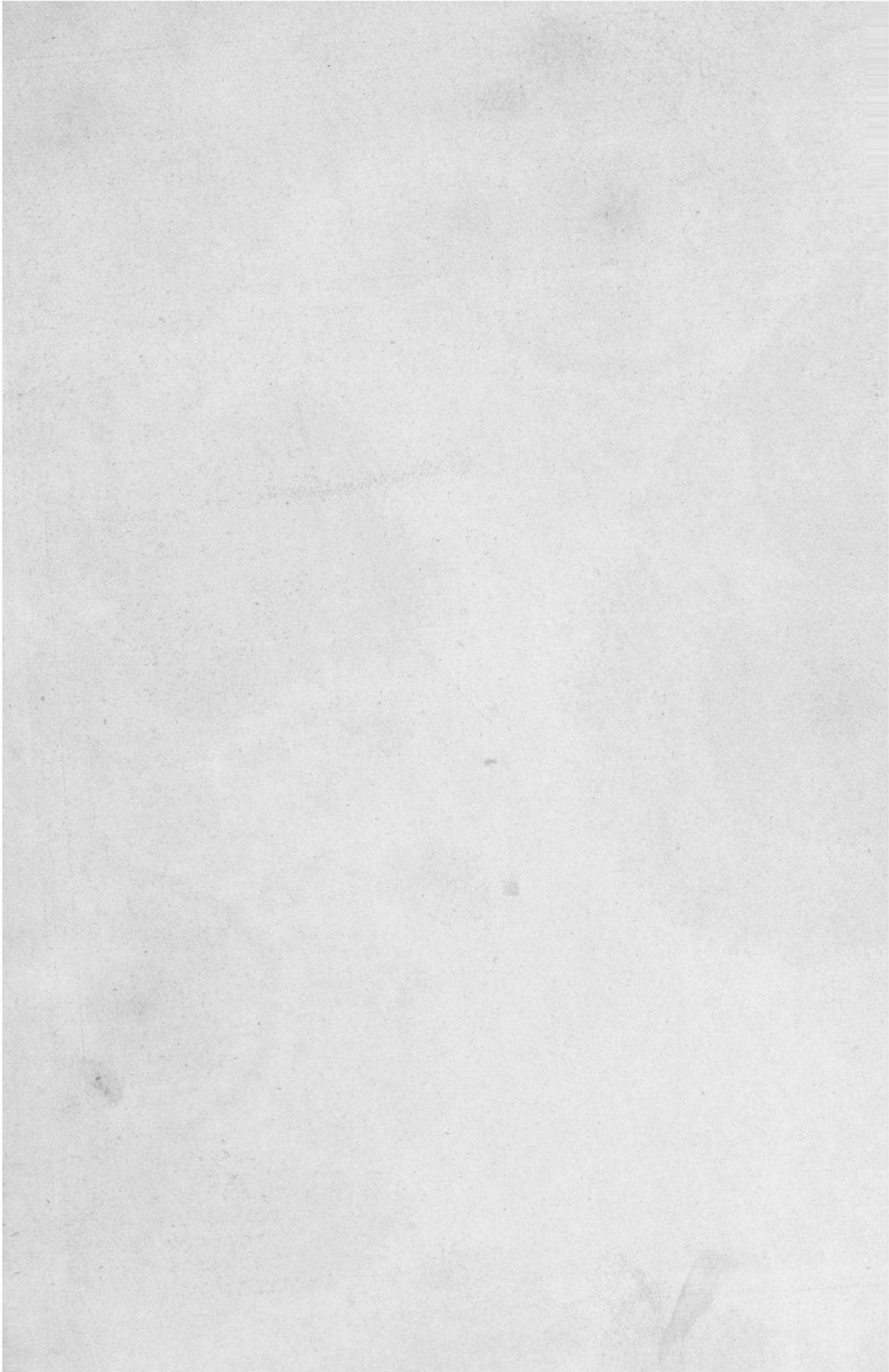
du tennis avec des fards, par exemple. Au bout de cinq minutes le noir des cils et des sourcils sera délayé dans le blanc-gras du visage, le rouge coulera, mettant sa teinte de fraise écrasée dans cette bouillie innommable, et je vous promets le masque le plus hideux que jamais imagination japonaise ait conçu !

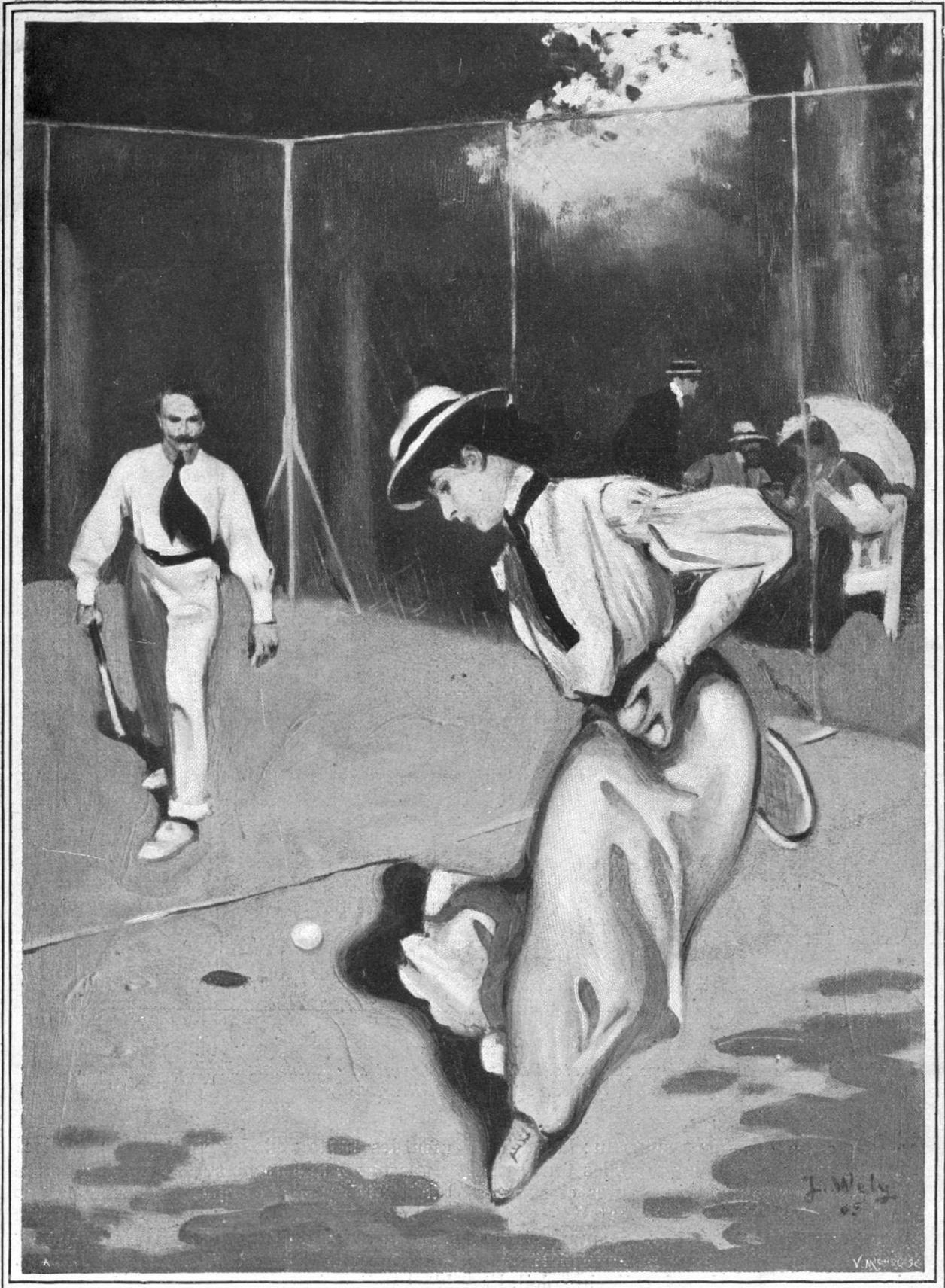
*Je sais tout*



**M. EDMOND BLANC**

Le propriétaire de la fameuse écurie de courses dont la casaque orange triomphe sur tous les champs de courses, qui a gagné plusieurs fois le Grand Prix de Paris et dont le haras a été visité par le roi d'Angleterre lors de son dernier passage à Paris.





LE TENNIS

*Le tennis développe admirablement la grâce et la beauté du geste. Chapeau de paille, costume blanc; le piqué y est presque de rigueur.*

la beauté. Il faut convenir que jusqu'à présent, modistes et couturières ont tâtonné; le costume automobiliste est dans l'enfance, et il faut longuement chercher pour trouver des modèles réussis.

Le manteau est ample, sa fermeture est hermétique; il adopte soit la forme empire, soit la forme redingote; de petits boutons le serrent aux poignets et au col, la coupe doit être sévère sans masculinité, défense absolue d'y ajouter une broderie

Le chapeau est le simple canotier, sans nulle adjonction. Pas de nœuds de rubans où la poussière pénètre, pas de « cabossés » où la pluie stagnerait en flaques, et il y a des canotiers en cuir bouilli — parfaitement, le cuir bouilli des chapeaux de cocher de fiacre! — qui font délicieusement ressortir la blondeur des cheveux, si peu qu'on en montre en automobile. Gants amples, autant que possible en peau de chien ou en daim gris. La voilette blanche ou noire ne cache pas entière-



## LE PATINAGE

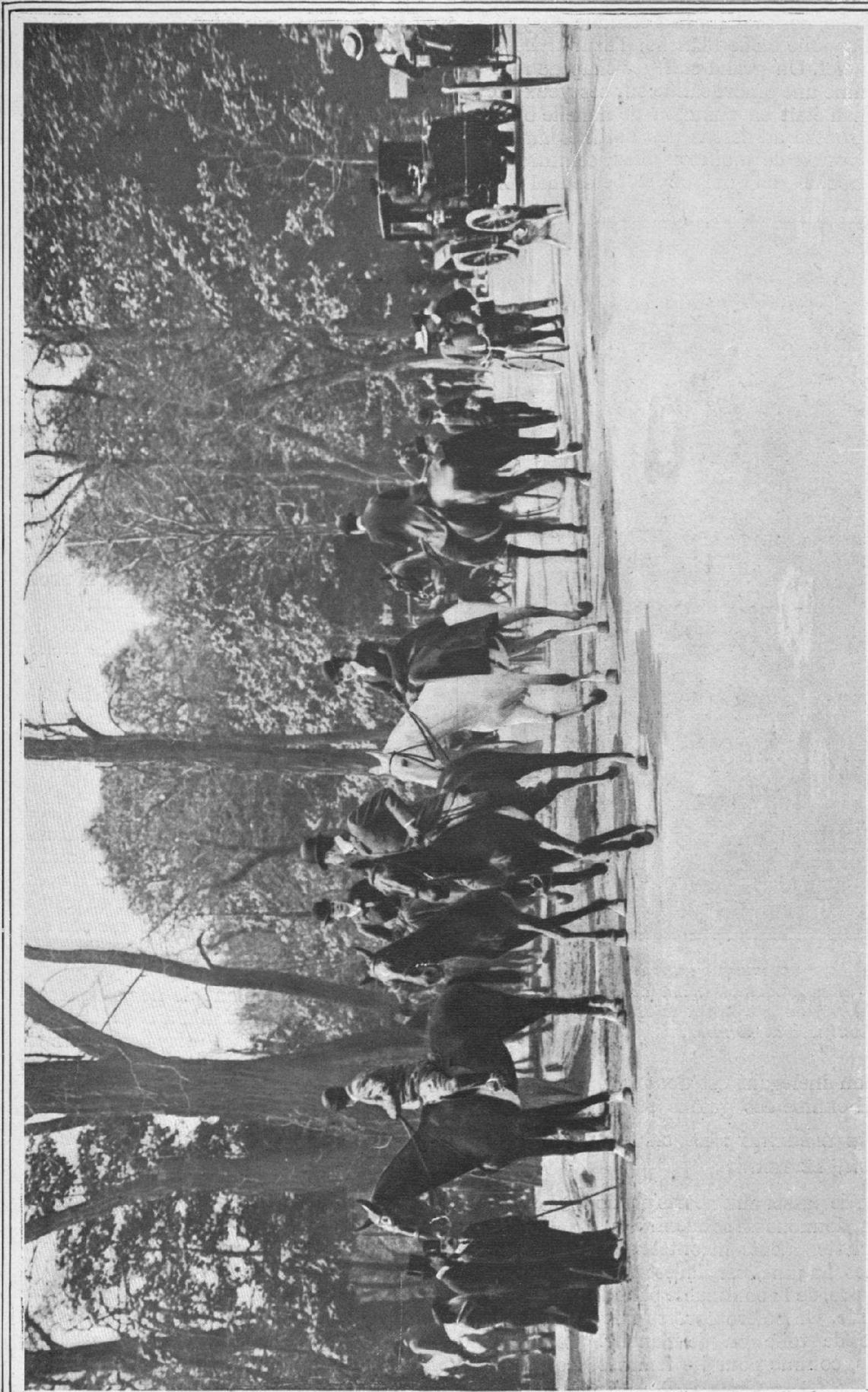
*Nul sport n'est plus gracieux que ce sport d'hiver qui permet aux patineuses d'exhiber les fourrures qui leur seynt merveilleusement.*

fantaisiste, un ornement superflu; la variété consistera dans les tissus dont les tons sont ces belles teintes fondues, sobres et solides dont Albion nous a donné le goût.

Pour le beau temps, c'est le manteau de tussor, dont un lyrique de bonne volonté pouvait comparer la couleur à celle du soleil. Et pour l'orage, enfin, c'est le caoutchouc ou le manteau de drap imperméable.

ment les traits; elle les ennuage de mystère!

Passons rapidement sur le canot automobile pour lequel il n'a pas encore été fait de costume bien défini. Il y avait au Salon, un tableau qui montrait avec un rare bonheur l'élégance du *yachting à voile ou à vapeur*. L'organdi qui fit fureur vers 1830, le voile, le tulle, le linon, tous les tissus impalpables et mousseux sont là de mise. Sur ce tableau,



**LE MATIN AU BOIS DE BOULOGNE : A L'ENTRÉE DES ACACIAS**

*De onze heures à midi, à l'entrée de l'avenue des Acacias, c'est là que semble se donner rendez-vous toute l'élégance sportive de Paris. Cavaliers et amazones, jolies femmes conduisant elles-mêmes leur spider ou leur tonneau, cyclistes, piétons, tous ceux et toutes celles qui, à Paris, pratiquent un sport quelconque passent, repassent et se croisent à ce coin du Bois.*

une femme, nonchalamment étendue, egayait, de la plus jolie tache blanche, l'azur transparent du ciel. Un grand et léger chapeau mettait comme une ombre câline sur ses yeux. Le gentleman était en pantalon de flanelle blanche retroussé au-dessus des bottines américaines, veston de molleton bleu, ceinture de soie blanche. Ici nul effort personnel, le



COSTUME DE YACHTING

*La Comtesse d'Annesley, une des reines de la mode en Angleterre, sur son yacht; la casquette et le costume tailleur sont très en bonneur.*

yachtman inélegant est donc impardonnable quand il exhibe des galons ou un uniforme.

### SPORTS ÉLÉGANTS : LA CHASSE, L'ÉQUITATION, LE TENNIS.

Avant de passer aux sports particulièrement élégants, donnons un souvenir à la bonne vieille bicyclette, aïeule incontestable des sports modernes. La jupe, car il n'est point question, n'est-ce pas, de l'abominable pantalon, affleure la cheville. Un boléro correct fait ressortir la chemise de toile ou de flanelle. Pour les hommes, comme pour les femmes, les tissus

sont les *corskrews* et les cover-coats gris ou beiges. Les bottines hautes sont lacées, le couvre-chef masculin est la casquette anglaise assortie au costume; féminin, le canotier ou le petit tricorne dont la fantaisie atténuée est tolérée.

Les chasseresses plus nombreuses que jamais préfèrent une espèce de costume tailleur à jupe courte en étoffe d'un marron neutre foncé, guêtres hautes. Les hommes ont la veste de chasse, les bottes et un horrible chapeau vert orné d'une plume de faisan, qui fait fureur et dont l'abus nous vient, dit-on, d'Autriche-Hongrie.

Le cheval nécessite une tenue impeccable. On montrait jadis au Bois un élégant dont la minutie était proverbiale : Monté sur une fort jolie bête « mise au bouton » et qui allait d'un trot de cirque, il portait dans sa poche une petite brosse à habit. La poussière venait-elle à saupoudrer les basques de sa jaquette, il hélait un gamin, descendait de cheval et priait le bambin de le brosser en conscience. Ceci fait, il enfourchait à nouveau sa monture, mais alors le gamin devait passer un chiffon sous les semelles des bottes Chantilly — car ces semelles étaient vernies !

Sans aller aussi loin, il est cependant avéré que l'équitation, quelle que soit la science de l'écuyer ou de l'écuyère, doit être pratiquée avec élégance. Le sportsman qui enfonce jusqu'aux oreilles un couvre-chef démodé, s'habille d'une vieille redingote et d'un pantalon fatigué, chausse à fond les étriers, fait, malgré la solidité de son assiette, assez piètre figure. Il aura, croyez-le, le même insuccès que ce pauvre homme, au dos rond, ballotté sur son cob et dont se détournaient deux snobs croqués par Forain :

— Faisons semblant de ne pas le reconnaître, il monte trop mal à cheval !

L'amazone moderne prise peu ou prou le chapeau haut de forme et le remplace par le melon qui n'est pas beaucoup plus joli, le feutre tyrolien, le canotier. Le paletot-sac ne doit avoir aucun autre ornement qu'un petit col en peau de chamois. Enfin les amazones qui montent à califourchon — elles ne sont pas nombreuses encore, mais on en voit déjà quelques-unes, — ont adopté la jupe à l'américaine fendue sur le devant, importée chez nous par une écuyère de profession, M<sup>lle</sup> Rita del Eridò. Il faut avouer que cette jupe est merveilleusement seyante et que les plis sont d'une rare harmonie. Cette façon de monter est originale, mais le costume est so-

bre et correct. Le mot de Brummel relatif au costume reste éternellement vrai : l'élégant est celui qui ne se fait pas remarquer. Les cavaliers portent aujourd'hui la Dorsay — sorte de jaquette redingote, le pantalon à sous-pied, le chapeau haut de forme. Mais la Dorsay moule la taille, le pantalon est d'une coupe accomplie, le chapeau haut de forme éblouit de tous les reflets réglementaires !

**L'**ÉLÉGANCE AU TENNIS, AU GOLF ET AU PATINAGE EST PLUS RÉELLE DANS LE GESTE QUE DANS LE COSTUME.

Le tennis développe admirablement la grâce et la beauté du geste, et les jeunes filles l'ont bien compris. Le chapeau panama s'y porte, le costume est blanc, de flanelle ou de piqué pour les femmes comme pour les hommes.

Le rival du tennis est le golf, les mêmes costumes y sont adoptés, mais la vigueur qui doit y être déployée est bien plus grande; c'est pour cette raison qu'il est malaisé d'y conserver une élégance aussi parfaite.

Quant au patinage, il permet à la femme et à l'homme de déployer toute leur grâce;

les fourrures qu'y montrent les femmes vont de l'astrakan vulgaire au rarissime renard bleu, de l'hermine au vison.

L'alpinisme exige la jupe trotteuse d'étoffe solide, les guêtres, le voile épais préservant le visage : c'est un sport héroïque pour lequel il existe néanmoins une élégance qui consiste à ne pas s'affubler des accessoires inutiles et encombrants qui ont rendu populaire la silhouette de Tartarin.

En résumé, le sport doit donc être élégant, sans tomber dans le snobisme. On vit, jadis des bicyclistés enthousiastes brandir, on ne savait pourquoi, de gigantesques cravaches ! Cette faute de goût ne subsista pas longtemps. Le sport met l'homme et la femme en évidence; raison de plus pour que leur geste soit harmonieux et leur costume élégant et simple. Portez, en allant à vos affaires une cravate vermillon et personne ne trouvera rien à dire, mettez une cravate sang de bœuf piquée d'un gros brillant, en menant deux beaux chevaux et il n'est pas impossible que l'on vous fasse signe d'arrêter pour vous demander le prix auquel vous voulez vendre vos bêtes !

HENRI DUVERNOIS



EN BICYCLETTE !

*L'aïeule des sports modernes, la bicyclette n'est pas délaissée, mais on ne la pratique guère plus qu'à la campagne : la jupe doit être courte, la chemisette en toile ou en flanelle, le chapeau est le canotier.*

## LE CHAMPIONNAT DU CHEVAL DE CHASSE

C'est à Compiègne le 29 avril qu'a eu lieu cette année le championnat du cheval de chasse, organisé par l'Etrier. L'épreuve comprenait un parcours de 40 kilomètres coupé par un repos de 5 minutes, avant les 15 derniers kilomètres; la seconde partie de la piste était entièrement sous bois et aboutissait devant les tribunes de l'hippodrome.

La vitesse atteinte sur ces 15 kilomètres qui se couraient à allure libre a été telle que la moyenne a égalé celle du Grand National Anglais à Liverpool.

Les deux chevaux classés premiers suivent les chasses du marquis de l'Aigle.

## LA COUPE BURTON

La coupe offerte par M. Alexander Burton, un des conducteurs de l'équipe autrichienne dans la coupe Gordon Bennett, est un objet d'art, d'une valeur de 10.000 francs, en jeu d'une course de canots automobiles de toutes catégories qui se dispute sur 100 kilomètres.

Cette épreuve a été courue le 25 avril à Cannes. Elle a été gagnée par M. le marquis de Jessé, baron son racer C.G.V., qui a cou-



Le roi Edouard VII aux courses de Saint-Cloud (le 1<sup>er</sup> mai).

vert les 100 kilomètres en 2 h. 45 m. 16 sec., soit une moyenne de 36 kil. 327 à l'heure.

## S. M. EDOUARD VII AUX COURSES DE ST-CLOUD

Au cours du voyage qu'il a fait incognito à Paris au commencement du mois, le roi d'Angleterre

a honoré de sa présence une réunion de la Société du Demi-Sang, le 1<sup>er</sup> mai.

Il a visité dans la matinée le ha-



Le championnat du cheval de chasse à Compiègne (29 avril).

ras de Jardy, où l'on a fait défiler devant lui les yearlings, les poulinières et les étalons de M. Edmond Blanc; entre autres le célèbre Flying-Fox.

Le roi s'est rendu l'après-midi en automobile au champ de course de Saint-Cloud, où il a été salué par les notabilités du monde des courses, et par M. Ruau, ministre de l'Agriculture.

Après avoir assisté à la victoire dans le prix Le Roi Soleil de Bengal, sur lequel il avait risqué cent louis, le roi a visité l'écurie de la Fouilleuse où il a admiré les grands cracks de M. Edmond Blanc : Adam, Val d'Or et Jardy.

## LE PREMIER OMNIBUS AUTOMOBILE PARISIEN

Londres, grâce à la concurrence entre les nombreuses entreprises qui y possèdent des lignes d'omnibus, a vu depuis plusieurs mois apparaître les premiers omnibus automobiles. A Paris, le 6 mai, seulement, ont eu lieu les premiers essais dans cette voie.

La voiture essayée est munie

d'un moteur Serpollet, d'une puissance de 40 chevaux, pouvant en fournir au besoin 100; elle a gravi sans difficulté les plus fortes rampes au cours du circuit de 33 kilomètres environ, qu'elle a parcouru dans Paris, en 2 heures, arrêts déduits; soit une moyenne de 16 kil. 500, alors que les sages omnibus hippomobiles atteignent difficilement celle de 10 à l'heure.

Cet omnibus contient trente voyageurs; il est très confortable, et muni de roues caoutchoutées; l'impériale est abritée par un dais.

L'alimentation du moteur étant assurée automatiquement en cours de route, le conducteur n'a d'autres préoccupations que la direction de sa voiture.

## ALGER-TOULON

Le journal le *Matin* organise une course-croisière pour canots automobiles d'Alger à Toulon, avec escale à Port-Mahon.

Les 7 canots suivants prennent part à cette épreuve :

Le *Quand-Même* au Duc Decazes, construit spécialement en vue de la course, mesurant 22 m. de longueur, muni de deux moteurs donnant en tout 200 chevaux de force.

Le *Malgré-Tout*, à M. Roche,



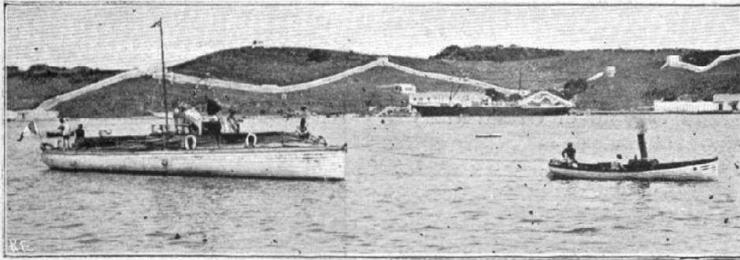
Le racer C. G. V. gagnant de la coupe Burton (photographie prise pendant la course).

yacht construit pour marcher à la voile, mesurant 20 mètres de long, auquel on a adapté une hélice mue par un moteur de 120 chevaux.

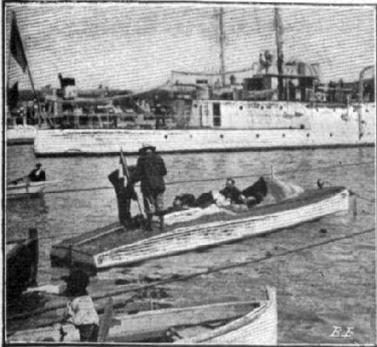
L'*Héraclès II* appartenant à la Société Héraclès. Longueur 10<sup>m</sup>50, moteur 60 chevaux.

Le *Mercedès-Mercedès*, à M. Jelli-

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par là suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Le Quand-Même entre à Mahon  
Le beau canot du duc Decazes est pris en remorque dans la passe  
par la vedette du grand yacht Velleda.



Le vainqueur de l'étape  
Alger-Mahon

Le Fiat X, après sa victoire, est visité dans tous ses détails; le moteur est démonté complètement; on aménage plus solidement les bâches qui doivent le protéger contre les lames.

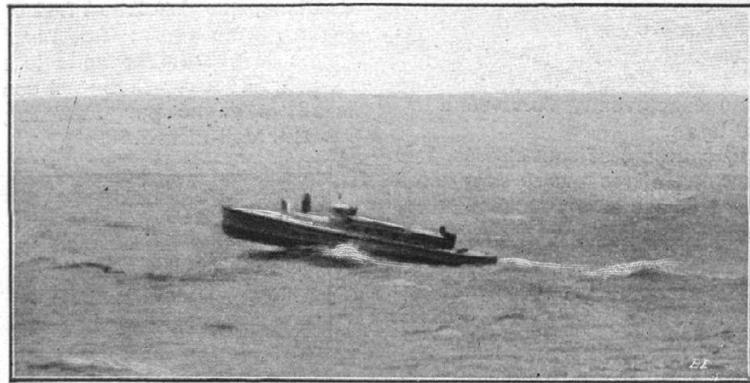
neck-Mercédès, mû par deux moteurs de chacun 100 chevaux, longueur 18 mètres.

Le Mercédès C. P., longueur 13 m. 50, appartenant à M. C. L. Charley, et muni d'un mot. 90 ch.  
Le Camille à M<sup>me</sup> du Gast, mo-

teur 60 chevaux, longueur 13 m.

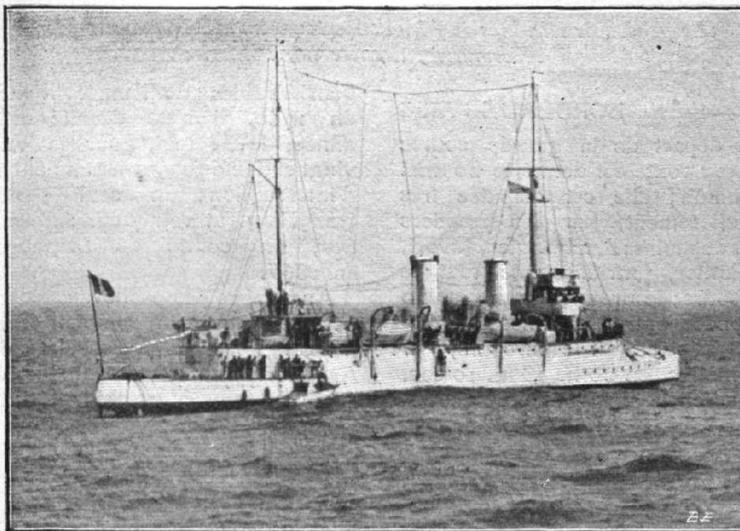
Le Fiat X, seul concurrent étranger, à la compagnie italienne F. I. A. T, moteur 35 chevaux, longueur 9 mètres.

Le départ est donné le dimanche 7 mai, à six heures du matin; les canots sont convoyés par une flot-



Le Camille en pleine vitesse par grosse mer

Le vaillant petit bateau de M<sup>me</sup> du Gast prend l'avantage sur les autres concurrents, malgré l'état de la mer qui empire à chaque instant (photographie prise du pont du Kléber).



Le Fiat X vient accoster le La Hire  
A 45 milles de Mahon, le Fiat abandonne; il est pris à bord du contre-torpilleur La Hire qui le ramène sain et sauf à Toulon.

tille de contre-torpilleurs, dont chaque unité en surveillance un spécialement. Le croiseur cuirassé Kléber suit la course.

La première étape, Alger-Mahon, est un succès pour le Fiat, qui accomplit cette traversée de 200 milles en 12 h. 1/4, par une mer un peu agitée.

Après lui arrivent successivement le Camille, le Mercédès C. P., le Mercédès-Mercédès, le Quand-Même. Le Malgré-Tout et l'Héraclès II qui rentrent les derniers, le 8 au matin, ont dû se faire remorquer pendant plusieurs heures.

Les équipages des canots reçoivent à Mahon un accueil enthousiaste. Leur séjour doit y être prolongé jusqu'au matin du 13, en raison d'une tempête qui fait rage pendant quarante-huit heures. La seconde étape se termine

dans un ouragan. Dès le départ, la mer, très forte, oblige le Fiat à abandonner: il est embarqué à 45 milles de Mahon, à bord du contre-torpilleur La Hire.

Le Camille, piloté par M<sup>me</sup> du Gast, prend une avance assez grande; malgré la tempête qui croît à chaque instant, il arrive jusqu'à 70 milles de Toulon.

La remorque que le Dard lui avait passée se rompt, et il se trouve en perdition pendant plusieurs heures; il doit être abandonné. Son équipage est sauvé par le Kléber.

Le Mercédès-Mercédès, le Mercédès C. P., l'Héraclès II et le Malgré-Tout, sont également perdus; les contre-torpilleurs recueillent tous leurs hommes.

Le Quand-Même fuit devant le temps avec son convoyeur, l'Arbalète; son équipe l'abandonne près des côtes de Sardaigne.

LE TOUR DE FRANCE  
A MOTOCYCLETTE

L'Autocycle-Club de France a organisé une épreuve d'endurance des plus dures pour motocyclettes de types commerciaux, sur un



Le Tour de France: arrivée à Ville-d'Avray de Cissac et de Champeuse, le 14 mai 1905.

itinéraire d'environ 2.000 kilomètres.

Le départ a été donné le 6 mai à 29 concurrents, l'arrivée a eu lieu le 14.

17 coureurs se sont classés. Les deux premières places sont revenues à Cissac et Giuppone; la troisième à Bucquet.

COURSES CYCLISTES SUR PISTE

Kramer, le sprinter américain, dispute plusieurs handicaps sur 500 m. dans lesquels il rend jusqu'à 65 m. au limitman. Il fait un voyage à Londres vers le milieu du mois, et s'y rencontre avec Mayer, Schilling et Friol.

Le 14, Pottier remporte une belle victoire sur Petit-Breton et Trousselier dans une course de 50 kil. derrière tandems.

L'entraînement par grosses motocyclettes est définitivement abandonné dans les courses de fond; les nouveaux engins, plus légers, donnent lieu à des courses plus intéressantes.

Floyd Krebs, encore un Américain, court pour la première fois à Paris, le 21, au Parc des Princes, contre Mayer et Poulain qui le battent.

LES CONCOURS HIPPIQUES

De nombreux concours hippiques ont lieu en province et à l'étranger: les plus suivis sont ceux de Lyon, de Nancy, de Madrid, de Bruxelles; ce dernier est l'occasion d'une belle victoire pour un officier français, le lieutenant Bausil, dans une course militaire.

LES COURSES DE CHEVAUX  
DU MOIS

Les épreuves les plus importantes de l'année, avant celles de juin (Grand Steeple et Grand Prix) se courent au mois de mai, entre autres le prix de Diane et le prix du Jockey-Club, qui marquent la réouverture de Chantilly.

A Longchamp, M. Ed. Blanc gagne, le 4, le prix La Rochette, avec Val d'Or; le 7, le prix Daru, avec Jardy; le 14, le prix Lupin avec Génial. Il est moins heureux dans le prix Reiset, remporté le 11 par Choubersky à M. de Saint-Alary, dans le prix des Acacias que gagne, le 18, Pois Vert à M. Marghiloman.

Le Steeple annuel d'Enghien a lieu le 13; Canard, à M. Jean Stern, arrive premier en une course intéressante et très disputée.

Chantilly ouvre le 21 sur le prix de Diane, que s'attribue M. E. Veil-Picard, avec Chyde; Gouvernant y gagne le prix La Rochette le 25. Le prix du Jockey-Club y est couru le 28, et gagné par Finasseur, à M. Ed. Veil-Picard.



Clyae, à M. Ed. Veil-Picard, gagnante du Prix de Diane à Chantilly, le 21 mai.

bres, désignés par referendum, qui ont constitué leur bureau; elle choisira elle-même ultérieurement les membres qui la compléteront.

LE DERBY D'EPSOM

Le Derby d'Epsom est une des solennités sportives les plus



Le peloton de tête dans Bordeaux-Paris (21 mai), au premier plan, Aucouturier; derrière lui, Pottier.

BORDEAUX PARIS

Le départ de la grande course sur route est donné le 20 mai à minuit; elle est disputée très régulièrement, par les premiers tout au moins: Aucouturier, favori, et Pottier, font ensemble tout le parcours; le premier gagne par 50 secondes entre Versailles et Ville-d'Avray: il a fait le parcours, 575 kilomètres, en 20 h. 13 m. 10 sec. Trousselier abandonne après Orléans. Cornet arrive troisième.

L'ACADEMIE DES SPORTS

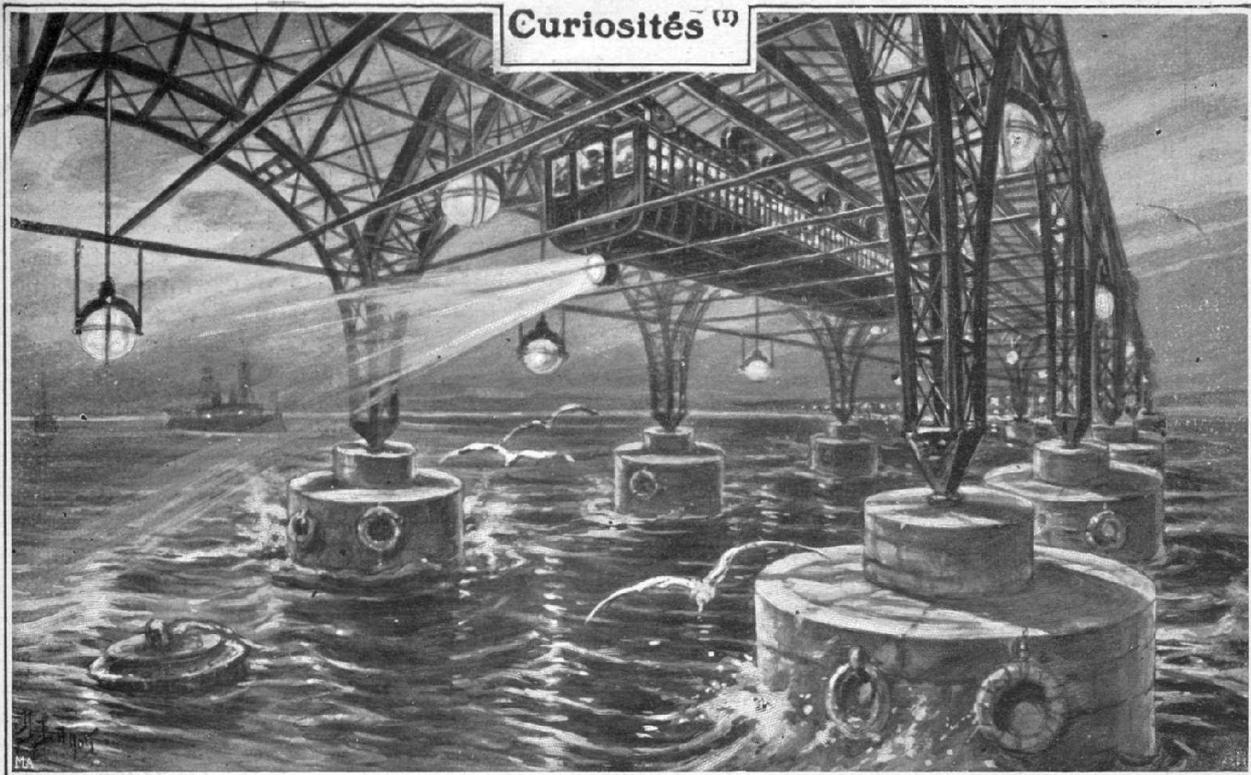
La première séance de cette académie de quarante personnalités représentant tous les sports, a eu lieu le 18 à l'Automobile-Club; elle a réuni ses 20 premiers mem-

considérables de l'année. Fondé en 1780, il s'est disputé cette année, le 31 mai, pour la cent vingt-sixième fois, sans une année d'interruption; un seul cheval français y fut vainqueur: Gladiateur, au comte de Lagrange, en 1865.

Au nombre des 9 chevaux engagés cette année, on comptait Cicero à lord Roseberry, considéré en Angleterre comme imbattable, et Jardy, le fameux crack de l'écurie Edmond Blanc, fils de Flying Fox; qui avait gagné la grande épreuve en 1899.

Le 1<sup>er</sup> a été Cicero, le 2<sup>e</sup> Jardy, le 3<sup>e</sup> Signorino; le prix était de 162.500 francs.

Le parcours était de 2.400 mètres; le français Jardy n'a été battu que de 3/4 de longueur.



UNE FUTURE MERVEILLE DU MONDE: LE PONT SUR LA MANCHE

*Ce n'est plus, aujourd'hui une utopie. Armés de plans et de devis précis, les ingénieurs nous montrent que la construction d'un pont joignant les rives de la Manche est désormais réalisable grâce aux puissants moyens de l'industrie moderne.*

## DE PARIS A LONDRES par chemin de fer

**Si les trains pouvaient se rendre directement de Paris à Londres, les multiples conséquences de cette « correction de la nature » seraient véritablement incalculables. — Cette gigantesque entreprise, la merveille la plus grandiose du monde moderne, est-elle possible ? — Oui, répondent des voix de plus en plus nombreuses d'un côté et de l'autre du détroit. — Nous exposons ici cette question, qui a fait ces dernières années un pas décisif, avec des détails inédits sur les derniers projets présentés.**



**U**N abbé d'autrefois a dit que le melon est une preuve de l'existence de Dieu. Ce savoureux cucurbitacé est, en effet, naturellement découpé en tranches, ce qui indique bien qu'il a été créé tout exprès pour être mangé en famille. Un raisonnement du même genre conduit à estimer que le mal de mer a été inventé pour mettre les hommes en garde contre les voyages

maritimes, et les avertir qu'il vaut mieux circuler sur un terrain solide que sur un terrain mouvant. Et il faut bien avouer que nombreux sont nos contemporains pour qui cet avis physiologique n'est pas lettre morte. On raconte que la femme d'un professeur, nommé en Algérie, ayant une fois fait la traversée de la Méditerranée, refusa de reprendre le bateau pour retourner en France, préférant courir les risques et affronter les fatigues d'un immense

*(1) Chaque numéro de Je sais tout est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.*

voyage en caravane par la Tripolitaine, l'Égypte et les côtes turques. L'anecdote est sans doute inventée d'A à Z, mais elle plaît à l'imagination des innombrables victimes du roulis, auxquelles on fera difficilement comprendre que la grandeur et la portée d'une œuvre telle que celle qui reliera l'Angleterre à la France par un chemin de fer direct, ne consistera pas principalement dans la suppression du mal de mer.

Cependant les deux pays ainsi raccordés peuvent prévoir d'autres avantages, peut-être moins pittoresques, mais d'une autre importance pour l'accroissement du bien-être général et l'avancement du progrès. L'intérêt des deux nations est en balance, et l'idée mérite d'être populaire pour des raisons plus sérieuses que la disparition du « mauvais hoquet » sur une courte traversée.

**I**L Y A QUATRE FAÇONS DIFFÉRENTES D'ALLER EN WAGON DE FRANCE EN ANGLETERRE : LE PASSAGE MIXTE, LE TUNNEL, LE TUBE SOUS-MARIN, LE PONT.

Le projet d'établir un passage sec entre la France et l'Angleterre est fort ancien déjà. Il y a plus de cinquante ans qu'on en parle sérieusement. Quatre solutions de la question ont été présentées jusqu'ici : le tunnel sous la Manche, le pont sur la Manche, le tube sous-marin, enfin le « Passage mixte ».

Le tunnel sous la Manche est facilement réalisable. La craie de Rouen, qui forme le fond de la mer, des falaises françaises aux falaises anglaises, est le meilleur terrain qu'on puisse rêver pour les perforatrices. Les machines ne s'émeussent pas contre des roches presque impénétrables. La dynamite y creuserait son œuvre d'une façon sûre. Il n'y aurait point à craindre les accidents effrayants qui marquèrent le percement du Saint-Gothard, où, parfois, les ouvriers furent réduits en miettes, pour n'avoir pu calculer les effets des explosifs, et où la moitié de certains enterrements consista à laver les parois à grands jets de lances d'arrosage.

Le tunnel sous la Manche ne soulève plus d'objections techniques, mais il a provoqué un argument d'ordre moral tout à fait curieux, qui a fait renoncer à ce projet.

Il y a déjà trente ans que le Parlement français, a voté la construction du tunnel sous la Manche, d'après les plans de Thomé de Gamond et de ses successeurs. En 1874, on crut un moment que l'œuvre allait être exécutée quand parut, en Angleterre, un pamphlet, « la bataille de Dorking », qui alarma vivement nos voisins d'outre-Manche. L'au-

teur expliquait que le tunnel mettrait le pays à la merci d'une invasion française. C'était l'opinion des chefs de l'armée anglaise, et, en particulier, celle de lord Wolseley. Le gouvernement de la Grande-Bretagne dut s'opposer à la construction du tunnel.

En y appliquant la meilleure volonté, les Français n'arrivent pas à comprendre cette crainte, peut-être tout d'abord parce que nul d'entre eux ne songe à conquérir l'Angleterre. Mais même en supposant qu'un jour ces sentiments pacifiques se modifient, il semble que rien n'est plus facile que de défendre une galerie de cette espèce. On met le feu à une mine et l'issue est bouchée.

Cependant lorsqu'on étudie l'histoire de l'Angleterre, on finit par saisir de quelle nature est l'opposition de nos voisins d'outre-Manche. Toute leur activité universelle, toute leur vie nationale, a grandi du fait que la Grande-Bretagne est une île et que, n'ayant point de frontières à défendre, elle a laissé à sa seule flotte le soin d'assurer son intégrité économique et territoriale. Le tunnel échapperait au contrôle des cuirassés et des torpilleurs.

Il a donc fallu renoncer au tunnel. C'est alors qu'on a songé à construire un pont gigantesque, d'un rivage à l'autre. L'argument militaire tombait ainsi. En un clin d'œil, la flotte pourrait démolir le passage. Mais alors s'éleva une clameur universelle. Le souterrain ne regardait que la France et l'Angleterre. Le pont lésait les droits d'une foule de nations. La mer, au large, appartient à tout le monde. Elle n'est ni anglaise, ni française. La Belgique, la Hollande, l'Allemagne, le Danemark, la Russie, pour qui la Manche est une route nécessaire, demandaient à être consultées. La construction du pont exige une conférence de diplomates du monde entier. Seul un optimiste un peu fou peut s'imaginer qu'on obtiendra l'accord de nations concurrentes qui voient avec déplaisir tout ce qui peut faciliter le commerce de la France et de l'Angleterre. S'il y a une unanimité certaine, c'est celle des opposants qui déclareront à grands cris que le pont créera de grands obstacles à la navigation.

Ne pouvant ainsi ni passer sous l'eau, ni passer sur l'eau, les inventeurs découvrirent le moyen de passer dans l'eau.

Pourquoi ne pas poser tout tranquillement, au fond de l'océan, à côté du câble télégraphique, un énorme tube dans lequel glisseraient les trains? Il y a bien assez longtemps que les hommes font voyager l'eau à travers les tuyaux, c'est bien à leur tour de voyager dans des tuyaux à travers l'eau. On filerait ainsi de France en Angleterre, à quelques



**UN DOUBLE DÉSASTRE EFFROYABLE**

*Le projet consistant à faire passer les trains dans un « tube sous-marin » présente des inconvénients au point de vue de la résistance des parois du tube. De plus, les voyageurs risqueraient d'être victimes d'épouvantables accidents du genre de celui dont notre dessinateur a évoqué le terrifiant spectacle.*

centimètres des soles errantes, effrayées par le vacarme longuement propagé sous les ondes! Oui, mais en quelle matière serait fabriqué ce tube? Les métaux s'altèrent et se déforment au contact chimique et à la pression physique des eaux. Un revêtement de ciment ne suffirait pas à protéger le tube métallique. Le contenu flexible d'un contenant inflexible provoquerait sûrement des fissures et des ruptures. Il faudrait la plume d'Edgar Poë pour déduire l'effroyable noyade en masse qui en résulterait.

**L'EFFROYABLE DANGER D'UN TUBE SOUS-MARIN : LES CATASTROPHES INOÛTES QUI POURRAIENT SE PRODUIRE.**

En plus, il y aurait à craindre un fait-divers inouï, une de ces catastrophe énormes et prodigieuses que le hasard paye en tragique publicité au progrès et au génie créateur de l'homme. Il pourra arriver qu'un grand bateau, — il suffirait même d'un navire de 4.000 tonnes — sombre juste au-dessus du tube. Qu'on se figure cette rencontre avec toutes les complications étranges de ces accidents qui confondent l'esprit, par exemple, un train passant à la seconde précise où le navire s'écrase au fond de la mer, la locomotive arrêtée dans sa course par l'aplatissement du conduit, par l'afflux de l'eau, par une barrière subite de bois et de fer éventrant le tube, peut-être le combustible de la cale percée venant se déverser sur celui du tender, peut-être une hélice tournoyant encore dans un wagon-salon et décapitant les voyageurs! Est-ce qu'on sait? La réalité de ces sortes de sinistres dépasse souvent tout ce que peut imaginer de plus saugrenu l'imagination la plus détraquée.

Le tube étant impossible pour des raisons pratiques; le pont pour des raisons diplomatiques; le tunnel pour des raisons tactiques, il a fallu en venir à la seule possibilité qui restait, le « passage mixte ». Elle répond à toutes les objections. « Vous ne voulez pas d'un tunnel, parce qu'il ne se voit pas, dit-on aux amiraux anglais, on va vous donner un pont qui se verra! » « Vous ne voulez pas d'un pont qui se verra, dit-on aux diplomates étrangers, on va vous donner un tunnel qui ne se verra pas. » Si on désignait les œuvres de l'ingénieur, comme on intitulait jadis les romans, on appellerait le nouveau projet « le Passage mixte » ou « la Part du Feu ». Grâce à lui, on contente tout le monde, et l'Angleterre.

Chaque nation, en vertu des usages internationaux, est propriétaire, le long de ses

côtes, d'une large bande de mer. On imagine, par une fiction universellement admise aujourd'hui, que le territoire se prolonge sur l'eau de trois milles anglais; c'est ce qu'on appelle la mer territoriale. Chaque pays y fait sa police à sa façon, sans avoir à donner d'explications à personne, et peut y construire librement. En conséquence, le « passage mixte » commence sur les côtes anglaises par un pont-viaduc d'un mille de long. Après quoi, il plonge brusquement dans la mer pour se transformer en tunnel, sous les eaux internationales. A un mille des côtes françaises, le train émergera de nouveau de la mer pour rejoindre la voie ferrée de la Compagnie du Nord.

La construction d'un pont dans la mer peut sembler une œuvre formidable, et elle l'est, en effet, si on se trouve en présence de très grandes profondeurs. Mais à profondeurs égales, il n'est guère plus difficile de bâtir des arches dans un océan que dans un fleuve. Avec les grands caissons à air comprimé, les ouvriers, habitués à ce travail étrange, peuvent bâtir sur le sol sous-marin jusqu'à 35 mètres au-dessous du niveau des flots. C'est néanmoins là la limite extrême, et les travailleurs de la mer ne respirent pas très à l'aise au-dessous de 28 mètres. Pour la construction du passage mixte, on n'aura pas l'occasion, aux piles du pont, d'atteindre plus de 15 mètres au-dessous du niveau de la basse mer et 23<sup>m</sup>75 au-dessous du niveau des hautes eaux. Les fondations les plus profondes seront à 26 mètres au-dessous de la haute mer. On n'atteindra donc pas le maximum de pression que l'ouvrier peut supporter sous le piston pneumatique.

**COMMENT LE TRAIN POURRA-T-IL PASSER DU PONT SUR LE TUNNEL? GIGANTESQUES ASCENSEURS OU PLANS INCLINÉS.**

Le point délicat de l'œuvre sera la plongée dans la mer. Le train devra passer d'une hauteur de pont de près de 23 mètres au-dessus des flots, à une profondeur de souterrain de 23 mètres également au-dessous du fond marin. Le saut du train, pour passer du niveau supérieur au niveau inférieur, sera, de rail à rail, de plus de 71 mètres dont, aux fortes marées, près de 24 mètres à travers l'eau.

Comment s'opèrera ce plongeon, de façon à ne pas réveiller les dormeurs des wagons-lits?

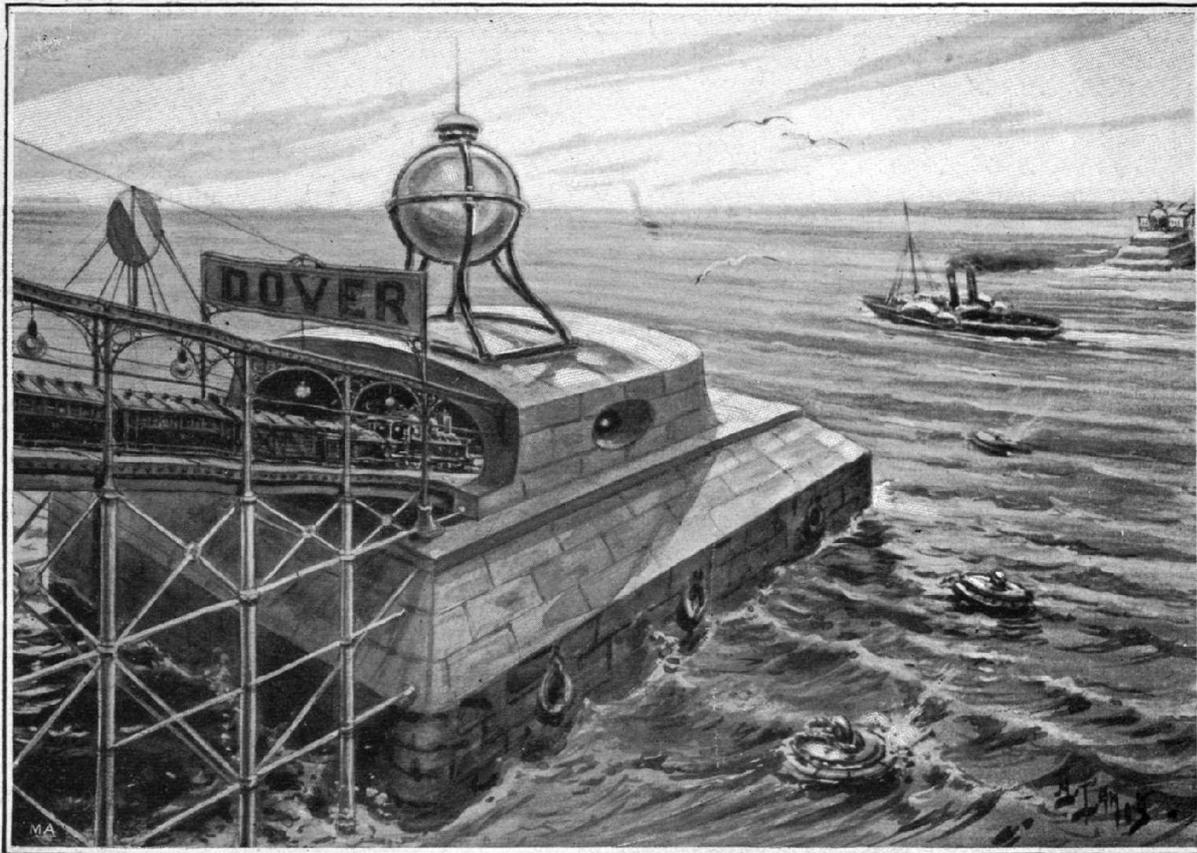
Deux moyens sont proposés. Un ascenseur ou un plan incliné.

Il s'agit de bâtir en pleine mer une île capable de supporter la formidable machine qui servira à monter et à descendre rapidement du



UNE MINE DANS LE TUNNEL

*En cas d'invasion — éventualité d'ailleurs aussi peu probable qu'il est possible! — une mine crève le tunnel, l'eau s'engouffre immédiatement dans celui-ci et le passage mixte se trouve coupé.*



#### LE TRAIN PASSE DU PONT DANS LE TUNNEL

*Dans le projet dit " passage mixte ", le convoi passe du pont dans le tunnel sous-marin soit au moyen d'un ascenseur gigantesque, soit par un plan incliné. C'est ce dernier système, le plus pratique, qui est figuré sur notre gravure.*

pont au tunnel et du tunnel au pont, des trains de 500 tonnes. On se rend compte de l'importance gigantesque de l'appareil nécessaire, de l'ampleur du piston chargé de soulever la masse, de la difficulté de suspendre en équilibre un poids aussi long, aussi mal réparti que celui d'un train, et cela, au beau milieu de la Manche, en plein centre des tempêtes. La conception de cet ascenseur unique n'est cependant pas irréalisable. Tous les termes du problème ont été étudiés et la solution est prête.

Néanmoins la plongée par le plan incliné paraît plus simple et moins coûteuse. Sur ou mieux dans un socle de maçonnerie, partant du souterrain pour aboutir jusqu'à la hauteur du pont, on construira deux tunnels à deux voies chacun, grâce à un procédé de construction sous-marine relativement simple.

Avec plongée des deux côtés par plans

inclinés, il reviendra à 250 millions; c'est ce que Paris mange de viande de boucherie en six mois. Si la plongée se fait du côté anglais par ascenseur et du côté français par plan incliné, le travail montera à 287 millions. Avec des ascenseurs des deux côtés la dépense sera de 322 millions. Par la solution avec les plans inclinés on pourrait encore obtenir une économie importante en faisant en France, la montée sur terre, puisque nous n'opposons aucune objection d'ordre militaire.

Ainsi, par « cette correction de la nature » pourra être accompli le « Passage mixte », et les hommes seront de nouveau capables d'aller à pied sec de France en Angleterre, ce qu'ils ont déjà fait, sans doute, il y a quelques milliers d'années, avant la déchirure du globe, qui détacha la Grande-Bretagne de l'Europe continentale et influa d'une façon si capitale sur la marche de la civilisation dans le monde.

\*\*\*

## L'HOMME QUI MARCHE SUR LES EAUX

Ce singulier personnage se rencontre au bord de la Seine, près de Rouen; là le fleuve est fort large et notre homme a trouvé un excellent moyen de passer facilement d'une rive à l'autre. Chacun de ses pieds repose sur une sorte de périssoire minuscule en bois creux, et qui rappelle par sa forme et son aspect les grands patins ou skis norvégiens. Les deux périssoires sont reliées l'une à l'autre par des crampons de fer, afin d'éviter qu'elles ne s'écartent sous l'action des remous du fleuve. Il pose un pied sous chacune d'elle et il s'y tient lui-même en équilibre

et en granit « comme témoignage de reconnaissance pour les services rendus par les braves chevaux qui



L'homme qui marche sur les eaux, muni de deux sortes de périssoires minuscules et d'une pagaie.



Monument élevé à Port-Elisabeth aux chevaux tués pendant la guerre anglo-boer.

sans attache aucune; souvent même il garde ses sabots. Puis, à l'aide d'une pagaie, il se met en marche. Il va ainsi avec une grande rapidité et sans choir jamais. D'un peu loin et de la rive, le spectacle est vraiment curieux, car l'on n'aperçoit pas les deux petits bateaux sur lesquels il est debout, et il a l'air de marcher sur l'eau par un miracle renouvelé de l'Évangile.

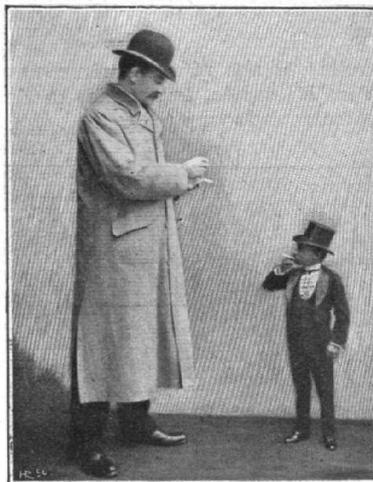
## EN L'HONNEUR DE L'ESPÈCE CHEVALINE.

Avec les fonds recueillis au moyen d'une souscription publique, les habitants de Port-Élisabeth (Afrique du Sud) ont élevé un magnifique monument en bronze

périssent durant la guerre Anglo-Boer, 1899-1902», selon les termes mêmes de l'inscription gravée sur le socle.

L'inscription supérieure constate que « la grandeur d'une nation consiste moins dans le nombre de ses habitants et l'étendue de son territoire que dans l'étendue et la justice de sa compassion ».

Au pied du monument est établi un abreuvoir où les chevaux de la ville trouvent toujours une eau aussi abondante que fraîche.



Nain birman, mesurant quatre-vingt-cinq centimètres

## « L'HOMME CASSÉ »

Belzébuth, l'homme cassé, arrivé le 2 mai à Paris, possède la faculté curieuse de dénouer ses articulations et de faire prendre à ses os les positions les plus bizarres. Il parvient ainsi à se briser littéralement la colonne vertébrale et à déplacer ses omoplates au point de leur faire exécuter des mouvements inattendus. Il arrive même à se rendre bossu par devant et par derrière et à se tordre trois fois le bras.

## MINIATURE D'HOMME

Signalons l'arrivée en Europe d'un nain plus remarquable encore par ses proportions régulières que par sa petitesse, bien qu'il ne



Belzébuth, l'« homme cassé » qui arrive à déplacer ses omoplates au point de simuler une double gibbosité

soit haut que de 0<sup>m</sup>85. Il fut découvert l'an dernier dans l'intérieur de la Birmanie et est âgé actuellement de vingt-deux ans.

Ce minuscule personnage, dont les parents, des paysans birmans, sont de taille normale, fait preuve d'une intelligence remarquable. En quelques mois, il a appris assez de mots pour se faire comprendre de son barnum. Il vient de débiter dans un music-hall de Londres et prend plaisir à fumer cigarette sur cigarette.

A l'encontre de tant de nains, il est très gai. Son barnum ajoute ce détail que le nain birman ne dédaigne pas, à l'occasion, un verre de stout, la bière couleur d'encre chère à tous les Anglais.

(1) L'ensemble des « memento » publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

LA HARPE DE L'IMPÉRATRICE

L'Impératrice Eugénie vient de donner à la direction des Beaux-Arts pour le musée napoléonien de la Malmaison la harpe de l'impératrice Joséphine, œuvre du célèbre luthier de l'époque impériale Gatineau. Cette harpe, surmontée de l'aigle impériale est enrichie de superbes motifs en bronze représentant les diverses branches de la musique.

LA VOITURE DU NÉGUS

Le roi d'Italie a fait construire à Milan trois voitures qu'il envoie comme cadeau au Négus. La décoration de ces véhicules est très originale; ils sont peints en rouge, jaune, vert, bleu, argent, or. Toutes les couleurs y sont représentées.

Les lanternes sont d'argent massif. L'intérieur de la voiture destinée à l'impératrice est capitonné de soie rouge, et est muni d'un nécessaire de toilette, d'une pendule, de candélabres, et autres objets.

LA MAISON DE HENRI IV

On va démolir une maison sise dans une des rues les plus écartées de Montmartre. Cette maison datant du XVI<sup>e</sup> siècle servit, dit-on, de rendez-vous de chasse à Henri IV.

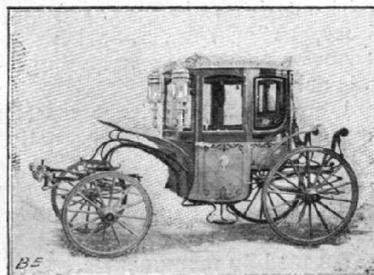
LE ROI NON COURONNÉ DE WINDSOR

L'immense forêt de Windsor sert de domaine à un étrange personnage que les gardes qui le pourchassent vainement, ont surnommé le « Roi de la forêt ».

Depuis deux ans, Mootton a élu domicile au sommet d'un chêne. Il s'est aménagé une couchette entre plusieurs grosses branches, et, l'hiver comme l'été, il y passe ses



Harpe de l'impératrice Joséphine offerte au musée de la Malmaison (Cl. Anthony)



Voiture offerte à Ménélik par le roi d'Italie. La caisse est peinte de toutes les couleurs, les lanternes sont en argent massif.

nuits; il s'y réfugie même pendant la journée, lorsque les gardes le serrent de trop près.

Durant la belle saison, il vit de fruits sauvages. Dès qu'ils viennent à manquer, il s'attaque au petit gibier, et excelle à prendre des lièvres sans autres armes qu'un lacet et un bâton.

Expulsé plusieurs fois de la forêt, il trouve toujours le moyen de franchir de nouveau les murs d'enceinte. A part ses actes de braconnage, c'est un être inoffensif, grand ami des cerfs et des daims de Windsor qui accourent près de lui au son de sa voix.

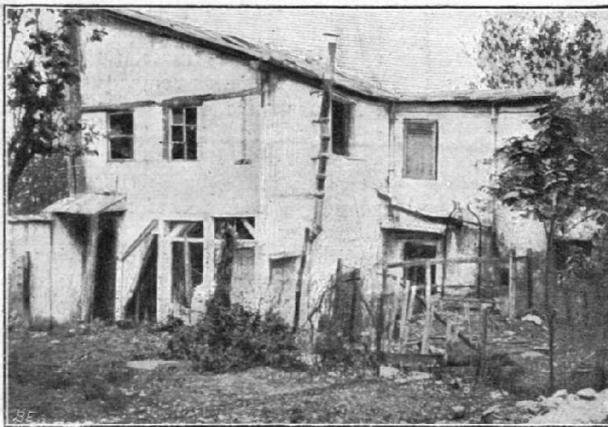
ÉTRANGE SPECTACLE

Le capitaine du baleinier canadien *Lara Hansen*, à son arrivée à Seattle le mois dernier après une saison de pêche dans l'Océan glacial Arctique, a raconté que lui et ses hommes furent témoins d'un étrange spectacle.

Dans les parages des Iles Aléoutiennes, ils rencontrèrent un énorme iceberg qui s'élevait de 40 mètres au-dessus de l'eau. A la hauteur de neuf mètres, à travers une épaisseur de glace de deux à trois pieds, on voyait un groupe formé par une femelle d'ours blanc et ses deux petits, étroitement serrés contre le ventre de leur mère. Les trois bêtes semblaient dormir. La glace avait la pureté du cristal.

Le cas a été soumis à des savants naturalistes américains qui n'ont pas réussi jusqu'ici à expliquer comment les trois plantigrades avaient pu se laisser enfermer dans leur prison de glace.

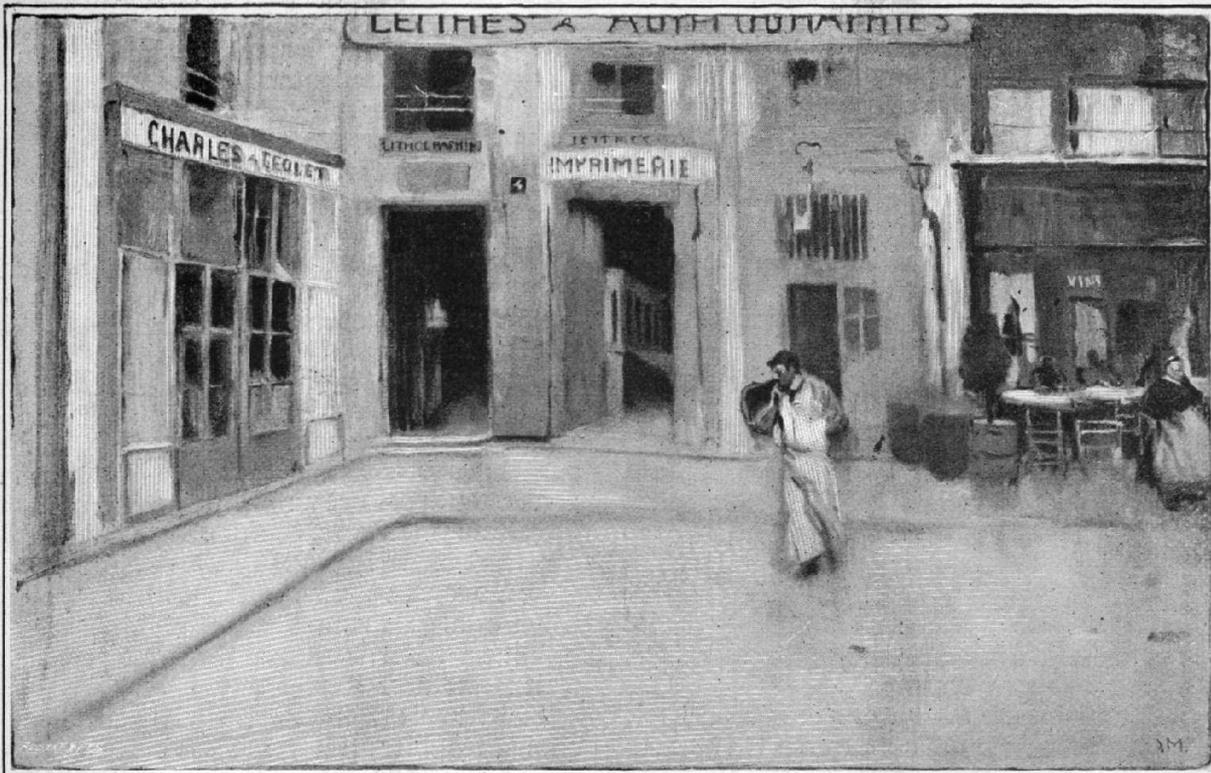
Les marins du *Lara Hansen* ont rapporté que rien ne pourrait décrire l'aspect féérique et impressionnant de ce groupe de bêtes figés dans la glace, comme, dit l'un d'eux, « derrière la vitrine d'un naturaliste ».



La maison de Henri IV, sise à Montmartre et qui va être démolie



Le roi de la forêt de Windsor est un vagabond singulier qui a élu domicile dans un arbre



UN COIN PITTORESQUE

*La place de Valois, solitaire, silencieuse, où une voiture qui passe devient un événement, était comme un coin de ville de province où l'on n'eût pas deviné qu'un savant était réfugié en plein cœur d'un Paris ignoré. (Page 631, col. 2.)*

## MOI ET L'AUTRE

Roman Inédit

Par JULES CLARETIE, de l'Académie Française (Suite) (1)

**Le peintre André Fortis est sujet à un mal bizarre qui, jusqu'ici, a échappé aux yeux de tous, sauf à ceux de sa femme bien-aimée, Cécile, mais qui transforme son existence en un véritable martyre : brusquement, par moment, sa personnalité lui échappe, il devient un autre, n'ayant, sauf l'aspect physique, aucun rapport avec lui. Il vit donc deux vies. Au cours d'une de ces crises, il a eu avec un M. de Morlière une altercation dont il ne lui reste, redevenu lui, aucun souvenir. M. de Morlière a adressé ses témoins à André Fortis** ✂ ✂ ✂



ANDRÉ souriait. Il en arrivait à trouver ironiquement bouffonne cette situation tragique : un être humain devenant responsable de certains actes dont il n'avait même pas conscience.

— Se battre pour un autre ! songeait-il.

Et cette pensée lui traversait le cerveau, en répondant à ces deux hommes, assis dans son

atelier, exigeant ou des excuses ou une rencontre :

— Après tout, c'est cela, la guerre ! Les pauvres gens se battent pour les autres et pour les fautes des autres !

— Messieurs, dit-il, si j'ai, par un mouvement irréfléchi, outragé M. de Morlière, que, je vous le répète, je ne connais pas, je vous en exprime tous mes regrets ; mais croyez vous que je doive les excuses que vous me

(1) Voir les nos I, II, III et IV.

demandez, vous l'avouerez, d'un ton un peu impératif ?

— Le ton de notre client, dit le commandant, est adéquat à votre geste.

— Des regrets ne suffiraient pas, fit M. de Lartiges, comme en le regrettant lui-même.

— Et ces excuses consisteraient?...

Le commandant compléta la phrase interrogative d'André Fortis :

— En une lettre où les excuses exigées...

— Ou demandées, fit le comte.

— Devraient être nettement, formellement exprimées.

André avait beau mettre en quelque sorte — comme un bouclier — son corps devant une espèce de spectre, il se disait avec colère que les excuses faites le seraient par ce Fortis dont M. de Lartiges tenait encore la carte de visite entre les doigts, et l'idée seule de mettre son nom au bas d'une telle lettre lui faisait, comme en une congestion de colère, monter le sang au front.

— Non, messieurs, encore une fois, dit-il, je suis désolé de ce qui est advenu. Un mouvement réflexe et rien de plus. Mais il m'est impossible d'écrire la lettre que vous demandez ou que vous exigez, l'expression importe peu. Je puis déplorer le fait, je puis déclarer que le geste a été comme mécanique, sans qu'il ait obéi à ma volonté, je ne puis ni faire, ni dire plus.

— Monsieur, conclut alors le comte de Lartiges froidement, quand on n'est pas plus maître de soi que vous ne l'avez été, on paie la dette de son impatience ou de son inconscience.

Il prononçait, sans le savoir, le mot même de la situation.

Le conscient portait la peine de l'inscient.

— Une dette à payer ? dit André Fortis. Eh ! bien, monsieur, c'est ce que je vais faire !

— En vous excusant ?

— En me mettant à la disposition de M. de Morlière !

— Nous aurons l'honneur d'attendre vos amis ! dit en saluant le comte de Lartiges.

— Nos salutations, monsieur !

Ils sortirent avec la même correction officielle, les mêmes saluts qui avaient marqué leur entrée, et Fortis, un peu étourdi de l'aventure, se trouva seul devant cette étrange situation qu'il devait subir sans l'avoir créée.

D'explication, d'atténuation quelconque, il ne pouvait être question avec les témoins qu'il allait choisir. Il eût rougi d'avouer qu'à de certaines heures de sa vie, il devenait subitement irresponsable. Non. Il reconnaîtrait l'insulte faite à M. de Morlière et il se battrait

pour la réparer. Seulement, il voulait en finir vite, très vite, redoutant même que l'énervement, né de cette sottise aventure, ne déterminât chez lui une nouvelle crise.

Si, par exemple, au moment d'aller sur le terrain, l'*Autre* reparaisait, reprenait possession de son être ? Si cet *Autre*, qui n'avait aucunement conscience de ses actes, reculait devant sa propre responsabilité ? Si l'*Autre* n'allait pas au rendez-vous d'honneur accepté par lui, Fortis ?

C'est que cette incroyable complication était possible. André, brave, jusqu'à la témérité, avait la terreur qu'un autre qui n'aurait pas son courage se substituât à lui. Il ne le connaissait pas, cet automate qui devenait, à de certains moments, son double, son fantôme vivant et bien vivant.

— Voyons, voyons, se disait-il, ne pensons pas à cela. Je suis maître de moi, je le sens. Il faut se hâter, voilà tout, et que personne n'ait la moindre idée de cette inquiétude.

Il ne voulait même rien dire à Cécile. Pourquoi la troubler ? S'il était blessé, elle apprendrait assez tôt la vérité. Il demanda à deux amis du Cercle, un peintre célèbre par ses exploits de salle d'armes autant que par ses portraits, puissants et décoratifs, et un capitaine de vaisseau détaché au ministère de la marine, de s'entendre pour une rencontre avec M. de Lartiges et le commandant Vignal.

M. de Morlière prenant la qualité d'offense, demandait un duel au pistolet. André Fortis eût préféré l'épée. On se battrait au pistolet.

André, levé dès le jour, avait passé sa matinée à écrire pour Cécile ses dernières volontés cachetées ensuite et enfermées dans le tiroir d'un petit cabinet hispano-mauresque. Puis, l'esprit très libre, chassant par un violent effort de volonté la hantise d'une interruption possible et soudaine de sa vie normale, il avait pris une automobile avec Petrus Hardy, le peintre et le Dr Wyns, le chirurgien qui devait assister au combat.

En route, malgré le fracas de la voiture, on avait causé. Le nom du Dr Klipper était venu comme par hasard, dans les propos.

— Ah ! oui, un fou, dit Wyns. Mais un fou de génie. C'est un de ces hommes qui oscillent entre le Panthéon et le cabanon, et qui sont capables de faire des miracles.

Et Fortis revoyait alors, par la pensée la silhouette de Klipper descendant l'escalier de son hôtel. Cécile avait dû lui parler. Si le duel n'était pas mortel (tout arrive, hélas ! et la balle est plus folle que l'homme), il consulterait ce Klipper, il demanderait à ce fou le remède à cette espèce de folie.

M. de Morlière et ses témoins étaient arrivés

déjà à la Sablonnière de Viroflay, rendez-vous pris la veille, lorsque descendant de l'automobile, André Fortis salua son adversaire et, relevant le collet de son paletot, se plaça à l'endroit qu'on lui indiquait, Pétrus Hardy ayant mesuré la distance et le commandant Vignal devant, en frappant dans ses mains, donner le signal du combat.

M. de Morlière tira le premier. André, avec émotion, entendit un petit bruit sec, comme la détonation d'un jouet d'enfants, dans l'air humide de ce matin de décembre. Puis, ayant à riposter, il leva en l'air le canon de son pistolet et pressa la gâchette.

Le procès-verbal allait constater selon la formule, que deux balles avaient été échangées sans résultat. Mais avec une courtoisie charmante, M. de Morlière s'avançait vers André qui, galamment prenait la main tendue.

— Monsieur, dit-il alors, j'ai maintenant le droit de regretter un mouvement, dont il me semble que je ne suis pas responsable et je vous prie de croire à tous mes sentiments sincères.

— Monsieur, fit M. de Morlière, j'aurais été désolé de blesser un homme dont j'admire le talent, et j'espère que nous nous reverrons autre part qu'aux Réservoirs ou à la Sablonnière!

On se salua. Le capitaine de vaisseau fit remarquer qu'à l'endroit même où, Dieu merci, la rencontre venait de se terminer par des serments de mains, un étudiant avait été tué par son ami, un matin d'automne...

— Là, d'une balle de pistolet... J'ai vu sur le sable, la place encore marquée.

— Et pourquoi s'était-il battu?

— Pourquoi se bat-on? Pourquoi cette rencontre avec M. de Morlière? Pour rien.

André rentra à Paris très heureux. Il avait devant les yeux comme un voile de moins. Non pas que ce duel l'inquiétât. Ce qui devait arriver arriverait, il était un peu fataliste. Mais l'angoisse de se dire que c'était bien lui et non un autre qui devait aller à cette rencontre était enfin dissipée, et il avait pu constater que son sang-froid ne l'avait pas abandonné un seul instant.

Un moment, il avait demandé au docteur Wyns :

— Tâtez-moi le pouls.

Et, doucement :

— Bat-il plus vite?

— Non... Très calme.

Et son cerveau aussi gardait la lucidité la plus complète. Il avait, pendant que le pistolet de M. de Morlière s'abaissait vers lui, remarqué l'effet d'une noire silhouette humaine sur un paysage d'hiver. Le peintre

seul, en cette minute périlleuse, s'intéressait à ce qui se passait autour de lui, l'homme n'avait pas eu une défaillance.

Si, un moment, par la pensée, il avait revu Cécile — Cécile toute seule dans l'hôtel de la rue Murillo l'attendant sans qu'elle sût qu'à cette heure même il jouait sa vie. Et si la balle de l'adversaire l'eût touché, c'eût été en envoyant un dernier adieu à l'adorée qu'il fût tombé.

Il l'embrassa avec une effusion de tendresse presque douloureuse en la retrouvant et elle, devinant qu'une tristesse nouvelle avait passé dans sa vie, l'interrogeait, voulait savoir, souriait, priait.

— Quoi de nouveau? Tu me caches quelque chose.

— Non. Rien. Plus tard.

Et prenant entre ses mains cette tête blonde, il la couvrait de baisers, lui répétait les mots éternels : « Je t'aime! je t'adore! » et ne voyait plus, oubliait le spectre qui prenait parfois sa forme, son nom, sa pensée, sa vie...

Mais une idée, un désir violent s'emparait de lui et, à son tour, il voulait interroger Cécile.

— J'ai, dit-il doucement, quelque chose à te demander à mon tour.

— Parle, cher aimé.

— Pourquoi as-tu fait appeler le docteur Klipper?

Elle sourit un peu embarrassée et triste comme si elle eût redouté de le blesser :

— Tu le sais bien...

— Oui, oui, je devine! dit-il. Et moi aussi je pense à cet homme! Un fou dit-on. C'est possible. Que m'importerait s'il me guérissait? Il y a aussi une homéopathie morale... cérébrale. Et le génie, c'est celui qui va plus loin, qui va plus haut, qui voit ce qu'on ne voit pas !... J'irai chez le docteur Klipper!

## LES DEUX "MANIÈRES" D'ANDRÉ FORTIS : LE PEINTRE-POÈTE ET LE PEINTRE VISIONNAIRE ; LE SAGE ET LE FOU.

Une stupéfaction nouvelle décidait d'ailleurs André Fortis à appeler quelqu'un encore à son secours. Dans son atelier, un matin, il trouvait sur son chevalet une toile, posée là il ne savait par qui, et qui l'épouvantait. Une vision sinistre, quelque chose comme le symbolisme effrayant de la vie moderne : une automobile lancée à travers l'espace trouant la nue de ses deux yeux incandescents, et broyant en une sorte de bouillie saignante un entassement de corps écrasés.

Fortis avait vu de ces peintures dans les vieux maîtres imaginant en leurs visions

des jugements derniers, des enfers, des apocalypses. Il avait souri jadis devant les inventions bizarres du peintre Wiertz représentant, essayant de fixer sur la toile les dernières pensées d'un suicidé ou les terreurs suprêmes d'un homme qu'on décapite. Mais qui pouvait, pénétrant dans son studio, avoir remplacé sur ce chevalet ses paysages d'habitude, ces sous-bois exquis ou ces mélancoliques vues vénitiennes par de funèbres images ?

De qui était cette toile, éclairée d'une lumière spectrale, aux taches de couleurs éblouissantes comme des lampes à arc, espèce de gageure, de duel d'intensité entre la palette et la lumière électrique ? Quelle main avait posé là cette féroce évocation, cette apothéose de la matière faisant, sous les roues d'une monstrueuse machine de fer, jaillir les cervelles, éclater les os, comme dans un assaut s'entassent, horriblement défigurés, atrocement empilés — en des poses comiques et effroyables à la fois — les cadavres des combattants ?

C'est qu'il y avait dans ces scènes d'épouvante, où André ne reconnaissait la manière d'aucun peintre connu de lui, une rare puissance dans le maniement de l'horreur, dans le spectacle d'un affreux rêve. L'automobile semblait, animée d'une vitesse formidable, avancer réellement sur le spectateur. La toile avait ce magnétisme effrayant de la machine qui grossit sur la voie et semble gonfler, s'enfler, grandir à chaque tour de roue, avec ses énormes prunelles de locomotive.

L'artiste qui avait, d'une couleur sinistre, fixé un tel cauchemar, était, dans l'horrible, un maître en son genre.

Et personne n'était entré dans l'atelier. Et ce n'était pas Cécile qui avait acheté une telle vision d'épouvante.

Peut-être quelque peintre, en quête d'acheteurs, avait-il envoyé sa toile à un confrère pour avoir un avis artistique ou un appui matériel. André interrogeait. Non, personne, n'était venu.

Alors il se reprenait à son inquiétude quotidienne, il se posait à soi-même des questions tragiques, comme un malade pris de fièvres intermittentes se tâterait le pouls.

Depuis l'aventure de son duel, des journées avaient passé, pendant lesquels il avait essayé de reconstituer cette scène de l'hôtel des Réservoirs, dont aucune conscience ne lui restait. Il savait que M. de Morlière descendait de son automobile, le soir, lorsque la querelle avait éclaté. Et, se rappelant certains malaises, des avertissements qui le prenaient en ces derniers jours, — les éblouissements

passagers, l'espèce de lourdeur, de torpeur douce au côté droit de son crâne, — il se disait, avec une colère nouvelle, un effroi nouveau, que des accès de cette intermittence de sa vie avaient pu, avaient dû le saisir sans qu'il s'en fût même aperçu, et que peut-être c'était pendant ces sortes d'absences de soi-même qu'à cette même place, à l'endroit même où il travaillait d'habitude avec ses mêmes couleurs, sa même palette, s'enfermant dans ce cher atelier qui était son asile, l'Autre était venu jeter sur la toile ces scènes fantastiques de cruauté, de terreur et de sang.

Raisonnant avec une logique implacable, étudiant, à l'état sain, les actes qu'il pouvait commettre en l'état second, il expliquait par le ressouvenir de la querelle de Versailles, cette toile où l'automobiliste devenait une façon de Moloch farouche. Impressionné par ces yeux flamboyants de la machine, le peintre avait fixé la vision, tenté d'exprimer l'impossible, saisi un cauchemar au passage.

Et quel peintre si ce n'était celui qui avait le droit d'entrer ici à toute heure, qui était chez lui dans cet hôtel, vivait dans cette cellule luxueuse une partie de sa vie ?

Devant ce tableau presque fou, André restait stupéfait, aussi troublé dans son être moral qu'il pouvait l'être matériellement dans son corps. Quel défi à tout effort d'art que ce dédoublement du talent dans une même individualité ! Poète ici, visionnaire là. Un paysagiste dégageant de la nature le charme qu'elle révèle à ses élus et un chercheur de chimères se colletant en quelque sorte avec des sujets intraduisibles, des visions à la Callot où les monstres de métal de l'industrialisme contemporain jouaient le rôle des dragons ailés, des crapauds animés ou des démons caricaturaux du graveur des tentations de saint Antoine.

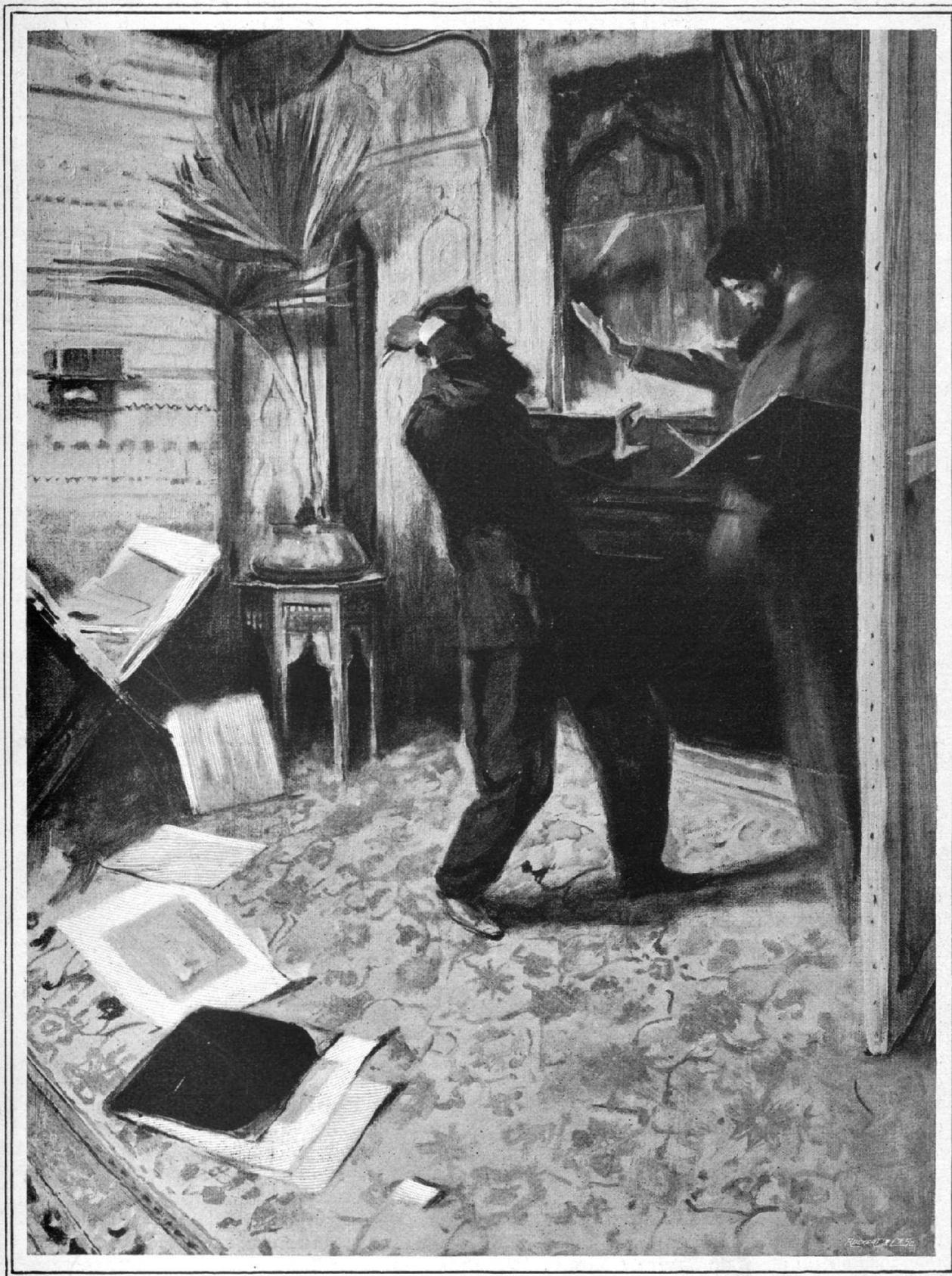
Ainsi, un même cerveau pouvait concevoir des scènes aussi différentes ! L'art de ce fou de génie qui lançait là une automobile sur des cadavres était la négation même de celui du peintre qui, avec un bout de paysage, un coin de village, une première étoile s'allumant dans un ciel pâle, éveillait dans l'âme tout un monde de rêves d'une douceur exquise.

Une sorte d'ironie douloureuse faisait alors monter aux lèvres d'André cette pensée :

— Les deux *manières* d'André Fortis !

Il essayait de se railler lui-même, mais il éprouvait une colère douloureuse à se sentir ainsi condamné à cette dualité sinistre.

Alors il fouillait l'atelier, ouvrait les cartons, les armoires, interrogeait les coins obscurs pour y trouver, peut-être, d'autres esquisses, d'autres toiles de cet « André » qui



LES DEUX PEINTRES

— Mais oui, j'ai tous les droits, se dit-il, levant le couteau à palette sur ces visions saignantes. Il allait couper, taillader : il recula encore. (Page 630, col 1.)

n'était pas lui, et, derrière un cabinet hispano-arabe, comme caché à tous les yeux, il découvrait ce *Veau d'or* qui avait épouvanté Cécile, cette allégorie farouche de la puissance de l'argent, cette composition qui ressemblait à une vision hypnagogique, à un rêve de malade réalisé par un artiste pris de fièvre au fond de quelque cabanon.

Et la tentation le prit brusquement de crever ces toiles, de les détruire en les brûlant ; puis un singulier scrupule l'arrêtait, un sentiment bizarre, ironiquement inattendu :

— Ai-je le droit de faire de ces œuvres de la cendre et de la fumée ? Si elles sont de moi, d'un moi que j'ignore, sont-elles à moi ?

Le respect de l'artiste pour le labeur d'un autre artiste, pour une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, s'imposait à cet homme devant ces productions qui sans nul doute étaient de sa main — mais qui ne lui appartenaient pas, qui venaient d'autrui, ne faisaient partie — même si elles étaient nées de lui — ni de son œuvre ni de sa vie.

Et parlant tout haut, instinctivement, comme se répondant à lui-même :

— Je ne crois pas, dit-il, que jamais, jamais un tel doute se soit imposé à un homme !

Oui, elles appartenaient à l'autre, ces œuvres d'un paroxysme inquiétant, elles avaient un maître, ces compositions excessives, et celui-là, fût-il l'être qui se substituait à André à de certaines heures, André Fortis avait-il le droit d'anéantir ce qu'il avait inventé ?

— Mais oui, j'ai tous les droits, se dit-il, levant le couteau à palette sur ces visions saignantes.

Il allait couper, taillader. Il recula encore. Non, il lui semblait qu'il attenterait au labeur d'une créature humaine. D'ailleurs il voulait conserver ces toiles pour les montrer à M. Chardin, au docteur Klipper. Il sentait en lui le besoin absolu d'en finir avec cette double vie affolante. Il était las de ces suppressions de son propre moi, de cette prise de possession de sa personnalité par un être si différent de soi-même. Il sentait que devant la contemplation de ces toiles effrayantes, ses idées se heurtaient, se confondaient, qu'une fièvre de folie, un détraquement commençait.

— Et si, dans une période où l'autre était le maître de son moi, cet autre exposait, envoyait au Salon, sous son nom, ces peintures symboliques ? Si, comme il avait été responsable du geste de l'autre André Fortis, il répandait aussi de ces tableaux inscrits au livret à leur rang alphabétique : André Fortis ? — Ce serait insensé !

Et il avait peur maintenant, matériellement peur que ce qu'il y avait en effet d'insensé dans cette possibilité future ne lui portât au cerveau, ne changeât son doute en démence.

— Ah ! qu'on m'arrache à cette obsession ! Qu'on me délivre ! Qu'on me rende à moi-même ! J'en ai assez, j'en ai trop ! Je veux m'échapper ! Je veux me reprendre ! Me reprendre ou en finir !

La pensée d'autrefois, la tentation morbide le reprenait : pourquoi pas mourir ? C'était si simple, si prompt, si facile, le suicide !

Mais quoi, cet homme, ce fou de génie ne pouvait-il guérir un fou ? André croyait à l'exorcisme de la science.

— Si j'allais tout dire au docteur Klipper ?

## LE PLUS ÉTRANGE DES SAVANTS ET LE PLUS MYSTÉRIEUX DES ASILES.

Le docteur Klipper !

Depuis qu'André Fortis avait entendu M. Chardin, puis le docteur Wyns, parler de cet original — excentrique de la médecine — il n'avait plus qu'un désir, remettre son sort aux mains de ce chercheur d'impossible. Et Cécile avait eu la même pensée, puisqu'elle avait, arrivant jusqu'à lui après lui avoir écrit une lettre suppliante, consulté le savant. Le difficile était de pénétrer chez Klipper. Dans ce grand Paris bruyant, tourmenté, pressé, affamé, avide d'argent, d'activité, de richesse, de bruit, le rêveur d'infini poursuivait obstinément sa tâche dans un coin ignoré, comme dans une cellule de cénobite oubliée au cœur même de la ville éperdue.

Il y avait dans le brouhaha, dans la poussée formidable de la cité des arrivistes, politiciens, financiers, brasseurs de nouvelles, brasseurs d'affaires, tripoteurs, cabotins, courtisans, courtisanes, — un coin sacré où, trouvant le calme absolu dans l'acharné labeur, le travail continu, un homme soupçonné par les gens de science de poursuivre certaines découvertes qui dépasseraient les plus étonnantes d'un temps habitué aux merveilles, passait des jours, passait des nuits dans un laboratoire où n'avait pénétré personne ; — un savant d'une autre époque, ennemi de la réclame, supprimant de sa vie tout ce qui pouvait l'écartier de son but — tapi dans son logis, cloîtré dans son œuvre, nourrissant son corps tout juste assez pour garder la santé de son esprit — le cerveau libre, la pensée intacte, se colletant avec la nature, acharné à lui arracher un secret qu'elle gardait en avare comme si c'eût été entre elle et lui un duel de toutes les heures.

Et c'était à cet homme, à cet être un peu

fantastique et hoffmannesque qu'André Fortis voulait aller demander sa guérison, un secours que la science officielle du docteur Chardin ne lui apportait pas.

Mais il tenait à ne pas désobliger Chardin. Il ne voulait rien tenter sans en avoir averti le médecin et, avant d'aller frapper à la porte de Jean Klipper, il revint consulter le savant du boulevard Haussmann, il se retrouva dans ce salon où il avait attendu, si ému, impatient, la veille de son mariage avec Cécile.

— Eh! qu'y a-t-il? fit M. Chardin en le voyant arriver, embarrassé et hésitant.

André craignait de le blesser en parlant de Klipper. Mais M. Chardin, esprit libre, curieux aussi de toutes choses, se mit à rire et dit :

— Vous me rappelez ces gens qui, las des ordonnances de quelque prince de la science, s'en vont consulter un rebouteux! Et je ne vous blâme pas. J'ai été souvent tenté de demander pour moi-même un remède de bonne femme. Vous croyez que le docteur Klipper a des remèdes particuliers? Allez voir le docteur Klipper!... Et comme il n'ouvre pas sa porte à tout le monde et que j'ai du crédit sur lui, je vous donnerai un petit mot pour cet original. Ecoutez-le et voyez-le. Il en vaut la peine!

Et, s'asseyant à son bureau, M. Chardin avait, sur le papier de ses ordonnances, jeté quelques mots à l'adresse de Jean Klipper, disant à André :

— Ceci vous servira de *Sésame!*

Il mit l'adresse: « *Monsieur le docteur Klipper, 4, place de Valois.* » Et sur l'enveloppe: « *De la part du docteur Chardin.* »

— Et vous me tiendrez au courant, cher Monsieur!

Fortis avait hâte de voir de près ce Docteur Miracle. A une maladie bizarre et comme fantastique, il lui semblait qu'il fallait un guérisseur singulier, hors de toute catégorie, tel qu'on lui avait dépeint le médecin strasbourgeois. Il chercha bien vite le logis de Klipper.

Et, demeurant artiste jusqu'en ces visites, il éprouva une impression inattendue, une joie de curieux, à chercher dans le vieux quartier où habitait le savant, la maison que lui désignait Chardin.

André, comme la plupart des Parisiens, ne connaissait point Paris; il n'en savait que le Paris de ses habitudes et de ses amitiés. Il avait cent fois traversé le Palais-Royal sans s'arrêter à l'ancienne Cour des Fontaines où il allait trouver Klipper. Il fut tout étonné de traverser cette sorte de couloir inconnu, le passage Henri IV, noir, étroit, comme passé à la suie, avec des sacs de charbon, des légumes,

des murailles noires, des bouffées de vapeur sortant, comme les haleines chaudes d'une usine, des grilles du ruisseau, un couloir étranglé comme la hernie de cette grande Cour solennelle, la Cour des Fontaines où il allait rencontrer le docteur que le reporter du *Boulevard* avait jure de déterrer là.

Quoi! c'était dans ce quartier que Klipper avait établi son laboratoire — là, à deux pas de ce passage aboutissant à l'arcade énorme de la rue des Bons-Enfants, qui semble l'ouverture d'une porte de marché béante — la voûte trouée d'un escalier central dont on aperçoit les étages superposés, comme du fond d'une cheminée à l'auvent colossal on verrait monter le tuyau; c'était dans ce noir pâtre de maisons, avec des débits de vin, des pièces de boucherie appendues à des crocs, dans ce coin de Paris d'autrefois, sombre, boueux aux jours de pluie, avec des grilles aux fenêtres, des grilles à l'entrée des passages, de l'ombre le soir, de l'ombre le jour — et des logis aussi gardant l'aspect solennel d'un Paris majestueux, d'un Paris de luxe et d'autorité — de hautes maisons aux escaliers carrelés, aux apparences de couvents ou de casernes et les grands toits d'ardoise couronnant les hautes étapes de pierres grises, c'était dans ce Paris de Louis XIV envahi, bousculé, maculé par le Paris laborieux du xx<sup>e</sup> siècle, un Paris de vieille capitale abolie à deux pas du mouvement de la vie, de la cohue, de la fièvre du Louvre, de la rue de Rivoli, du Paris des autos et du Métropolitain; — c'était là que le docteur Klipper poursuivait ses recherches, dont les savants officiels parlaient tout bas comme de merveilles?

André Fortis se fût imaginé volontiers Klipper travaillant à l'ombre de la Sorbonne nouvelle, là bas, dans quelque ruelle du vieux quartier latin. Mais là, dans le brouhaha du quartier Saint-Honoré, si près — et si loin — de l'Institut; là, dans cette ombre et sans nul doute dans une cave, où des imprimeries seules rappelaient la pensée, le travail cérébral, cela semblait une gageure, un paradoxe. Mais partout l'homme qui poursuit son rêve peut se rendre solitaire.

La place de Valois, du reste, la Cour des Fontaines, silencieuse, où une voiture qui passe devient un événement, était pour Klipper comme un coin de ville de province où l'on n'eût pas deviné qu'un savant s'était réfugié, en plein cœur d'un Paris ignoré.

— 4, place de Valois!...

André avait cherché le logis. C'était celui qui semblait faire corps avec les bâtiments formant la première voûte du passage Henri

IV. Une maison haute à l'escalier large à rampe de fer, dont les fenêtres s'ouvraient sur la place même, aux aspects de palais désaffecté.

Il demanda le docteur Klipper. La concierge, blottie dans sa loge, parut étonnée. Le docteur Klipper n'était pas là, et puis le docteur Klipper ne recevait personne. Personne. Mais le visiteur avait une lettre qui devait ouvrir toutes les portes.

— Montez au deuxième, demandez, répondit la concierge d'un air de doute.

André monta les deux étages, il lui semblait qu'il gravissait l'escalier d'un vieil hôtel seigneurial abandonné. Sur le palier à carreaux rouges, deux portes s'ouvraient, l'une portait, — chose imprévue —, le titre d'un journal sportif qui s'imprimait là, donnait de là le ton à la mode — l'autre, muette, sans nom, devait être celle du docteur Klipper.

Il sonna. On ne répondit pas. Il sonna une seconde fois, la porte s'ouvrit comme verrouillée en dedans et une très vieille servante à l'accent alsacien demanda à André ce qu'il voulait.

— Le docteur Klipper ?

— Il n'est *bas* ici !

— J'ai une lettre à lui remettre...

— Laissez-la moi, *che* la lui donnerai...

— C'est que c'est à lui-même que je dois la remettre.

— Il n'est *bas* ici !

Mais André était résolu à ne point se retirer sans avoir vu le docteur. Il insista, disant qu'il s'agissait d'une affaire grave, et que la lettre fort importante venait du docteur Chardin. Le nom était connu sans doute de la vieille alsacienne, car en l'entendant elle s'adoucit et dit : Oh ! alors ! — puis, ouvrant tout à fait la porte qu'elle avait seulement entr'ouverte : — Si monsieur veut entrer, je vais prévenir madame !

## V I S I O N A N G É L I Q U E ; F I G U R E D E L U M I È R E , R E G A R D S É T E I N T S .

Elle laissa passer André qui, l'antichambre franchie, se trouva dans un salon aux hautes fenêtres ouvertes sur l'horizon de toits d'ardoises de la place, — un salon d'autrefois, aux dessus de portes ornés de peintures mythologiques, une grande belle armoire alsacienne dont les battants ouverts laissaient apercevoir des livres entassés, — et partout sur les murs, des livres encore, de vieux livres aux reliures fatiguées, livres de chercheur et non de curieux ou de bibliophile, avec des gravures encadrées représentant les rues du Strasbourg de jadis, le Munster aux pierres rouges, la statue de Kléber, un défilé de soldats français, — de-

vant les maisons où perchaient les cigognes.

André regardait tout cela de ce rapide coup d'œil circulaire des artistes, lorsque la porte du salon s'ouvrit et une jeune femme entra, très jolie, très blonde, très pâle, avec de grands yeux bleus qui regardaient devant eux avec une fixité bizarre. Elle était petite, vêtue de noir, et tout de suite ce qui frappa en elle le peintre ce fut la teinte dorée des cheveux couronnant un visage d'une douceur triste, et des mains toutes petites, très fines, qu'elle étendait en avant comme pour chercher un point d'appui.

L'apparition était exquise. Il y avait en elle encore de la jeune fille et de l'enfant, avec un charme caressant, une voix tendre :

— Vous venez de la part du docteur Chardin, Monsieur ?

— Oui, Madame.

— Le docteur n'a rien à refuser à M. Chardin, qui a été tout à fait aimable à l'Académie de médecine en parlant de mon mari. Mais le docteur est dans son laboratoire et, quant il travaille, il reçoit difficilement. Il ne vous recevrait même pas si vous ne veniez de la part du docteur Chardin. Quel nom lui dirai-je, monsieur, quand il remontera ?

— M. André Fortis.

— Ah ! fit-elle.

Elle eut un sourire indistinct pendant que ses beaux yeux bleus, fixés sur André, continuaient à le regarder sans changer d'expression.

— Vous êtes M. Fortis ? Ah ! Monsieur, Madame Fortis a déjà fait un miracle. Elle a obtenu du docteur qu'il sortit de chez lui et fit une visite... C'est ce qu'il y a de plus rare dans sa vie !

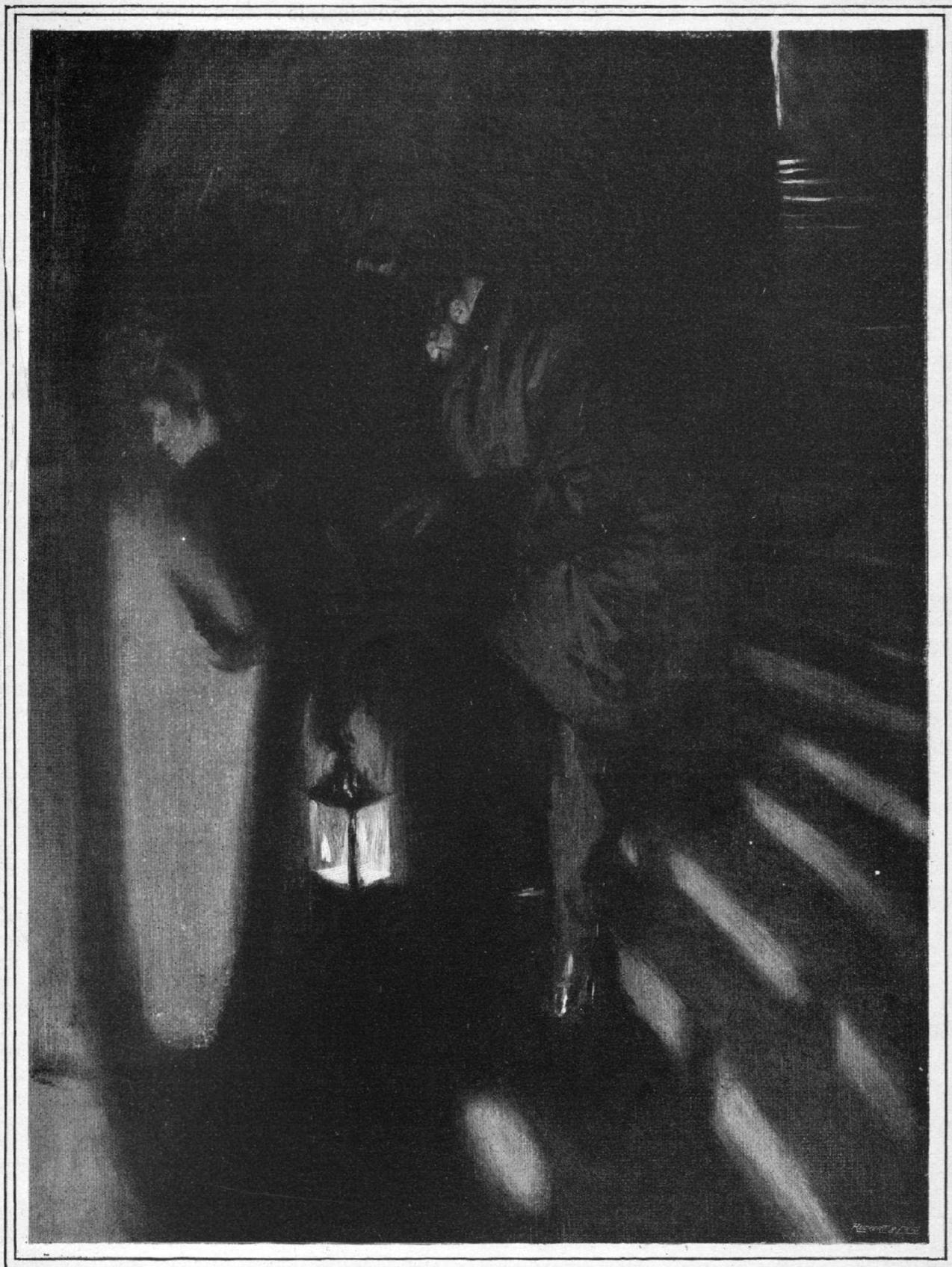
Lorsqu'elle disait « *le docteur* », sa voix, d'un timbre délicieux, prenait une expression de respect tout à fait particulière. Il y avait dans cette façon musicale de prononcer un mot très simple du respect, de la tendresse, un sentiment d'admiration dévouée, absolue.

— Et je dois vous dire, ajouta la jeune femme, que le docteur, trop absorbé par ses travaux pour faire la moindre clientèle, s'intéresse à vous. Oui. Et à Madame Fortis dont la tristesse l'a touché. Il me l'a dit. Nous n'avons pas de secrets, et, bien qu'ignorante, je suis la confidente de ses recherches.

André avait tiré de son portefeuille la lettre du docteur Chardin.

— Si vous voulez bien prendre connaissance, Madame, de cette lettre d'introduction...

Il tendait le papier à la jeune femme. Mais elle, très doucement, souriante, avec ses beaux yeux couleur de bleuets demeurés fixes :



**LA VISITE AU DOCTEUR**

*Ils descendirent le large escalier, la jeune femme se tenant à la rampe de fer jusqu'au bas des étages où alors, tâtant de la main la muraille, elle poussa la porte qui s'ouvrait sur les marches, dans l'ombre.*

(Page 634, col. 2.)

— Comment, vous ne savez donc pas? Je ne peux pas lire cette lettre.

— Pourquoi?

Sans tristesse, doucement, comme la chose la plus simple du monde :

— Mais parce que je suis aveugle!

Il avait laissé échapper un *ab!* de pitié et commençait une phrase qu'elle interrompit d'un geste de sa jolie main :

— Oh! ce n'est pas plus triste qu'autre chose! Et puis...

Elle ajouta, se parlant à elle-même, — les yeux ne voyant rien de ce qui l'entourait, mais le regard interne apercevant, en quelque sorte, dans un lointain d'apothéose, une délivrance, une lumière :

— Et puis, le docteur est là!... Le docteur cherche!... Il trouvera! Je verrai, un jour!... Je verrai!

Elle avait parlé, de sa voix chantante, comme devaient parler les êtres de foi, suivant le Maître. Et Fortis se sentait attendri, reconforté aussi, en présence de cette souffrance exprimant ainsi la certitude d'être consolée.

Si l'aveugle croyait que Klipper lui pouvait rendre la vue, comment n'eût-il pas espéré qu'il pourrait guérir une névrose?

André contemplant cette juvénile figure, gardant sur ses lèvres un sourire non pas même résigné, heureux, qu'ont certains aveugles, comme si leur cécité les arrachait à la vue des laideurs humaines, et il remarqua — ce qu'il n'avait pas vu tout d'abord — au milieu du front très blanc de la jeune fille, une tache d'un rouge brun, ronde comme une large médaille et qui apparaissait là, pareille à une marque de lie de vin mais qui semblait plutôt une écorchure, une blessure récente.

La jeune femme qui n'en semblait pas souffrir, ajouta :

— Allons savoir si le docteur peut vous écouter. Voulez-vous me suivre?

Elle alla tout droit, comme si ses yeux l'eussent guidée, vers la cheminée où elle prit une petite lanterne dont elle alluma, sans hésiter, la bougie. André, à la voir agir, n'eût pas soupçonné qu'elle était aveugle. Et comme si elle eût deviné sa pensée :

— L'habitude!... dit-elle un peu tristement.

Elle tenait la lanterne à la main.

— Ce n'est pas pour moi, qui me guide dans l'escalier sans y voir, mais pour vous qui n'y verriez pas — car nous allons dans une cave. La cave de cette maison, c'est le laboratoire du docteur.

Elle passa devant Fortis, et le peintre admirait toute cette grâce vivante, la démarche sans hésitation de l'aveugle et, dans ce doux

visage virginal, le mélancolique sourire, résigné et caressant.

Ils descendirent le large escalier, la jeune femme se tenant à la rampe de fer, jusqu'au bas des étages où, alors, tâtant de la main la muraille, elle poussa la porte qui s'ouvrait sur les marches, dans l'ombre. Pour éclairer les pierres un peu usées de ce nouvel escalier souterrain, la lanterne était utile à André, M<sup>me</sup> Klipper se guidait sur les parois des murailles épaisses, solides, sans humidité. Et l'artiste, ainsi précédé par cette aveugle portant une lumière qu'elle ne percevait pas, avait la sensation vague de vivre, pour un moment, une scène de quelque conte fantastique, de traverser quelque étrange invention d'un Hoffmann.

Ils descendirent quelques marches à peine. Les caves du logis, s'ouvraient çà et là, banales, mais, au bout d'un assez long couloir, on aboutissait à une entrée d'apparence plus vaste, fermée par une lourde serrure, dont la lanterne fit briller le fer un peu rouillé.

## LE LABORATOIRE FANTASTIQUE D'UN SAVANT DE GÉNIE.

La jeune femme frappa à cette porte, par petits coups évidemment réglés d'avance comme par une ordonnance maçonnique. Et, après un moment assez court, un homme sur le seuil apparut, éclairé à la fois par la lanterne qui, devant, le frappait au visage et par la lueur vaguë d'un soupirail quelconque qui, venant du fond de la cour, par derrière, lui faisait une sorte de pâle auréole et, entre ces deux lumières différentes, petit, maigre, de longs cheveux très blancs encadrant un visage maigre, rasé, à nez d'aigle, où des yeux, d'étranges yeux d'un noir ardent, brillaient, brûlaient d'un feu intérieur — le docteur Klipper, enveloppé d'une sorte de houppelande noire, semblait quelque créature de rêve, un être d'un autre temps et d'une autre race oublié là, en plein Paris d'aujourd'hui.

Le visage du savant, étonné d'être interrompu dans son labeur, au fond de cette cellule souterraine, exprimait une sorte de bouderie colère, la bouche aux lèvres méprisantes, comme celle du buste de Machiavelli aux Uffizzi, se plissant et commençant une phrase lorsque la jeune femme, de sa douce voix chantante, expliqua :

— C'est M. Fortis... André Fortis, dont tu me parlais hier et que tu voulais voir!

Alors l'expression maussade, presque sévère, de ce visage, tomba, et les terribles yeux noirs du petit homme cherchèrent dans la pénombre Fortis pour l'interroger bien vite.

Un sujet ! un cas extraordinaire ! un phénomène ! Le docteur Klipper ne se dérangeait que pour les exceptions qui se posaient devant lui comme d'étonnants problèmes.

— Ah ! ah ! dit-il, avec un léger accent d'Alsace encore conservé, M. André Fortis ! entrez ! entrez !

André s'expliquait cet empressement par les confidences de Cécile. Elle avait consulté le docteur et aussi bien les explications qu'il pouvait avoir à donner au savant se trouvaient-elle par là simplifiées.

Le peintre se retrouvait peintre — oubliant presque qu'il était un malade venant interroger un maître — pour regarder le cadre qui entourait le savant, le coin caché où Jean Klipper poursuivait ses découvertes.

Et André éprouvait la sensation joyeuse d'un voyage en pays inconnu, d'une rencontre inattendue.

Ce laboratoire du docteur Klipper sous la voûte du sous-sol du vieux logis parisien évoquait aussitôt l'image de ces coins poudreux où Rembrandt fait apparaître en une étrange pénombre des alchimistes et des rabbins. Des cornues se profilaient sur la muraille, continuées par des tubes repliés comme des serpents ; des fils pendaient de la voûte, s'accrochaient aux parois, portaient de quelque instrument d'aspect bizarre pour aboutir à quelque prise de courant — fils électriques qui jouaient là le rôle des toiles d'araignées dans les tableaux du grand magicien hollandais — la science arrivait ainsi au même pittoresque que l'art.

Et c'était le savant lui-même qui avait établi ces planchettes de bois où couraient des flacons épars, ce fourneau, ces carreaux de faïence, tout le décor et l'appareil de cette cave-cellule où il s'enfermait, poursuivant son rêve acharné à la solution des problèmes posés, vivant d'une intense vie de solitaire, chasseur tapi comme à l'affût de l'impossible parmi ces instruments qu'il avait construits ou perfectionnés de ses mains, chambres noires de photographie dont il avait fait les instruments de ses recherches, et (André le questionnait aussitôt et Klipper répondait avec la satisfaction naïvement orgueilleuse de l'homme qui se sent admiré dans son œuvre, dans ses efforts) là, entre l'air comprimé emmagasiné en un réservoir, la lumière électrique branchée sur le secteur, le stéthoscope qui lui aidait à décomposer les métaux par la lumière, Klipper passait des heures et des heures, de longues heures depuis des années à poursuivre des recherches qui semblaient des combats avec l'impossible.

La lueur du jour n'arrivait dans ce labora-

toire souterrain que par le soupirail ouvert sur la cour de Valois. Mais entre cette lumière du dehors et la lumière du dedans, asservie par lui, Klipper avait placé un écran de toile noire qui faisait là, quand il en avait besoin, l'ombre complète, permettait au savant de travailler dans l'obscurité absolue que les rayons provoqués par lui venaient traverser.

André regardait, emmagasinant cette vision dans sa mémoire. Et pour lui, le spectacle était à la fois inquiétant et touchant de ce petit homme maigre, comme perdu dans le fouillis de ces instruments de cuivre ou de verre, parmi ces cornues, ces tubes de caoutchouc pareils à des serpents noirs, — et de cette jeune femme poétique, délicieusement jolie, apparue là, sa lumière à la main, et qui semblait la Muse même, la Muse vivante de ce poète de la science travaillant dans l'ombre à se mesurer avec l'infini.

— Alors, mon cher maître, dit Fortis vraiment ému, voilà le coin de terre d'où sortira quelque révolution scientifique ?

Sous sa longue crinière blanche, Jean Klipper se mit à rire d'un petit rire sec.

— Oh ! une révolution !... une révolution !... Je sais que parce que je travaille dans une cave, les savants officiels m'ont appelé en plaisantant le Marat de la science. Mais je ne veux rien révolutionner. Je ne cherche que la vérité, et la vérité partout. Oui, oui, dit-il en s'exaltant, le geste fébrile, posant ses doigts maigres sur ses instruments qu'il caressait amoureusement, je veux trouver dans l'électricité et dans la lumière tout ce que la nature recèle d'inconnu. Les Rayons, tous ces Rayons qui semblent sortir de terre, sont des flambées de lumière qui éclaireront toutes les obscurités.

Le radium est un symbole. Et il y a d'autres radiums dans le vaste univers. Il y a d'autres forces, d'autres mystères ! Tout cela sortira, naîtra, vivra.

Puis, comme André lui demandait à quel labeur spécial il se vouait présentement, Klipper hocha la tête :

— Oh ! je poursuis plusieurs lièvres à la fois, dit-il un peu goguenard, à l'alsacienne, mais pour le moment, voici ce que je faisais quand vous avez frappé...

Et, expliquant qu'il décomposait des métaux, projetant sur la muraille les rayons du spectre solaire, il arrivait à calculer la quotité de tel ou tel métal que contenait la lumière de telle étoile, les rayons du soleil, les astres de l'infini, les continents de l'espace. De sorte qu'il avait là, dans cette cave, le secret même des astres, ces infinis suspendus dans l'espace.

Il dit en souriant :

— Je dissèque les étoiles !

Et la petite aveugle, doucement, de sa plaintive voix tendre d'interrompre :

— Il serait plus doux d'y aller !

Et il y avait tant de tristesse et de poésie dans cette espèce de mélodie exquise, que Fortis en fut ému.

Jean Klipper répondit qu'elle faisait des rêves, et que lui faisait de la science. Et bien vite à sa femme :

— Tu penses en poète, moi je calcule, j'observe en physicien. Et le fait, lorsque je puis le constater, arrive parfois à une intensité d'étonnement qui rapproche la poésie de la science, ou plutôt, voyez-vous, fait de la science même l'infinie poésie des temps à venir.

Klipper s'adressait tour à tour à la chère créature et à Fortis :

— Le cœur humain et ses replis, la nature et ses mystères, deux infinis, ma chère petite, qui ne laisseront jamais, jamais, la curiosité de l'homme. J'aurai peut-être découvert, Monsieur, quelques lambeaux, quelques atomes de vérité dans mon long et cher labeur, et je mourrai avant d'avoir même trouvé la cent millionième partie de ce que peut-être les générations à venir découvriront un jour.

C'est l'infini, cet univers, c'est la grande mer sans limites, c'est la terre inconnue — plus profonde que l'éther !

Il montra brusquement à André un des instruments de son laboratoire :

— Cette roue qui tourne, mue par l'air comprimé, et que nous entendons tourner, et que tu verras, j'espère, un jour — dit-il, la voix brève, en regardant la jeune femme aux yeux fixes — elle fait, cette roue, mille tours par minute. Il en est qui font six mille tours par minute. Croyez-vous cela possible ? Cela est. Et la roue est toute petite. Eh bien ! supposez une roue gigantesque mue par une machine électrique colossale, cette roue géante pourrait faire mouvoir tout un monde !... Elle sera peut-être exécutée, un jour, cette roue géante !... Ah ! nous ne savons rien, rien, rien encore !... Mais nous allons savoir, nous allons savoir ! savoir ! savoir !

Il répétait le mot avec une expression de fièvre. Il s'en grisait comme d'une autre espèce d'alcool.

— Savoir ! savoir !... Vivre pour chercher, pour apprendre !

Il s'exaltait, et André remarquait dans ses prunelles noires une sorte de flamme qui semblait avoir l'éclat d'un regard de fou.

Mais, comme si la petite aveugle, au lieu de

deviner, eût réellement vu, aperçu cette flamme morbide, la voix de la jeune femme interrompait, calmait doucement cette exaltation :

— Mon ami, je t'en prie...

— Oui, chère Marthe, tu as raison... Du calme. On ne fait rien qu'avec du calme.

Vibrant et emporté tout à l'heure, il s'était comme calmé tout à coup sous la simple parole de cette femme-enfant.

Et, prenant entre ses doigts maigres les petites mains de Marthe, il lui disait avec une tendresse profonde, aussi infinie que ses espoirs :

— Laisse-nous. Je veux parler à M. Fortis.

Elle se tourna vers André :

— Voici la lanterne, monsieur. Vous n'aurez qu'à la reprendre quand vous remontrerez.

— Mais, vous, Madame ?

— Oh ! moi, je crois que, n'y voyant pas, c'est moi qui y vois le mieux.

Elle souriait doucement à son malheur, la petite aveugle.

— Et, dit alors Klipper d'un ton ferme, un jour viendra où l'aveugle verra — où l'œil nouveau remplacera les yeux clos !... Tout arrive avec la patience et la foi...

— Quand il y a le génie, fit Marthe Klipper, du ton d'une adoration sans bornes, comme dans la ferveur d'une prière.

André la vit s'éloigner, disparaître dans l'ombre, pareille à une vision dans ce laboratoire de féerie, avec cette tâche rouge au milieu du front qui lui donnait l'aspect d'une martyre vivante. Et il semblait que la petite aveugle aux cheveux blonds eût emporté de la lumière, la lumière de son corps remplaçant la lumière éteinte de ses yeux...

## UNE RADIEUSE LUEUR D'ESPÉRANCE ET DE GUÉRISON POSSIBLE...

André se rappelait les étranges propos de ces savants contant chez M<sup>me</sup> de Vernière les expériences tentées sur l'aveugle, ces jets pénétrants de lumière projetés sur le front d'une créature humaine avec la certitude d'en faire émerger lentement une prunelle cachée, vivante, celle-là, lumineuse, remplaçant les prunelles éteintes, les lueurs mortes.

Il suivait du regard Marthe disparaissant, là-bas, dans le noir de la cave, et il se demandait si cette créature exquise était une victime poursuivie avec un maniaque dont elle était un vivant sujet d'expérience le « songe douloureux » de la vie, ou si elle était, comme elle avait la conviction, elle, une martyre destinée à être sauvée, rendue à la lumière par le génie.

Ce mot, qui était pour elle le nom même de Klipper, comme elle l'avait prononcé : le génie.

Elle mettait toute son âme dans cet hymne de confiante tendresse. Et André, à son tour, contemplait le petit homme alerte, étrange, comme s'il se fût trouvé devant un être irréel, vivant d'une existence chimérique.

Mais ce qui, dans ce personnage singulier, était terriblement vivant, c'était le feu de ses prunelles obstinément fixées sur André qui avait peine à en soutenir l'acuité. Klipper s'était assis sur un escabeau, derrière la machine électrique qu'il maniait lorsqu'on avait frappé à sa porte, et, les coudes appuyés sur la planchette soutenant l'instrument, il étudiait ce visiteur qui venait le troubler ; — et cette figure maigre posée sur ces mains osseuses dont les phalanges s'enfonçaient dans les longs cheveux argentés, prenait une expression fantastique, inquiétante, et parmi ces fils électriques enchevêtrés, André pensait à quelque bizarre araignée humaine tapie au fond de sa toile, guettant une proie. Ce n'était pas pour dévorer, mais pour guérir que le guet était fait.

— Je ne vous vois pas assez bien, dit Jean Klipper en se levant vivement.

Il alla tirer le store noir qui voilait la lueur du dehors et, par le soupirail, une lumière bleuâtre filtra qui donnait à ce bizarre laboratoire un aspect encore plus fantomatique.

— Mettez-vous dans la lumière, dit le docteur qui avait repris sa place derrière ses instruments. Nous n'avons pas besoin de monter dans mon cabinet pour ce que vous avez à me dire, et une consultation parmi mes machines ne vous effraie point, je pense ?

— Au contraire, mon cher maître !

Jean Klipper haussa les épaules.

— Ne m'appellez donc pas *cher maître*. On banalise le mot à tout propos, c'est ridicule. « Cher maître, cher maître ! » Est-ce qu'il y a des maîtres ? Nous sommes tous des écoliers. Nous épelons — poètes, l'alphabet du cœur humain, savants, celui de la science. Des maîtres ? Il n'y a qu'un maître, qui est une impérieuse et cruelle maîtresse, la nature !

Il examinait, tout en parlant, André, qui prenait plaisir à cette entrevue comme à un spectacle, comparait mentalement l'antre scientifique de cet original avec le salon luxueux du docteur Chardin.

— Monsieur, dit Jean Klipper, M<sup>me</sup> Fortis a invoqué pour m'appeler à elle le nom d'un homme qui m'est très cher, et quoique je ne fasse aucune clientèle, aucune, aucune, ayant trop peu de temps à vivre pour mener à bien mes recherches personnelles, il m'a été

agréable de m'occuper d'un cas, d'ailleurs intéressant, comme le vôtre. Il ne rentre pas directement dans mes études. Mais tout ce qui touche aux névroses, à l'encéphale, m'intéresse profondément et si je puis, avec le docteur Chardin, collaborer à votre guérison, j'en serai heureux. Vous êtes un problème vivant, et bien que vous me dérangiez un peu, — oui, vous me dérangez, — je suis enchanté de vous voir.

En parlant, le petit homme laissait sur ses lèvres un petit sourire ironique. Il avait l'accent alsacien assez caractérisé encore. Il disait *tirectement*, *acréable* et cet accent même donnait à ses paroles une saveur particulière. Le *broblème fifant* écoutait et étudiait aussi.

Alors Klipper interrogea comme l'avait fait Chardin. André dit ses terreurs, l'obsession de sa vie inquiète. Ces lourdeurs de tête, ces éclairs subits qui lui passaient devant les yeux comme annonçant un orage ou plutôt une épaisse nuée, une interruption d'existence. Et Klipper, le plus naturellement du monde, comme si ces phénomènes incroyables eussent été d'une banalité parfaite, de répondre très froidement d'un ton bref :

— Bien, bien. C'est tout simple.

— Tout simple ? fit André.

— Tout simple, parce que c'est la constatation, la preuve d'un fait qui étonnerait bien des gens, mais qui est, pour moi du moins, mathématique. Tout simple, passez-moi le jeu de mots, parce que l'homme est double.

## L'ÊTRE SE DOUBLE ; IL Y A DANS CHAQUE HOMME UN AUTRE HOMME INCONSCIENT.

Il secoua sa longue chevelure blanche.

— Parfaitement, parfaitement, dit-il, l'homme est double, il faut bien que nous nous habituions à le reconnaître, oui, oui, il faut l'avouer, quel que soit notre sot orgueil. Avez-vous lu Myers ? Evidemment non. C'est chez lui qu'on peut voir que notre moi est fait de deux *moi*, le supraliminal, qui a la conscience de tout, et le subliminal, qui est inconscient, vit d'une vie obscure et indépendante... Ces mots un peu barbares ne vous disent rien, mais ils sont passés aujourd'hui dans la langue courante. Il y a deux êtres dans notre être ; ce qui est chez vous maladif, poussé jusqu'au paroxysme, est latent chez ceux que vous coudoyez. Il y a en moi un moi inconscient qui écoute ce que je vous dis et qui me dicte peut-être mes paroles en ce moment même.

« Je n'y suis pour rien, » répétait Mozart à ceux qui le complimentaient d'une de ses sonates. C'était le moi inconscient qui avait dicté un chef-d'œuvre à son moi normal, et vous, puisque vous faites appel à moi, vous,

vous êtes doublé et vous vous croyez un exemplaire unique de ce dédoublement de votre moi? Vous avez une vie seconde, un état second? Mais un certain Louis Vidé, étudié par Bourra et Barot, avait six existences distinctes, six personnalités différentes. Six! Cela ne peut pas vous étonner, je pense, vous n'allez pas crier au miracle, vous qui êtes un miracle vivant! Six existences, six humeurs, six caractères. Une femme étudiée par Morton Princes, miss Beauchamp, en avait trois; Hélène Smith, sujet étudié par Flournay, Annel Bourne dont Hodgson, a décrit le cas, avaient des sautes de personnalités distinctes, spontanées comme des sautes de vent. Modifications immédiates. Vous parliez à l'une, — c'était une autre qui vous répondait. Ah! le conscient et l'inconscient, le supraliminal et le subliminal! Problèmes, mystères! Schopenhauer parle de certains moments de sa vie où sa volonté était comme endormie, où son esprit était poussé dans une direction prévue d'avance... Vous l'avez bien lu, Schopenhauer? Les belles dames l'ont mis à la mode sans le comprendre la plupart du temps. Ma personne, dit-il en propres termes, était comme étrangère à l'œuvre. En recevant ses livres il se demandait: Est-ce moi qui ai écrit cela? — C'était lui, mais on eût dit qu'un autre avait dicté!

— Moi et l'Autre! dit André, qui éprouvait, à mesure que Klipper parlait, toutes les tortures des angoisses passées.

Et alors, avec une fureur croissante, sa colère contre cet autre, voleur de son moi, reprenant toute sa violence; il demandait à Jean Klipper — comme il en eût appelé à un souverain suprême — de l'arracher à cette obsession, à cette possession, à ce supplice.

— Ah! votre science! Votre science explique tout, dit-il avec brusquerie; mais elle ne guérit rien!

Klipper, un moment, resta sans répondre. Puis, doucement :

— Je vous ai dit que nous n'étions que des écoliers. Cependant on peut tout guérir — quand on veut. Et voulez-vous que je vous dise où est le remède pour vous? Dans l'illusion!

André répéta :

— L'illusion?

— Tout est illusion ici-bas dans un certain ordre de choses. Le bonheur? Illusion. On n'est heureux que si l'on se croit heureux. Les hommes condamnés à l'imprévu, sans compter le prévu, qui est l'inévitable, ne sont que des heureux imaginaires. Dites-vous que cet autre qui est en vous n'existe pas, n'existe plus, et il ne reparaitra jamais. Illusion, votre *double*, comme votre propre moi lui-même. Illusion

votre art qui consiste à mettre des mensonges délicieux sur la toile. Illusion, la joie! Illusion, la beauté!

— Ah! docteur, la beauté, c'est peut-être, s'écria le peintre, ce qu'il y a de plus certain dans le monde!

— Qui sait? fit Jean Klipper avec son petit ricanement ironique.

Il se frotta les mains et ajouta :

— Nous trouvons de la beauté où il n'y a précisément que l'illusion, le fantôme de la beauté. Je pourrais faire trouver la Joconde parfaitement laide et l'affreuse Vénus hottentote, qui d'ailleurs est la beauté idéale pour les Hottentots, parfaitement belle! Ah! Ah! dit le petit homme, si je voulais!

— Si vous vouliez?

Les yeux noirs du vieil Alsacien jetaient des éclairs.

— Je vous disais que nous sommes des élèves, des ignorants, des impuissants, oui, comparé à l'absolu, mais nous pouvons, nous pouvons bien des choses!

Il regarda André Fortis bien en face.

— Vous êtes peintre? Je suis peintre aussi, en mon genre. Je pourrais...

Il hésita, puis, comme dans un triomphal aveu de son génie :

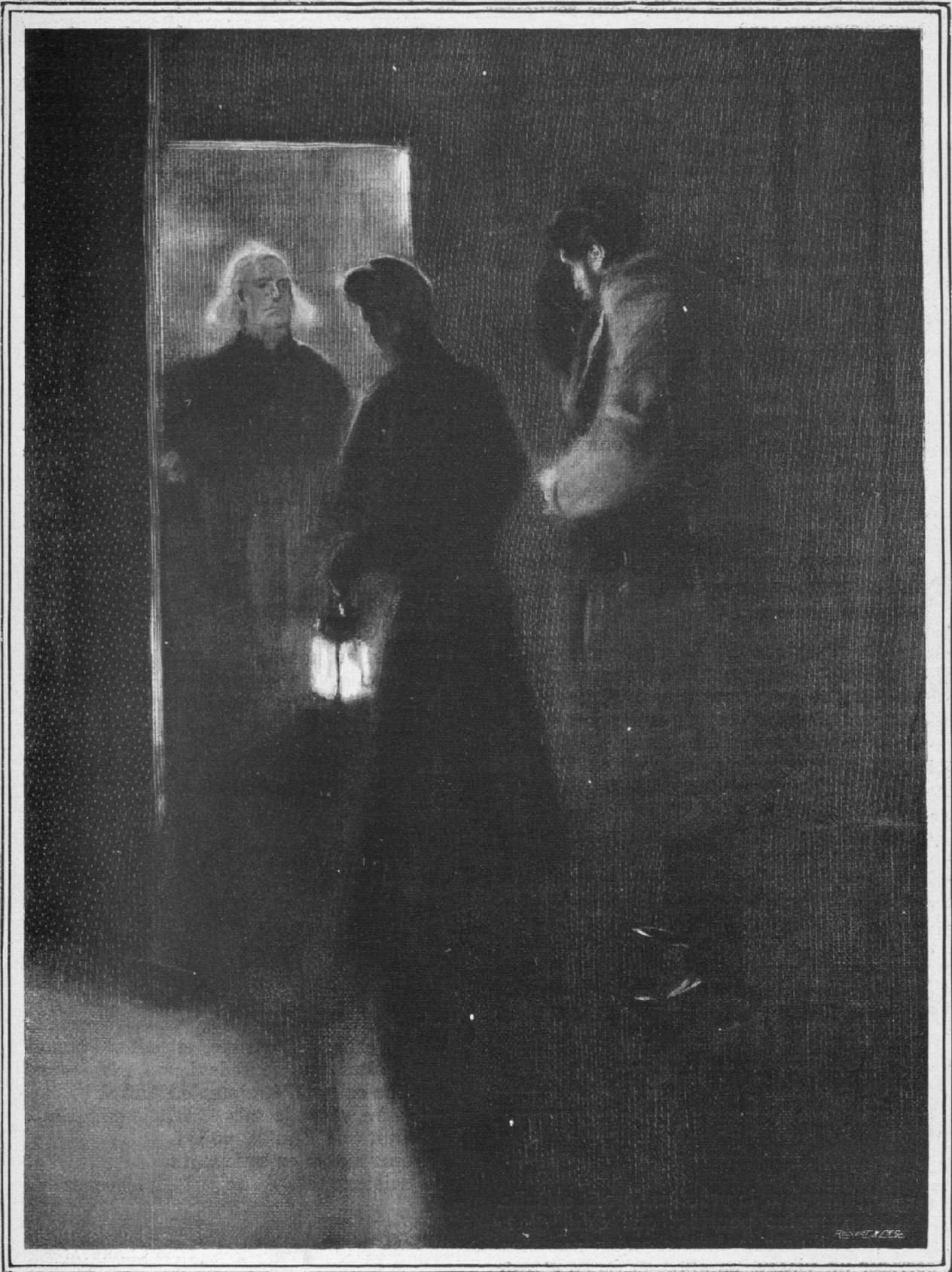
— Je pourrais, dit-il, faire des portraits vivants qui n'auraient que l'ombre d'une existence! Illusion! La souveraine illusion! Donner, par exemple à un homme mari d'une femme laide l'illusion d'avoir épousé une vivante beauté! Oh! parfaitement! Parfaitement! Ce serait une illusion, mais quoi, l'amour vit d'illusions! Illusions! Illusions! L'amour n'est qu'une illusion comme le reste!

— Une femme laide peut très bien plaire à celui qui l'aime, dit Fortis. C'est tout simple. Il y a là un mystère d'attraction.

— Oh! ce n'est pas cela que je veux dire, précisa Klipper, j'entends que la femme peut rester laide, être parfaitement laide et que l'homme peut la voir très belle, absolument belle, et cela au moyen de lunettes que je me chargerais très bien de fabriquer moi-même. Voyons, êtes-vous un peu au courant de la physique?

— Heu! heu! fit André, souriant, — toute son attention tendue vers les confidences de cet homme, sorte de prêtre de la Kabbale enfoui dans une cave parisienne, comme un Kobold en sa mine sombre.

— Je vais tâcher de vous expliquer le problème; vous êtes peintre, encore une fois il vous sera facile de comprendre. Les miroirs, monsieur, forment des images parfaites si leur forme est plane et leur surface bien polie; ces images deviennent grossières et déformées



LA VISITE

*C'est M. Fortis... André Fortis, dont tu me parlais hier et que tu voulais voir. (Page 634, col. 2.)*

dès que le verre se déforme et se courbe. Vous avez vu les caricatures qu'ils vous renvoient alors brusquement ?

— Oui, certes.

— Quand la courbure est régulière, la déformation l'est aussi et l'on peut faire varier à l'infini les effets qui en résultent. Certains miroirs habilement construits nous montrent en petit — comme une élégante miniature qu'ils semblent embellir — le visage qu'on leur présente. D'autres, de construction plus facile, altèrent les rapports et produisent ces caricatures dont je vous parle, les uns élargissant, les autres allongeant les traits. Des Sanchos incroyablement bouffis ou des Don Quichotte étirés et fantastiquement maigres. Ce sont les plus simples, ces miroirs-là. On peut en varier les effets à l'infini. C'est un problème de géométrie appartenant à la catoptrique. Mais nous avons la diaptrique... Ne vous effrayez pas, je parle là comme un pédant de Molière...

— Et je suis aussi ignorant que M. Jourdain, fit André.

**L**A SCIENCE PEUT A SON GRÉ DÉFORMER LA RÉALITÉ ET MEUBLER LES IMAGINATIONS COMME IL LUI PLAÎT.

— La dioptrique est la science des rayons réfractés à travers un milieu transparent. Elle présente des problèmes plus difficiles et des solutions plus variées. Chaque point éclairé, lorsqu'on le regarde à travers un verre transparent, est aperçu dans une position différente de la véritable et qui dépend de la forme des surfaces qui, de part et d'autre, limitent la loupe. Eh bien, si, dans l'instrument, au lieu d'un verre transparent, on interpose deux, trois, quatre, six verres peut-être entre l'œil et l'objet qu'il regarde, on peut produire les plus étranges déformations, les images les plus inattendues, ce que nous appelons des anamorphoses. Comprenez-moi bien : si l'objet observé est un carré, on pourrait rendre son image circulaire. Où il y aurait ce carré, l'œil verrait un rond. On pourrait donner, au moyen d'un instrument à construire, toutes les illusions, toutes les visions qu'on voudrait. On ferait voir à un être vivant ce qui n'existe pas, ou du moins modifier pour lui ce qui existe.

— En vérité ?

— Oh ! parbleu, le problème serait difficile. Beaucoup moins pourtant que celui de la quadrature du cercle. Mais changer, modifier, corriger un visage, en allonger ou en élargir l'ovale, donner au front plus de hauteur, diminuer la bouche, etc., etc., ne serait qu'un

jeu, je dis un jeu, pour un opticien ingénieux et savant devant un buste toujours prêt à poser, toujours immobile. Il pourrait — je pourrais — en écartant ou rapprochant les verres, en les polissant sans cesse et les repolissant sans ménager l'enlèvement des surfaces, montrer au spectateur les traits fidèlement reproduits d'un buste tout différent du buste réel. Je me charge de donner, par exemple, à qui regarde Esope le plaisir de contempler Platon, à qui a devant soi une mégère la joie d'apercevoir la Vénus de Milo.

— Est-ce possible ?

— Très possible. Tout est possible, dit Klipper.

Il semblait à André qu'il vivait un songe. Était-il vraiment éveillé ? Ne se trouvait-il pas jeté brusquement en plein rêve ? Était-il conscient de son moi ?

Ce docteur Klipper, étrange, ironique, éloquent, nerveux, avec ses yeux noirs, comme incandescents, ses narines aspirant la vie, battant comme des ailes, son accent guttural, ses gestes brefs, était-il un être de chair et d'os ?

De ce que cet homme venait de dire, Fortis retenait surtout les trois dernières paroles, affirmation orgueilleuse d'une puissance sans bornes :

— Tout est possible !

Et le ton dont le savant les avait prononcés, ces mots définitifs, donnait à André Fortis la certitude, cette foi absolue, dont Klipper faisait la suprême force : l'illusion !

— Je guérirai ! Je guérirai ! Tout est possible !

— Mon Dieu, dit-il, un peu bourru, je vois que vous allez me prendre plus de temps que je ne voudrais. Mais vous êtes un malade qui n'est pas vulgaire !... Votre pauvre femme m'a touché, elle a attendri la mienne ; — et puis, et puis, quoique vous ne soyez pas unique, vaniteux comme vous l'êtes, je vous l'ai dit, je crois qu'on peut arriver à quelque chose !

— Si tout est possible, vous l'avez dit, docteur, faites-le possible, et tentez l'impossible ! Faites que je redevienne moi — que j'échappe enfin à l'étreinte de l'Autre !

— *Faire, faire, je sais bien... je sais bien...* Il faudrait tuer l'Autre, voilà !

Klipper ajouta en se levant :

— Laissez-moi y songer ! Et revenez me voir.

(*A suivre*)

JULES CLARETIE  
de l'Académie française.

(*Illustrations de Macchiati.*)